This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Fr. II. A. 376

CÉCILE,

FILLE D'ACHMET III,

EMPEREUR DES TURCS,

NÉE EN 1710.

TOME PREMIER.

A CONSTANTINOPLE,

Et se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS

AU LECTEUR.

Nous garantissons la vérité de cette Histoire, pour le fonds. Nous avons sous les yeux les Mémoires les plus authentiques à cet égard. Il peut s'y rencontrer, peut-être, quelques épisodes dont nous n'assurons pas de même la réalité, attendu que les pieces originales qui pourroient les

conſtater, nous ont manqué quelquefois, & que nous n'avons pu les rapporter, la plupart, que tels qu'on nous les a racontés.

CÉCILE,

FILLE D'ACHMET III.

LA naiſſance la plus auguſte, l'adverſité la plus conſtante, les dangers de la beauté, les victoires de la vertu, la foibleſſe de mon ſexe & la force du courage, la fierté de l'âme & la ſenſibilité du cœur ; enfin l'orgueil du ſang, & ſouvent l'humiliation de la fortune : tels ſont les contraſtes qu'offrent ma vie ; tel eſt le tableau des jours d'une Princeſſe, qui, en naiſſant, ne ſembloit deſtinée que pour le calme apparent des palais, & que le ciel, impénétrable dans ſes deſſeins, dévoua à tout l'éclat des revers.

Cette teinte d'infortune, qui rembrunit quelquefois les deſtins des grands, eſt une leçon qu'on ne ſauroit mettre

trop souvent sous les yeux de l'homme: elle tempere l'orgueil des uns, calme les murmures des autres, & apprend à tous qu'il n'est de vraie félicité que celle dont on puise la source dans la vertu. Peut-être l'aspect des adversités du Roi Stanislas, & la grandeur d'ame avec laquelle il les a supportées, ont jetté dans le cœur de l'homme plus de semences de vertu, que le long & paisible exemple de celle des Antonins, n'en a fait germer parmi leurs contemporains.

Je naquis au sérail le .... Janvier 1710: je dûs le jour à l'un des plus grands hommes qui se soit assis sur le trône Ottoman; à cet Achmet III, si célebre par son courage, par la générosité de son cœur, par la magnanimité de son ame, & par la catastrophe qui le renversa du trône en 1730. J'eus pour mere une Géorgienne, nommée Aski, dont l'esprit, les talens & la beauté fixerent long-temps l'amour du Souverain.

Les premiers évenements de mon enfance ne m'ont été connus que lorsque la raison fut assez forte en moi pour que l'on pût me les confier sans crainte: je vais les décrire tels que je les sus alors. En sortant du sein de ma mere

les orages de la vie commencerent à gronder sur ma tête ; les dangers environnerent mon berceau, le calme de l'enfance ne me garantit point des tempêtes des passions, & je fus le jouet de celle des autres, long-temps avant d'être la proie des miennes.

Une Esclave Italienne, âgée de vingt-six ans, enfermée depuis dix ans dans le sérail, précieuse à ma mere par la variété de ses talents & l'agrément de son esprit, fut celle qui me reçut dans ses bras lorsque je vins au jour. Les Turcs, loin encore de tous les Arts, n'ont que des notions bisarres sur ceux qui intéressent la conservation ; par une suite de cette ignorance, les procédés ridicules que l'on met en œuvre dans les douleurs de l'enfantement, ne font que tourmenter la malade, l'exténuent, & la rendent souvent victime de l'absurdité de leurs moyens. Fatmé (c'est le nom de l'Esclave), fille d'un Chirurgien des environs de Gênes, sortie de sa patrie dans un âge assez avancé, pour en avoir emporté une teinture des connoissances de son pere, fut assez heureuse pour épargner à ma mere une partie des souffrances qui accompagnent ordinairement ce moment critique; elle en devint plus chere;

son crédit en augmenta ; le généreux Achmet la combla de présents, & l'on ne balança point à me confier à ses soins.

Par un jeu de la nature assez étonnant, je refusai le sein en venant au monde ; quelques gouttes de vin de Chipre ont fait ma premiere nourriture ; & , par cette singularité, je semblois appercevoir dès-lors l'éternelle barriere que le sort alloit placer entre mes parents & moi.

Avant d'aller plus loin il faut donner au Lecteur une esquisse du caractere de ma gouvernante. Douce, honnête, vertueuse, Fatmé joignoit aux agréments de la figure, les charmes d'un caractere aimable : elle avoit reçu une éducation soignée ; elle chantoit avec agrément dessinoit avec finesse, dansoit avec grace ; une teinte de mélancolie donnoit à ses talents divers une nuance d'intérêt plus touchante encore : les plaisirs que l'on goûtoit auprès d'elle tenoient plus à l'ame qu'aux sens ; elle amusoit sans être gaie ; elle plaisoit sans être amusante. Cette mélancolie prenoit sa source dans la profonde sensibilité de son cœur. Ravie à un amant avec lequel elle étoit prête à s'unir ; renfermée depuis si long

temps dans le sérail, l'amour de sa religion avoit, pour-ainsi-dire, remplacé sa premiere passion ; son cœur étoit avide de tendresse, elle n'avoit changé que d'objet : & ce fut à ses deux passions, qui la maîtrisoient, que le ciel attacha le premier chaînon des évenements de ma vie.

A l'âge de seize ans un jeune Génois, nommé Salmoni, l'avoit vue ; il l'avoit aimée avec emportement dès cet instant ; il s'étoit introduit chez le pere de Fatmé. Au bout de deux ans d'assiduité sa recherche avoit été agréée, & ces amants alloient être unis, lorsque l'enlevement le plus cruel les sépara.

Tout le monde connoît les chaleurs qui régnent en Italie pendant l'été. Le calme de la Méditerranée, & la fraîcheur, dont on espere jouir sur sa surface tranquilles, rendent fréquentes les parties de nuit sur son onde. Fatmé & son amant étoient entrés dans un petit bateau, & s'étoient éloignés à une demi-lieue en mer, pour respirer tout à la fois & le frais & l'amour. Deux bateliers, la pureté du ciel, le silence de l'onde étoient leurs seuls témoins ; la lune n'étoit point encore levée, & le foible crépuscule des étoiles ne permettoit pas

de distinguer les objets : tout à coup un bruit de rames attire leur attention, & dans l'instant une barque légere aborde le bateau des amants ; quelques hommes y sautent sans proférer un seul mot, se jettent sur Fatmé, lui couvrent la bouche d'un mouchoir & l'enlevent dans leur barque. Salmoni furieux, veut défendre son amante, quelques coups de poignard le frappent ; il tombe baigné dans son sang ; les deux barques se décrochent : celle des ravisseurs de Fatmé fuit, à force de rames, en pleine mer, & celle de son malheureux amant rentre tristement dans le port de Gênes, où la douleur & les profondes blessures de Salmoni, attesterent la funeste vérité de cet évenement terrible. Cette scene de nuit eut la rapidité de l'éclair, & les deux jeunes gens se trouverent surpris, attaqués & séparés en un clin d'œil.

On peut facilement dépeindre le désespoir de Fatmé, lorsque le lendemain, aux premiers rayons du soleil, elle reconnut qu'elle étoit dans une petite saïque Barbaresque, & que le langage & le costume de ses ravisseurs l'éclairerent sur le sort qui l'attendoit.

Pour jetter quelque lumiere sur l'en-

lèvement de Fatmé, il faut savoir que les Marchands Turcs, qui font le commerce des esclaves, toujours avides de gain, s'approchent ainsi des rivages de la mer à la faveur de la nuit ; ils connoissent les parages les plus fréquentés, ils y viennent, s'y tiennent dans le silence le plus profond ; & si malheureusement quelque bateau passe auprès d'eux, ils l'abordent dans l'instant, & leur proie est enlevée sans qu'on ait le temps de s'en défendre. Iman (c'est le nom de celui-ci) étoit arrivé le soir auprès de l'entrée du port de Gênes ; quelques tendres couplets que Salmoni accompagnoit d'une mandoline, avoit fait présumer à Iman qu'une femme en étoit l'objet. L'enlevement d'une beauté flatte infiniment plus l'avarice de ces Pirates ; Iman n'avoit donc pas balancé, & l'évenement que l'on vient de lire avoit suivi de près sa résolution.

Les égards de ces Marchands, pour leurs captives, croissent en raison de leur beauté. Je l'ai déjà dit, Fatmé étoit agréable, mais n'étoit point assez belle pour être admise un jour au nombre des superbes Odaliques, qui fixent & mendient les regards des Sultants. Iman ne conçut donc pas d'abord une haute

opinion de la richesse de sa prise ; il se hâta de joindre le port de Fez : mais cependant quelques talents qu'il découvrit à son esclave pendant la traversée, lui donnerent l'espoir de s'en défaire avec avantage, & l'engagerent à la traiter avec plus de douceur qu'il n'avoit fait dans le commencement.

Iman débarqua à Fez peu de jours avant le départ de l'Ambassadeur, qui va chaque année porter au Grand-Seigneur le tribut que ce Royaume lui paie. Ismaël Amdit, qui se trouvoit alors chargé de cet honneur, avoit celle de ses femmes qui lui étoit la plus chere, qu'une maladie de langeur sembloit entraîner lentement vers la tombe ; tout ce qui pouvoit la distraire étoit précieux à son époux. Iman profita habilement de la circonstance ; il sut avec adresse vanter à Ismaël les talents de Fatmé ; lui fit entrevoir l'amusement qu'elle procureroit à l'objet de son amour, & peut-être par-là le retour de sa santé. Ismaël, enchanté, saisit l'occasion avec transport, & l'avare Iman sut tourner à son profit la crédulité de l'Ambassadeur, en lui vendant Fatmé un prix excessif. L'amante d'Ismaël n'en mourut pas moins pendant le voyage.

de Fez à Constantinople, & Fatmé suivit son patron désolé, jusqu'en cette ville.

Tout ce qui pouvoit rappeller à Ismaël le souvenir de son amante devint insupportable à sa douleur; il se défit donc de Fatmé; le grand-Visir l'acheta, la fit entrer au sérail du Sultan, & la fit mettre au nombre des esclaves à talens, dont l'emploi est d'exécuter les fêtes intérieures. Elle acquit par degrés l'amitié de la Sultane Aski, & obtint, comme je l'ai déjà dit, l'honneur sublime d'être dépositaire de mon enfance.

Dix ans d'absence avoient, non pas amorti dans son cœur le souvenir de Salmoni, mais adouci lentement l'amertume d'une séparation cruelle. On sait quel est le pouvoir de la religion chrétienne sur un cœur vertueux, & celui de Fatmé étoit pur.

La résignation aux adversités qu'il plaît à Dieu de nous envoyer, l'abandon total de notre sort aux mains de la providence, la soumission aveugle à l'exécution de ses décrets, l'exemple plus frappant encore des souffrances du souverain Législateur, devant lesquels les nôtres ne valent pas même la peine d'être comptées; voilà les forces que l'on puise

dans le sein d'une religion, dont l'institution est aussi divine que sa morale est sublime. C'étoit cette religion qui, sécrettement professée dans le sérail par Fatmé, avoit répandu son baume consolant sur les plaies de son cœur; sa blessure ne saignoit plus, mais la cicatrice étoit vive, un instant la rouvroit: un instant décida du sort de la fille d'un des premiers Souverains du monde.

On imagine aisément l'affreux désespoir dans lequel la perte de Fatmé avoit plongé Salmoni, la désolation des deux familles, & les conjectures vagues que chacun avoit fait sur cet événement. L'aurore, qui suivoit cette nuit désastreuse, fit appercevoir une Escadre Françoise, qui, pendant l'obscurité, avoit mouillé à l'entrée du port de Gênes. La réputation de galanterie que cette Nation s'est acquise, & qui se grossit encore aux yeux de la jalousie Italienne, parut un trait de lumiere à l'infortuné Salmoni; il ne douta point que ces vaisseaux ne recelassent son amante, & que les François ne fussent les auteurs de son malheur: il ne pouvoit cependant pas se flatter que le Gouvernement Génois fît la moindre démarche favorable à son amour: la terreur du nom de Louis

XIV, répandue dans toute l'Europe, & qui s'étoit profondément imprimée sur le front de cette Ville, que son titre de superbe n'avoit point sauvée de la plus sanglante humiliation, n'auroit pas permis alors au Sénat de Gênes la plus légere réclamation. Telle est malheureusement la marche ordinaire de la foiblesse humaine ; la juste punition d'une faute commise laisse après elle une crainte qui semble éteindre dans le cœur de l'homme les droits qu'il peut avoir à la justice ; & l'on diroit que parce qu'il n'eut pas la force de se garantir d'un tort, il perd à jamais la force d'avoir raison : c'est cependant une contradiction singuliere, car sa confiance dans ses droits devroit augmnenter en raison de sa punition.

Salmoni, sans espoir du côté de sa patrie, prit une résolution conforme à la violence de son amour ; ce fut d'aller attendre à Toulon cette escadre qui devoit y rentrer bientôt, d'examiner avec soin tout ce qui en débarqueroit, & de se convaincre ainsi d'une chose que ses soupçons avoient presque converti dans son esprit en réalité. Malgré les larmes de sa famille qui cherchoit à le retenir, malgré les blessures profondes & dan-

gereuses qui n'étoient point encore guéries, il partit, arriva dans ce port avant le retour de l'escadre, & eut bientôt après la douleur de se voir déçu dans son espoir. Quelque vigilance qu'il mit dans ses recherches, il ne put rien apprendre de son amante; sa douleur s'en augmenta, ses blessures en empirerent, & en peu de jours il se vit aux portes du tombeau.

Lorsque l'amour a pris sur nous un empire violent, ce seroit mal connoître cette passion que d'imaginer que le temps en fasse triompher; au contraire l'espoir ne l'abandonne jamais; l'absence l'irrite, les difficultés l'enflamment, les obstacles l'embrasent, on ne voit plus ce que l'on aime; le cœur est déchiré, mais l'imagination remplace la vue; chaque jour elle prête un nouveau charme à l'objet de notre amour; elle ne lui fait cette faveur qu'aux dépens de la raison; plus le temps s'avance moins cette raison se fait entendre, & l'on est étonné qu'à la fin les caracteres de la fureur ont remplacé le sentiment le plus doux qu'ait fait naître la nature.

Salmoni dut à sa jeunesse & à la force de son tempérament, son retour à la vie; il se persuada sans peine que son

attention n'avoit pu s'étendre à tout, que ses recherches n'avoient point eu le dégré d'extension qu'elles méritoient ; que peut-être même on l'avoit reconnu, que l'on avoit pénétré le motif de sa curiosité, & que l'on avoit mis autant de précaution à lui dérober son amante, qu'il avoit mis de chaleur à la chercher. Il partit en conséquence de Toulon, se rendit à Paris, parcourut ensuite successivement l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne ; & fatigué plus que rebuté de ses recherches inutiles qui duroient depuis huit ans, il se rendit enfin à Marseille dans le dessein de repasser en Italie.

Le vent contraire le retint quelques jours dans cette Ville : un soir qu'il se promenoit auprès du Bagno, un Forçat de la Chiourme lui demanda la charité. Salmoni lui fit quelques questions, apprit de lui qu'il étoit de Tunis, qu'il étoit captif depuis deux ans, & qu'il attendoit un moment favorable qui lui rendit sa liberté. Salmoni lui donna quelque monnoie, & lorsqu'il étoit prêt à se séparer de lui, le Forçat lui dit en souriant : vous êtes Italien, Monsieur, & je reconnois à votre accent que vous êtes Génois ; si j'étois connu de vous

vous ne feriez pas si généreux à mon égard. Pourquoi, lui dit Salmoni? C'est que j'ai fait bien du mal à votre patrie. — Comment? — J'ai aidé dans ma vie à enlever plus de vingt jeunes filles de votre pays. A ces mots Salmoni, tout ému, lui raconta ce qui lui étoit arrivé, le temps, les circonstances, lui dépeignit Fatmé... Le Forçat l'interrompit; personne ne peut mieux que moi, dit-il, vous peindre cette aventure, j'y étois; je servois alors un Marchand de Fez, nommé Iman, & je suis un de ceux qui ai poignardé le jeune homme qui étoit dans la barque. Ah! malheureux, s'écria Salmoni, c'est moi que tu as assassiné. Le Forçat, plus mort que vif, maudissoit son indiscrétion; mais quel fut son étonnement lorsqu'il vit Salmoni lui sauter au col, & le nommer son sauveur, son ami, son bienfaiteur!

Après ses premiers transports il s'informa comment on pourroit retrouver cet Iman, quel pays il habitoit? Il fit enfin toutes les questions que l'on peut supposer venir à l'esprit d'un homme fortement amoureux. L'adroit Forçat lui dit: si j'étois libre je vous conduirois chez Iman, & certainement nous parviendrions à découvrir tout ce qui vous

touche ; mais il faudroit pour cela payer ma rançon, & vous ne seriez peut-être pas d'avis de faire un pareil sacrifice. S'il ne tient qu'à cela, lui répondit Salmoni, tu seras bientôt libre.

En effet, il se rendit aussi-tôt chez le Commissaire de la Chiourme, traita facilement du rachat du Forçat ; & ne pouvant résister plus long-temps à son impatience, il fréta dès le lendemain une tartane Marseilloise pour son compte ; & le vent, qui le contrarioit pour son passage en Italie, étant favorable pour les côtes d'Afrique, il appareilla tout de suite, & il eut en peu de temps perdu de vue les montagnes de Provence.

Si l'on n'étoit pas profondément convaincu de la toute-puissance du Créateur, on seroit tenté de croire qu'il y a dans la nature deux principes qui se combattent sans cesse ; un principe de volonté & un principe de contradiction : les destins de ma vie sembloient attachés à ces deux résultats. Salmoni découvrira-t-il ou non, le sort de Fatmé ? Si c'étoit la négative, certainement je ne serois jamais sortie du palais de mon pere ; & l'on diroit en vérité qu'il y avoit un agent secret & puissant qui faisoit l'impossible pour que cela fut ainsi ; mais

un autre ascendant plus irrésistible l'a emporté, & a rendu vains tous les efforts de l'autre.

Déja Salmoni se repaissoit de toutes les agréables chimeres qui peuvent occuper la tête d'un amant, qui brûle de revoir une maîtresse dont il est séparé depuis long-temps ; déja l'on avoit apperçu les côtes d'Afrique, & l'on pouvoit se flatter que si le vent tenoit encore deux fois vingt-quatre heures dans la partie où il régnoit, l'on aborderoit heureusement au port de Fez : il s'étoit couché rempli des idées les plus flatteuses. Il se réveilla long-temps après le lever du soleil : il se leve. Il voit sur le visage du capitaine de sa tartane, & du petit nombre de matelots qui composoient l'équipage, un certain embarras ; il les interrogea ; ils restent quelque temps sans lui répondre : enfin le Capitaine rompt le silence. Monsieur, lui dit-il, vous allez être aussi surpris que nous le sommes nous-mêmes ; votre Forçat a disparu ; nous l'avons vainement cherché dans la tartane ; nous ne pouvons concevoir ce qu'il est devenu ; le temps a été calme toute la nuit, il n'est point à présumer qu'un coup de mer l'ait emporté ; d'ailleurs la moitié de

de l'équipage a veillé ; le bâtiment est petit ; un homme qui tombe à la mer fait du bruit, & certainement on l'auroit entendu ; il faut que le diable ait emporté ce chien de Musulman.

La foudre seroit tombée aux pieds de Salmoni qu'il n'eût pas été plus frappé ; il voyoit dans un instant toutes ses espérances évanouies : il alloit se trouver dans un pays dont il ignoroit la langue, n'ayant pour indice que le nom de cet Iman qu'il avoit encore heureusement retenu ; sans recommandation, sans connoissance, & d'ailleurs au milieu d'une Nation qui hait les Chrétiens, sans foi, sans probité, à qui le droit des gens est inconnu, & qui pouvoit se faire un jeu de le réduire lui-même en esclavage. Dans le premier moment il fut tenté de faire revirer de bord, & de reprendre la route de France ; mais enfin la force de son amour l'emportant sur la prudence, il s'abandonna à sa destinée & continua de faire voile vers le port de Fez.

Il est certain que la disparution du Forçat étoit une chose incompréhensible : ils en étoient tous dans un étonnement inconcevable. Salmoni questionna tour-à-tour tous les matelots, il n'en put tirer

aucune réponse satisfaisante, ni même le moindre mot sur lequel on pût asseoir la plus légere conjecture; &, dans le fond, personne n'en savoit pas plus que celui qui les interrogeoit. Pendant ce temps-là le vent ayant fraîchi, l'on découvrit bientôt le port de Fez, & peu d'heures après la tartane mouilla sous les murs de la ville.

Salmoni mit pied à terre & se présenta aux portes. Un Drogman, ou Interprête, qui est toujours à ce port pour interroger les étrangers, lui demanda qui il étoit ? Il s'annonça comme François. Le bombardement d'Alger, qui s'étoit effectué peu de temps auparavant, avoit rendu ce nom-là redoutable à ces barbares; on l'introduisit donc sans difficulté, & on lui donna un garde pour le conduire chez le Consul de sa nation. Après les compliments d'usage, Salmoni prit le Consul en particulier, lui découvrit quelle étoit sa patrie; lui raconta ses longs malheurs, ses inutiles recherches, l'objet de son voyage, la perte récente qu'il venoit de faire de l'homme qui, seul, auroit pu l'aider, & enfin le nom du Marchand d'esclaves qu'il n'avoit pas oublié. Le Consul se montra sensible aux peines de cet infortu-

né jeune homme; il lui demanda s'il avoit de l'argent ? Salmoni lui répondit que oui. Tant mieux, lui dit le Consul, il y a peu de choses dont on ne vienne à bout dans ce pays-ci avec cela, & je ne désespere pas que vous ne parveniez à retrouver ce que vous cherchez.

Ils sortirent ensemble, & le Consul le mena chez le Cadi. Voici, lui dit-il, un Italien que le Roi, mon maître, prend sous sa protection; il va t'expliquer ce qu'il desire, & je te prie de le satisfaire. Salmoni, instruit par le Consul, eut soin, avant de parler, de mettre une bourse de cent sequins entre les mains du Cadi; & l'ayant adroitement ainsi disposé à l'écouter, il l'instruisit de ses desirs. Le Cadi, quand il eut fini, donna ordre à un Chiaoux d'aller chercher Iman; le Chiaoux revint bientôt après, & rapporta que le Marchand Iman étoit en course depuis deux mois, & que l'on n'attendoit son retour que dans cinq ou six semaines. Tu vois, Chrétien, dit alors le Cadi, que ce n'est pas ma faute; il faut que tu attendes l'arrivée d'Iman; quant à moi je n'ai nulle connoissance de ce que tu demandes.

Tous ces délais mettoient Salmoni au désespoir; il fallut bien cependant

qu'il s'armât de patience. Le Consul, sensible à ses chagrins, mit tout en usage pour lui rendre sa maison agréable, & pour le distraire en quelque sorte des chagrins qu'il éprouvoit.

Salmoni étoit d'une figure charmante, d'une taille élevée, d'un abord séduisant; il avoit la physionomie douce, tout son ensemble annonçoit un caractere tranquille, mais ces apparences trompeuses cachoient une ame de feu, susceptible des plus grands excès, & d'une constance rare dans ses desseins. Lorsque j'ai été dans l'âge de raison, je l'ai connu, j'ai par conséquent été à même de le juger; & quoi qu'il ne fût plus alors de la premiere jeunesse, son physique étoit encore assez bien pour que l'on pût aisément deviner ce qu'il avoit été: il pouvoit avoir vingt-cinq ou vingt-six ans lorsqu'il étoit à Fez, & il devoit être très-bien alors.

Une femme Napolitaine, qui étoit dans la maison du Consul ce que l'on nomme en France femme-de-charge, ne put se défendre de la vue de Salmoni. Cette femme avoit été esclave long-temps; son patron en mourant l'avoit affranchie, & n'ayant aucune ressource dans sa patrie, elle s'étoit fixée chez le Con-

ſul de France, où elle occupoit l'emploi que je viens de dire : elle pouvoit avoir alors près de quarante ans, mais elle étoit bien encore ; & malgré la différence de religion & le danger où elle s'expoſoit, elle avoit depuis long-temps un Turc pour amant ; mais la préſence de Salmoni la rendit tout à coup infidelle : ce fut un moment d'erreur qu'elle paya cruellement cher peu de temps après.

On eſt clair-voyant quand on aime. Elle s'apperçut bientôt que Salmoni étoit dévoré par une paſſion profonde : cette découverte contraria ſon amour, mais ne l'éteignit pas. On ſe flatte aiſément ; elle compta ſur le pouvoir de ſes charmes, & ne déſeſpéra pas de le ſubjuguer ſi elle parvenoit à gagner ſa confiance ; d'ailleurs elle n'étoit point aſſez délicate pour n'en vouloir qu'au cœur de ſon amant, & le plaiſir la maîtriſoit plus que les douces jouiſſances de l'ame ne l'entraînoient.

Elle mit donc d'abord en uſage ces légeres attentions, ces prévenances fines, qui intéreſſent toujours une ame ſenſible, & qui ſont ſur-tout le piege le plus adroit que l'on puiſſe tendre à un homme malheureux. Lorſque le cœur eſt profondément affecté, il a beſoin de ſe répandre. Salmoni entretenoit chaque

jour le Consul de la violence de sa passion ; mais il semble que les confidences d'un sexe à l'autre ont un charme de plus, & que le cœur s'en trouve plus soulagé. Salmoni, trop amoureux, ne devina point le motif de la bienveillance de la Napolitaine ; il s'abandonna sans réserve à la douce consolation de parler de ses peines à une femme aimable qui paroissoit l'écouter avec attendrissement, & qui, d'ailleurs, par son idiôme & sa patrie, avoit avec lui des rapports plus distincts dans un pays où tout ce qui l'entouroit lui étoit étranger.

C'étoit beaucoup pour la Napolitaine, mais ce n'étoit rien pour le but qu'elle se proposoit : elle voyoit chaque jour augmenter la confiance de Salmoni ; elle pouvoit même compter sur son amitié ; mais cela ne lui suffisoit pas, & tous ses soins n'étoient payés que par les politesses qu'un galant homme ne peut refuser aux attentions d'une femme. Elle sentit bien que tant qu'il resteroit dans le cœur de Salomoni quelqu'espoir de retrouver Fatmé, elle ne réussiroit jamais à se l'attacher : elle se décida donc à lui porter un coup mortel pour déraciner une passion qui, tant qu'elle subsisteroit, s'opposeroit toujours à ses

desirs. Quand son parti fut pris, elle remit à leur premiere entrevue à frapper le grand coup.

Le Consul avoit un jardin superbe. Les chaleurs excessives qui regnent sur la côte d'Afrique, rendent l'ombrage précieux. Des cabinets de verdure, rafraîchis encore par des jets-d'eau de mille formes agréables, rendoient ce lieu délicieux. Les barbares qui habitent ces contrées, ne communiquent avec les Européens que pour les affaires : le Consul n'avoit presque point de société dans ce pays-là ; cette ville étoit donc pour lui une espece de désert, qu'il avoit du moins cherché à embellir autant qu'il avoit pu. Ces berceaux avoient un charme pour Salmoni ; leur solitude convenoit à la situation de son ame ; il y passoit presque les journées entieres : la Napolitaine l'y cherchoit souvent, & ce fut là le théatre qu'elle choisit pour une confidence qu'il étoit loin de prévoir.

» Toujours triste, toujours sombre ! » lui dit-elle en l'abordant ; comment, » huit ans d'absence n'ont pu calmer » votre cœur ! les femmes qui vous ont » vu, doivent savoir bien mauvais gré à » cette Fatmé, de l'amour qu'elle vous a » inspiré. Etoit-elle la seule dans le

» monde qui fût digne de vous fixer ?
» Mais ſavez-vous bien qu'en conſumant
» ainſi votre jeuneſſe dans une conſ-
» tance en pure perte, c'eſt préciſément la
» paſſer dans une honteuſe indifférence ?
» les extrêmes ſe touchent. Gardez-vous
» bien, lui répondit Salmoni, aimable
» comme vous êtes, de parler ainſi de-
» vant des gens qui ne vous connoîtroient
» point ; on s'imagineroit que vous n'avez
» jamais aimé, & cela n'eſt pas poſſible
» avec une auſſi jolie figure. — Le com-
» pliment eſt joli. Convenez cependant
» que vous ſeriez étrangement dupe, ſi,
» par haſard, votre maîtreſſe étoit infi-
» delle, ou, ce qui eſt très-poſſible, ſi
» elle étoit morte, de courir après un être
» imaginaire ? — Non ; j'ai un preſſen-
» timent que je la retrouverai. — Je le
» ſouhaite ; au reſte il y a bien des
» noms qui ſe reſſemblent. — Com-
» ment cela ? l'auriez-vous connue ?
» — Je l'ignore à-peu-près ; j'ai
» bien connu une Emilie. N'eſt-ce pas
» Emilie qu'elle s'appelloit ? — Je vous
» l'ai nommée cent fois. O dieux !
» vous l'auriez connue ? & vous ne me
» l'avez pas encore dit ! — Dieu m'en
» garde, la nouvelle n'eſt pas aſſez
» flatteuſe ; d'ailleurs je me trompe [illegible]

» vous

» vôtre est de Rome, ce me semble,
» & celle dont je parle est de Gênes; ce
» n'est pas la même. — Achevez, au
» nom de Dieu, mon Emilie étoit de
» Gênes : combien de fois vous l'ai-je
» dit! — Vrai? — Eh! voudrois-je vous
» tromper? — Ah! s'il est ainsi, je me
» sais bien mauvais gré de mon indis-
» crétion; car, enfin, je sens que je vais
» vous déchirer le cœur, & je ne suis
» pas femme à vous offrir des consola-
» tions; oh! non jamais: & votre cœur
» fût-il libre, je crois que je ne l'accep-
» terois pas. — Tirez-moi de la perplexi-
» té où vous me jettez. Que savez-vous
» d'Emilie? — Eh bien! me promettez-
» vous d'être raisonnable; mais, que
» dis-je? sans doute vous le ferez. On
» perd une maîtresse aujourd'hui, eh
» bien! on en trouve dix demain : ce
» n'est pas de moi dont je veux parler, au
» moins; je ne suis plus d'âge à inspirer
» des passions ».

Pendant tout ce discours Salmoni étoit au supplice : « Achevez, lui dit-il, ou » vous m'allez voir mourir d'inquié» tude & d'impatience à vos pieds. » — Vous le voulez? eh bien! sachez » que j'ai parfaitement connu votre maî» tresse; que j'étois esclave chez Ismaël

TAYLOR INST. OXFORD

» Abdil, lorſque cet Iman que vous » attendez, la lui vendit cinq cens ſe- » quins ; qu'Iſmaël en devint éperdue- » ment amoureux ; qu'elle répondit à » ſa flamme, & qu'enfin elle mourut » en accompagnant Iſmaël à Conſtanti- » nople ».

A ces mots Salmoni tomba évanoui à ſes pieds ; le coup étoit porté, & c'étoit tout ce que la perfide Napolitaine vouloit : elle jugeoit de Salmoni par elle, & elle eſpéroit régner bientôt dans un cœur dont elle avoit banni ſa rivale d'une maniere auſſi cruelle. N'ayant pu réuſſir à le tirer de ſon évanouiſſement, elle appella au ſecours ; on vint à ſes cris, & l'on emporta l'amant infortuné. Le Conſul lui prodigua les plus tendres ſecours ; il voulut ſavoir la cauſe de cet accident. La Napolitaine lui raconta d'un air ingénu l'affreuſe confidence qu'elle lui avoit faite, & lui fit entendre que c'étoit véritablement un ſervice qu'elle lui avoit rendu en le délivrant d'une paſſion que la mort de ſa maîtreſſe rendoit infructueuſe.

Le Conſul trouva le récit aſſez vraiſemblable ; il ſavoit que la Napolitaine avoit effectivement été chez Iſmaël Abdil ; que celui-ci en mourant lui avoit

donné la liberté, & si Iman, à son retour, convenoit qu'il eût vendu Emilie à ce Maure, l'on ne pouvoit plus douter de la vérité de ce rapport.

Dès qu'il sut qu'Iman étoit de retour, il se transporta chez lui sans en rien dire à Salmoni, qui, depuis sa conversation avec la Napolitaine, étoit dans un état de foiblesse qui faisoit craindre pour ses jours. Le Consul étoit trop bien instruit de toutes les circonstances de l'enlevement d'Emilie, pour être embarrassé en questionnant Iman ; il le mit aisément sur la voie, & ce Marchand lui déclara, sans hésiter, qu'il se rappelloit très-bien cette avanture, quoiqu'il y eût près de neuf ans qu'elle fût passée ; qu'il avoit vendu cette jeune personne à Ismaël Abdil, qui étoit alors sur le point de partir pour porter à Constantinople le tribut que l'on paie au Grand-Seigneur ; mais que depuis ce temps il n'avoit pas entendu parler de cette esclave.

Si le fripon de Marchand eût ajouté qu'Ismaël n'avoit acheté cette esclave que sous l'espoir de distraire son épouse, qui périssoit d'une maladie de langueur, cet aveu eût jetté bien du jour sur le mensonge de la Napolitaine ; mais il se

garda bien d'en parler, ç'eût été dévoiler les petites finesses de son commerce.

Le Consul ne douta point, d'après cela, de la mort d'Emilie; il prépara par dégrés Salmoni à recevoir cette derniere certitude de son malheur; & l'amitié, plus attentive que l'amour, mit à cet aveu toutes les précautions dont l'aveugle passion de la Napolitaine n'avoit pas été susceptible.

Insensiblement les soins multipliés du Consul, & les prévenances intéressées de la Napolitaine, apporterent une espece d'adoucissement aux profondes blessures de l'infortuné Génois. Cette femme en conçut un heureux augure, & ne désespéra pas de recueillir bientôt le fruit de sa détestable ruse; mais l'instant approchoit où le ciel alloit la punir de son crime, & se venger d'une conduite qui l'offensoit depuis long-temps.

Le Turc, qui vivoit avec la Napolitaine avant l'arrivée de Salmoni, s'étoit aisément apperçu du refroidissement de sa maîtresse; il l'avoit entourée d'espions, & il avoit bientôt appris quel étoit l'objet de son infidélité. Tout le monde fait le ravage affreux que fait la jalousie dans le cœur de cette Nation. Trop fier pour

descendre aux reproches, les Turcs n'ont point l'art d'accabler de mépris le cœur qui les trompe ; c'est du sang qui leur faut ; & ce n'est que la mort d'une perfide qui puisse laver la honte dont elle couvre leur front. Celui-ci sut par ses espions que Salmoni ne répondoit point à la passion de son infidelle, & cette découverte le sauva de sa vengence ; il la dirigea donc toute entiere sur la Napolitaine, & ses cruels effets ne tarderent pas à éclater.

Salmoni, foible, exténué par la douleur, goûtoit une douceur que l'amour seul peut expliquer, à revoir souvent le funeste cabinet de verdure où il avoit, pour ainsi-dire, reçu l'arrêt de sa mort. Ce cabinet étoit loin de la maison du Consul, la Napolitaine l'y accompagnoit souvent. Un soir, que l'obscurité de la nuit, qui s'approchoit, les forçoit d'en sortir, Salmoni se sent arrêter par un bras nerveux. Est-ce toi, Chrétien, lui dit une voix mâle ? Oui, répondit-il. Eh bien ! continua-t-on, sois témoin de la vengeance d'un amant irrité. Cette femme perfide, qui t'accompagne, m'a aimé ; elle t'aime maintenant ; il n'a pas tenu à elle qu'elle ne m'ait fait la derniere offense ; mais ton indifférence

te sauve la vie. Je ne suis point un assassin, mais je me venge. A ces mots il enfonça son poignard dans le sein de la Napolitaine. O dieux... je me meurs, s'écria-t-elle. Viens, Chrétien, laisse-là cette misérable; tu es foible, je vais te conduire. Salmoni, saisi de l'horreur d'une pareille scene, se laissa guider sans proférer une seule parole, jusqu'à la maison du Consul, par le Turc qui se retira après l'avoir remis entre les mains des domestiques.

Dès que Salmoni put parler, & que le Consul fut instruit, on courut avec des flambeaux à l'endroit où cette scene tragique venoit de se passer. Quand le Consul apprit qu'un Turc en étoit l'auteur, il ne se flatta point d'obtenir vengeance de cette violation faite au respect dû à son asyle: la Régence de Fez, entierement soumise à la Porte Ottomane, n'auroit sûrement pas sacrifié un sujet du Grand-Seigneur pour réparer cette injure. Il fut donc décidé que l'on passeroit la chose sous silence, & que le Consul n'en écriroit point à sa Cour pour en porter plainte; cet attentat n'ayant pas été commis dans aucune vue d'insulte envers la Puissance qu'il représentoit.

On transporta la malheureuse Napoli-

taine dans une chambre ; elle étoit sans connoissance. Le Chirurgien, que l'on avoit appellé, déclara qu'elle respiroit encore, mais que la blessure étoit mortelle, & qu'il étoit impossible qu'elle en revînt. A l'aide de quelques cordiaux on la rappella à la lumiere. Le Consul se chargea de lui annoncer qu'elle avoit vécu, & qu'elle ne devoit plus songer qu'à son dernier moment.

La nuit étoit déja fort avancée lorsqu'elle reprit connoissance ; le Consul avoit éxigé de Salmoni qu'il fût se reposer : la foiblesse de sa santé, & l'émotion que cette scene lui avoit causée, l'avoient fait céder aux sollicitations de son hôte, & il s'étoit retiré. Il sommeilloit lorsque le Consul entra dans sa chambre à quatre heures du matin, & lui dit avec empressement. Mon ami levez-vous ; la malade, à ce que je crois, n'a que peu d'heures à vivre ; elle vous demande ; elle a, dit-elle, un secret important à vous révéler. Venez, ne tardez pas ; il seroit douloureux que son trépas nous prévînt ; & si j'en puis juger par quelques mots entrecoupés, ce secret intéresse votre amour.

Salmoni suivit le Consul dans l'appartement de la malade. Est-il là, dit-elle,

d'une voix éteinte ? & lorſqu'elle en fut aſſurée, elle fit ſigne au Conſul de faire retirer tout le monde. Alors, raſſemblant le peu de force qui lui reſtoit, je me meurs, dit-elle ; je vais paroître devant le Juge éternel ; puiſſe au moins le pardon ſincere que je vous demande à tous deux, m'obtenir le mien aux pieds de ſon trône. Me pardonnera-t-il ? oui, je l'eſpere ; ſa miſéricorde eſt grande ; & puiſqu'il m'a accordé quelques heures de vie, c'eſt que ſa bonté vouloit jouir de mon repentir ; j'ai mérité mon ſort, & je n'en murmure point. Pardonnez-moi tous deux, je vous ai cruellement offenſés ; vous, en entretenant dans votre maiſon un commerce illégitime avec ce Turc, qui vient ſi juſtement de me punir de mon infidélité : vous, en concevant pour vous une paſſion funeſte, dont la mort eſt la récompenſe. J'ai été barbare à votre égard ; j'ai mérité qu'on le fût au mien. Puiſſe l'aveu de mon crime réparer les douleurs que je vous ai cauſées ! J'ai voulu régner ſeule ſur votre cœur ; je vous en ai cruellement impoſé : ſachez que votre Emilie reſpire ; qu'on la nomme Fatmé...... Ah dieu ! s'écria Salmoni............ Ne m'interrompez pas, continua-t-elle ; je ſens que je

m'affoiblis, & votre bonheur dépend de ce qui me reste à vous dire. Alors elle leur apprit ce que l'on a vu ci-devant des aventures de Fatmé ; puis continuant d'une voix entrecoupée..... Me pardonnez-vous ?..... Dites que vous me pardonnez..... Au nom de l'attachement que j'ai marqué pour vous ; au nom de cet amour..... hélas ! il fut extrême. Que ne fût-il inspiré par la vertu, jamais femme ne vous eût plus tendrement aimé ! Mais pardonnez-moi..... que je n'emporte pas votre malédiction devant mon juge.......... Ah ! approchez-vous, mes yeux se ferment ; je..... Oui, femme malheureuse, nous vous pardonnons : puisse le Dieu que nous servons tous trois, vous pardonner de même.... Elle sembla se ranimer un moment ; le sourire de l'espoir se peignit sur ses levres à travers les horreurs de la mort : elle leur serra foiblement la main ; elle pencha la tête.... elle n'étoit plus.

Ils s'arracherent à ce spectacle, & passerent dans un autre appartement. » Voilà donc où nous conduit le désordre » des passions, dit le Consul, mon cher » Salmoni ; quel exemple ! Je ne suis » plus d'un âge à craindre leurs orages ; » mais vous, vous êtes jeune encore,

» & j'ai cru m'appercevoir de toute la » violence de votre caractere. Pardonnez » à mon amitié si j'arrête un moment » vos yeux sur les funestes effets des » ravages du cœur : je ne vous reverrai » peut-être jamais ; mais je vous aime » tendrement, & je voudrois vous savoir » heureux : on ne peut l'être que lors-» qu'on est parvenu à se maîtriser soi-» même. Voyez le sort de cette malheu-» reuse, pour s'être laissé aveuglément » aller à la fougue de son tempéra-» ment ! Si nos passions ne rendoient » que nous malheureux, nous serions » simplement à plaindre ; mais elles » s'étendent sur tout ce qui nous en-» toure, & c'est ce qui nous rend cri-» minels. Vous-même, où en seriez-» vous, si elle fût morte sous les coups » de son amant ? votre vie étoit à jamais » empoisonnée. Tenez, mon cher, » l'homme qui se laisse déchirer par ses » passions devroit faire souvent cette » réflexion ; c'est qu'elles font d'abord » son supplice, & infailliblement des » coupables de ceux qui les servent ; des » infortunés de ceux qui en sont victimes, » & qu'elles le rendent encore l'objet du » mépris des fripons qui en profitent, » & de la pitié des honnêtes gens qui le » fuient.

» Mais je pressens votre impatience, » mon ami ; partez pour Constanti- » nople : allez où l'amour vous appelle ; » mais songez que les dangers vous y at- » tendent peut-être. Au nom de Dieu, » agissez avec prudence ; & puisse un » amour, auquel le ciel paroît depuis si » long-temps contraire, être à la fin cou- » ronné. »

Le lecteur sera surpris peut-être de voir que je m'étende si longuement sur des circonstances qui doivent lui paroître jusqu'à présent si étrangeres à ma vie ; mais nous touchons à l'instant où il va connoître combien elles y sont enchaînées ; & si je n'avois pas fixé son attention sur les aventures de Salmoni & de Fatmé, il lui auroit été impossible de deviner le motif des premieres infortunes que j'ai éprouvées.

On se doute bien que Salmoni mit à son départ toute la célérité que put lui permettre, & sa foiblesse, & la reconnoissance qu'il devoit au Consul. Au bout de deux jours tout fut prêt pour son embarquement ; ils se séparerent les larmes aux yeux, & le temps se trouvant favorable, le vaisseau mit à la voile & cingla vers l'Archipel.

Pendant le séjour de Salmoni à Fez,

la Napolitaine l'avoit mis, par ses leçons, dans le cas d'entendre & de parler passablement la langue Turque : le Consul lui avoit conseillé de prendre le costume de cette Nation, pour se rendre moins suspect, & avoir plus de facilité à réussir dans son entreprise. Il lui avoit même fait le cadeau de plusieurs habits riches en ce genre. Salmoni, de son côté, étoit à son aise ; il avoit à sa suite deux esclaves fideles, qu'il tenoit encore de l'amitié du Consul ; ainsi son train, sa générosité, sa bonne mine, lui donnoient aisément l'air d'un jeune Turc de distinction qui voyage pour son plaisir.

En arrivant à Constantinople il fut loger auprès de la mosquée d'Ibrahim ; il s'annonça comme un jeune Marchand de la province de Romélie ; il s'asservit aux usages journaliers de la Nation, & personne ne soupçonna que ce fût un Chrétien déguisé.

Il y avoit alors deux mois que j'étois née ; une légere incommodité, dont la Sultane, ma mere, se trouvoit atteinte, avoit engagé la tendresse d'Achmet d'exiger d'elle que j'habiterois le quartier du vieux sérail, jusqu'à ce qu'elle fût entierement rétablie. Jusques-là je n'avois

point quitté son appartement ; mais les cris de l'enfance la réveilloient pendant la nuit, & son repos troublé s'opposoit à son rétablissement. Fatmé me suivit dans mon nouvel asyle : l'honneur qu'elle avoit d'être chargée de mon enfance, la mettoit, pour ainsi dire, au rang de Sultane ; & son crédit immense la rendoit presque souveraine sur tout ce qui l'entouroit.

L'extrême sévérité du sérail, pour ôter toute communication au-dehors, ne s'étend que sur les femmes destinées aux plaisirs du Sultan. Les esclaves qui ne sont point réservées à cet honneur, sont moins observées ; & quoiqu'elles soient toutefois obligées d'user de précautions extrêmes en pareil cas, elles ne courent pas les mêmes dangers si on découvroit en elles quelqu'infraction à la regle, pourvu cependant que leur correspondance les regarde seules, & n'ait aucun rapport avec les Odaliques qu'elles servent.

Salmoni étoit instruit de cela, ainsi ce n'étoit pas l'embarras de faire parvenir la nouvelle de son arrivée à Fatmé qui l'inquiétoit le plus, c'étoit les moyens de l'arracher au sérail ; car alors c'est un crime qu'une mort prompte suit tou-

jours, & dont la punition s'étend également sur celui qui le tente, & sur celle qui s'y prête. D'ailleurs son ame n'étoit pas tranquille : depuis près de dix ans d'absence Fatmé seroit-elle fidelle ? se souviendroit-elle de lui ? quelqu'autre amant ne l'auroit-il pas remplacé dans son cœur ? auroit-elle enfin, si jeune encore, échappé à la séduction, à l'exemple, & conservé dans son ame la foi de ses peres, & la pureté de sa religion ? Toutes ces craintes l'agitoient, & les sentiments d'une jalousie prématurée venoient empoisonner la satisfaction de se savoir si près de son amante. Enfin il se décida à sortir au plutôt de son incertitude, & s'il retrouvoit Fatmé digne encore de sa tendresse, à périr plutôt que de la laisser plus long-temps dans cette somptueuse prison.

Le surlendemain de son arrivée il fut se promener au Basard, suivant l'usage des Marchands ; il entra dans la boutique d'un Jouaillier de Balsora, plus par curiosité que par envie d'acheter, & pour lier une connoissance qui pût l'instruire plus particulierement des usages du sérail & de Constantinople. Il y avoit à peine une heure qu'il y étoit, lorsqu'un enfant de douze ans, superbement vêtu,

entra dans la boutique. A son abord tout le monde se leva avec respect ; & , sur la demande de l'enfant , on étala sous ses yeux les marchandises les plus précieuses : l'enfant en examina plusieurs qu'il toucha d'une baguette d'ivoire qu'il tenoit à la main ; & du moment qu'il les avoit désignées , le Marchand les mettoit avec respect dans un petit coffre , couvert de brocard , que l'enfant avoit apporté avec lui.

Salmoni s'approcha d'une des personnes qui étoient présentes, & lui dit à l'oreille : Je suis étranger ; dis-moi, je te prie, quel est cet enfant que l'on sert avec tant de vénération ? On voit bien, lui répondit-elle, sans que tu le dise, que tu es étranger, car autrement tu ne ferois pas une semblable question. L'enfant que tu vois est un des Icoglans du sérail, ou, pour mieux dire, un des Pages de sa Hautesse. Celui-ci est un de ceux qui sont attachés au service de l'esclave Fatmé, que le Sultan a nommé Gouvernante de la jeune Princesse qui vient de naître dernierement de la Sultane Aski ; & les bijoux qu'il choisit sont sans doute pour Fatmé ou pour la jeune Princesse. Salmoni, tout ému, ne voulut pas perdre

une aussi belle occasion que le ciel sembloit lui envoyer; il attendit que le jeune Icoglan fût sorti de la boutique, &, l'ayant suivi de loin, lorsqu'il le vit hors du Basard, il s'approcha de lui avec respect, & lui dit: » Bel enfant! » puisse notre divin Prophete ouvrir sans » cesse sur toi un œil de complaisance, » & répandre sur tes destins une larme » de bénédiction. Je suis un Marchand » de Romélie, & j'arrive de l'Inde: j'ai » vu à Ormus un parent de l'étoile du » sérail, de la sublime Fatmé, qui m'a » remis pour elle un magnifique présent » de pierreries; apprends-moi comme » je dois m'y prendre pour lui faire tenir » ce présent: en attendant, fais-moi le » plaisir d'accepter cette légere marque » de mon attachement».

A ces mots il détacha de sa ceinture une agraffe d'émeraudes, & la présenta à l'Icoglan. L'enfant la prit & lui dit: ce que tu demandes n'est pas bien difficile, je le dirai à Fatmé; apprends-moi ton nom, afin qu'elle sache à qui elle a cette obligation. — Il n'est pas nécessaire, lui répondit Salmoni, je n'ai pas le présent sur moi, il est à mon caravanserai; mais présente-lui ces tablettes, elle jugera par-là quel est le généreux parent

qui

qui s'est souvenu d'elle ; & demain, si elle veut envoyer quelqu'esclave dans cette place où nous sommes, je lui remettrai les pierreries. — J'y viendrai moi-même, répartit l'Icoglan, & je t'apporterai sa réponse. A ces mots il le quitta.

Le pauvre Salmoni, jusqu'au retour de l'Icoglan, fut dans une agitation inconcevable ; il ne ferma pas l'œil de toute la nuit. En effet, c'étoit là le moment de la crise, & la réponse de Fatmé alloit être pour lui un arrêt de vie ou de mort. Ceux qui ont vivement aimé jugeront sans peine de sa situation ; il retrouvoit une amante dont il étoit séparé depuis dix ans, qu'il avoit cherchée dans toute l'Europe : il la retrouvoit, mais peut-être alloit-il la perdre pour jamais ; & plus il la savoit comblée d'honneurs & de richesses, moins il présumoit qu'elle voulût quitter toutes ces douceurs, pour un homme qui, depuis long-temps, peut-être, étoit effacé de son cœur. L'instant d'après il se rappelloit les vertus de son Emilie, les serments qu'il en avoit reçus, la solidité de ses principes, la profonde impression que laisse toujours dans le cœur, les premiers sentiments inspirés par l'amour,

ainsi il passoit tour-à-tour de l'espoir à la terreur : & cette journée fut peut-être aussi cruelle pour lui, que celle qui, jadis, l'avoit séparé de son amante.

Pendant ce temps-là Fatmé n'étoit pas plus tranquille ; l'Icoglan s'étoit parfaitement acquitté de sa commission. Aussi-tôt qu'elle eut jetté les yeux sur les tablettes, elle les reconnut ; c'étoit un cadeau que jadis elle avoit fait à son amant : elle fut cependant assez maîtresse d'elle-même pour cacher son trouble ; la longue habitude du sérail lui avoit appris l'art de composer son visage, en sorte que ni les femmes, ni les Eunuques, ni le jeune Icoglan, qui l'entouroient, n'eurent le moindre soupçon du trouble de son ame : elle écrivit quelques mots en Italien sur les tablettes ; elle les remit à l'Icoglan en lui disant : Puisque vous avez promis à ce Marchand de Romélie de le revoir demain, remettez-lui ces tablettes, il pourra vous confier les diamants qu'il m'apporte ; mon reçu est écrit sur une de leurs feuilles. Le jeune Page reçut l'ordre, & promit de l'exécuter fidèlement.

Cependant la vue de ces tablettes avoit tout-à-coup réveillé dans le cœur de Fatmé

une flamme qui n'étoit qu'assoupie, & dès ce moment le desir de revoir son amant, & de sortir du sérail, s'étoit emparé d'elle avec une violence capable de lui faire affronter tous les dangers d'un pareil projet.

Salmoni se trouva au rendez-vous long-temps avant l'Icoglan ; enfin celui-ci s'offrit à son impatience : tiens, lui dit-il, voilà le reçu de tes pierreries, tu peux me les remettre ; Fatmé t'en donne l'ordre. Salmoni lui présenta un écrin cacheté ; & brûlant du desir de voir ce que contenoient les tablettes, il quitta le Page après l'avoir encore généreusement récompensé.

Dès qu'il fut libre il ouvrit les tablettes & lut ces mots : » Si vous êtes véritable-
» ment celui que ces tablettes m'annon-
» cent, votre présence me rendra la vie ;
» il n'est rien que je ne fasse pour me la
» procurer : mon cœur n'a point changé.
» Ne vous exposez point ; laissez-moi le
» soin de tout : je vous avertirai quand
» il en sera temps. »

Il seroit difficile d'imaginer sa joie, ses transports à la lecture de ce billet, & tel est le cœur humain, cet instant de bonheur effaça tout-à-coup dix années de peines, de traverses, de fatigues, de

douleurs ; il avoit à tout hasard inséré dans l'écrin une longue lettre qui instruisoit Fatmé de tout ce qui lui étoit arrivé, & de l'endroit où il logeoit à Constantinople. Il se sut alors bon gré d'avoir pris cette précaution ; il se flatta que le tableau de ses malheurs engageroit sa maîtresse à se hâter, & qu'elle ne voudroit pas prolonger ses souffrances par de trop longs retardements.

Il passa huit jours avec assez de tranquillité, sans entendre parler de rien ; mais quand il vit que quinze jours, un mois, deux mois enfin s'étoient écoulés sans qu'il reçût des nouvelles de Fatmé, ce fut alors qu'il se crut perdu sans ressource : l'infidélité de l'objet de ses vœux fut le moindre de ses soupçons ; il crut que l'Icoglan les avoit trahis ; que peut-être Fatmé avoit été victime de son indiscrétion ; qu'elle ne vivoit plus ; qu'enfin il en étoit séparé pour jamais : il fut tenté vingt fois de terminer une vie aussi cruellement agitée ; mais l'espoir, qui ne s'éteint dans l'homme qu'à son dernier soupir, lui retenoit la main lorsqu'il étoit sur le point de s'arracher du jour. Ce qui ajoutoit encore à son inquiétude, c'est qu'il avoit cru s'appercevoir souvent qu'il étoit suivi par un homme ; il avoit

une idée confuse que la figure de cet homme ne lui étoit point inconnue ; mais toutes les fois qu'il avoit voulu l'aborder ou même s'en approcher, il l'avoit évité & s'étoit dérobé à sa vue. Cette conduite ne pouvoit que l'inquiéter. Si cet homme n'avoit pas quelque motif pour le suivre, sans être découvert, prendroit-il tant de soin de se cacher ? n'auroit-il pas au contraire cherché à lui parler, & à renouveller connoissance avec lui ? Ce pouvoit-être quelqu'espion du sérail pour tâcher de découvrir si ce n'étoit point lui qui avoit été assez téméraire pour avoir une correspondance avec une Esclave du Grand-Seigneur. Il avoit fait l'impossible pour revoir le jeune Icoglan, mais c'étoit en vain ; cet enfant n'avoit plus reparu ; & peut-être aussi avoit-il été puni pour s'être chargé de sa commission. Enfin cent chimeres, plus effrayantes les unes que les autres, s'offroient à chaque instant à son imagination.

Il étoit sur le point de succomber à cet état terrible, lorsqu'étant sur la porte du caravanserai, une femme, entierement couverte d'un voile, le froisse d'un coup de coude, laisse tomber à ses pieds un billet, & passe sans s'arrêter. Il le ra-

masse avec empressement ; il voit ces mots, *pour Salmoni* : il l'ouvre avec transport & lit : « Si vous n'êtes pas mort d'im-
» patience, tenez-vous prêt pour le 25
» de la lune de Giafar : faites préparer
» un bâtiment qui mouille sous les murs
» du sérail, que la mer borde ; munis-
» sez-vous d'une échelle de quarante
» pieds, & d'un grand crochet pour ar-
» rêter ce qui s'offrira à votre vue : trou-
» vez-vous à minuit au pied du mur, en
» face de l'endroit où vous appercevrez
» deux arbres de tech, qui s'élevent en
» obélisque au-dessus des autres. Demain
» à la même place on prendra votre ré-
» ponse. »

Il avoit pensé mourir d'inquiétude : il pensa perdre la tête en lisant ce billet ; il le relut dix fois, pleura, rit, sauta, fit, enfin, toutes les extravagances dont un homme éperdument amoureux, & qui passe subitement du désespoir à une joie immodérée, est capable. Lorsqu'il se fut un peu calmé, il songea à disposer tout ce qui étoit nécessaire pour son projet : il n'avoit point de temps à perdre ; il n'avoit plus que sept jours de-là au jour indiqué.

Le lendemain il eut soin de se tenir à sa porte : la femme de la veille repassa ;

il tenoit son billet ; cette femme ayant alongé la main pardessous son voile, prit le billet & s'éloigna sans lui dire un mot.

Fatmé trembloit que son amant n'eût été rebuté par son long silence ; elle avoit été, comme lui, en proie à la plus vive impatience. Les Médecins du sérail avoient jugé que l'air de la campagne étoit nécessaire à la santé d'Aski ; en conséquence elle avoit passé près de deux mois dans une maison de plaisance du Sultan, située sur les bords de la mer Morte ; elle n'avoit pas voulu se séparer de moi, & Fatmé avoit été obligée de la suivre ; mais heureusement que l'amour d'Achmet, qui ne pouvoit supporter si long-temps l'absence d'Aski, l'avoit rappellée ; & dès le lendemain de son retour, Fatmé, qui ne vouloit s'en fier à personne des intérêts de sa tendresse, étoit sortie du sérail ; & c'étoit elle-même qui, sous ce voile, s'étoit montrée aux yeux de Salmoni.

L'amant ne perdit pas un seul moment, il fut au bourg de Péra pour fréter un bâtiment léger ; il s'adressa de préférence à des François ; il savoit que cette Nation est naturellement plus entreprenante qu'aucune autre ; que l'on peut se reposer sur la sincérité de leur

parole, lorſqu'il l'ont engagée ; que s'ils ſont d'ailleurs plus intrépide pour un coup de main, ils ſont encore plus adroits pour le faire réuſſir ; & qu'ils joignent à l'audace du courage, le ſang-froid néceſſaire dans les dangers. Il ſe lia avec un jeune Capitaine Dieppois qui commandoit un petit bâtiment de Bayonne, qui n'étoit monté que de quatre matelots déterminés, & de la fidélité deſquels il étoit ſûr. La reſſemblance de leurs caracteres les eut bientôt attachés l'un à l'autre : Salmoni conſolida encore leur amitié par un ſuperbe préſent, & par la promeſſe de la plus magnifique récompenſe lorſqu'ils ſeroient rendus à Gênes. Il ne lui fit point myſtere qu'il s'agiſſoit de l'enlevement d'une maîtreſſe ; & le Dieppois, qui poſſédoit ce caractere de franchiſe naturelle aux gens de ſon pays, fut plus ſenſible encore à cette marque de confiance qu'aux promeſſes flatteuſes de ſon nouvel ami ; il ſe chargea, pour rendre la choſe encore moins ſuſpecte, de faire conſtruire l'échelle & le crochet ; & tout fut exécuté avec tant de diligence, que le ſixieme jour au ſoir le petit bâtiment mouilla à la place indiquée.

Fatmé, de ſon côté, n'avoit pas été moins

moins active. Les femmes du sérail avoient, pour leur amusement, suspendu une escarpolette aux deux grands arbres dont il est question dans son billet. Fatmé pensa d'en profiter. Comme elle étoit toute puissante, elle avoit sans peine obtenu du *Bostangis Bachi* que cette escarpolette fût suspendue beaucoup plus haut qu'auparavant, afin, disoit-elle, que l'on pût jouir dans cet endroit, loin des regards curieux, du superbe coup-d'œil de Constantinople qui s'éleve dans le lointain en amphithéâtre. Mais, dans la vérité, ce n'étoit qu'un prétexte; elle avoit imaginé que cette escarpolette, dépassant l'élévation des murs du jardin, lui serviroit dans son projet. On montoit sur le fauteuil de la balançoire au moyen d'une échelle que l'on pouvoit décrocher soi-même lorsque l'on y étoit assis; alors, par l'élan que l'on donnoit à l'escarpolette, on pouvoit, sans peine, dépasser la muraille: le crochet qu'elle avoit commandé à Salmoni, devoit alors servir à accrocher un des bras de l'escarpolette, & ainsi la tenir assujettie jusqu'à ce qu'à l'aide de l'échelle, qu'il devoit également se procurer, elle fût descendue en dehors: & ce moyen la flattoit d'autant plus,

qu'il ne laissoit aucune trace de sa fuite.

Enfin la veille du jour de son départ arriva, & jusqu'à ce moment l'idée de m'enlever ne s'étoit pas encore présentée à son esprit. Sur le soir elle alla avec quelques autres femmes, s'amuser à l'escarpolette ; elle remarqua le petit bâtiment Dieppois, & ne douta pas que ce ne fût celui qui lui étoit destiné.

Elle revint donc au sérail. Elle étoit depuis long-temps dans l'usage de congédier à neuf heures du soir les esclaves qui la servoient ; alors elle s'enfermoit avec moi dans son appartement ; il étoit au rez-de-chaussée ; les fenêtres donnoient sur les jardins : & comme il formoit le bout d'un pavillon, les salles qui le précédoient, & où veilloient les Eunuques, n'avoient aucune vue sur ce jardin : circonstances qui diminuoient le danger de son projet.

J'avois six mois alors, & Fatmé s'étoit tendrement attachée à moi. Lorsqu'elle réfléchissoit qu'elle alloit s'en séparer, elle ne pouvoit se défendre d'un attendrissement qui mêloit une amertume profonde au plaisir qu'elle se promettoit. Les innocentes caresses de

l'enfance ont un charme qui séduit ; Fatmé me chérissoit comme sa fille, & la certitude de ne jamais me revoir déchiroit son ame, naturellement tendre.

J'ai dit qu'elle avoit conservé un amour sincere pour sa religion : dans le sein du culte Mahométan, elle s'étoit défendue des pieges de l'erreur, & elle remplissoit en secret, mais avec exactitude, tous les devoirs de sa croyance. Elle avoit un de ces bijoux de piété, qu'on nomme en France chapelets, & rosaires en Italie, qu'elle avoit eu l'art de dérober à tous les yeux. Lorsqu'elle étoit seule elle récitoit avec dévotion les prieres qui y sont attachées.

Ce soir-là, du moment qu'elle fut libre, elle se mit, suivant son usage, à genoux devant mon berceau ; & m'embrassant avec un torrent de larmes, malheureux & cher enfant ! dit-elle, c'est donc demain que je vais te quitter pour toujours : il sera donc dans le monde une personne qui t'aura tendrement chérie, dont tu ne conserveras pas même les traits dans ton souvenir ! On ne prononcera jamais ton nom devant moi sans que mes yeux se remplissent de larmes, & tu n'entendras jamais le

mien qu'avec indifférence ! O Dieu qu'
j'adore ! versez sur elle vos bénédic-
tions ; & si elle est malheureusement née
dans une foi que vous réprouvez, mettez
du moins assez de vertus dans son cœur,
pour qu'elle puisse, au jour terrible de
votre jugement, trouver grace devant
votre miséricorde.

Fatmé continuant sa priere, y joignoit celles que lui indiquoit son rosaire ; &, appuyée sur mon berceau, mêla la ferveur de la dévotion aux larmes de la tendresse. Pendant ce temps-là mes petites mains se jouoient avec ce bijou ; &, par un mouvement innocent de l'enfance, mes levres se porterent sur le crucifix qui étoit attaché à l'une de ses extrémités. Ce mouvement fut un rayon de lumiere pour Fatmé : comment, dit-elle, le sort de cet enfant est entre mes mains ; je puis dérober son ame à l'idolatrie & la conduire au sein de la vérité ; & lâche Chrétienne je n'oserois l'entreprendre ? ce seroit un crime, & j'attirerois sur moi, par cette négligence, le long & juste châtiment de cette faute ? O grand Dieu ! vous venez de forcer l'innocence même à vous adorer ; & moi qui dois, à l'aide de ma raison, connoître toute l'étendue de vos droits, je refuserois d'être

l'instrument de vos augustes desseins ? Je mériterois que votre malédiction me suivît par-tout, & que cette mer, sur laquelle je vais m'exposer, m'ensevelit sous ses flots. Non, je vous obéirai ; ô mon Dieu ! je conduirai cet enfant dans le sein de votre Eglise ; je lui ferai connoître votre lumiere, & je ne serai point la coupable parricide d'une ame que votre justice n'a pas remis sans raison entre les mains d'une Chrétienne ? De quoi la privrai-je au reste ? de vaines & frivoles grandeurs qui se dissipent comme un nuage ; des tendresses du sang qui ne sont que l'ombre imparfaite de votre bonté paternelle ; du séjour des voluptés, qui ne font qu'empoisonner la vie sous le masque de la félicité ; qui sait ? De l'éclat des revers peut-être qui déchirent l'ame sans aucun fruit, quand elles n'ont aucun rapport à vous : ces légeres considérations doivent-elles m'arrêter ? Mes propres dangers parlent encore plus foiblement à mon cœur. Votre grace, ô mon Dieu ! me servira d'égide ; & lorsqu'aux pieds de votre miséricorde ses parens, un jour à venir, me demanderont compte du dépôt qu'ils m'ont confié, je leur montrerai le Dieu de l'Univers qui la couvrira

de sa gloire immortelle, & je leur dirai : osez maintenant m'accuser.

Ces réflexions occuperent Fatmé toute la nuit, & l'affermirent dans le dessein de me rendre compagne de sa fuite. Tant qu'elle n'avoit songé qu'à se sauver seule, le soin de sa fortune ne l'avoit point occupée ; mais au moment qu'elle se fut décidée à m'enlever, cette résolution lui imposa d'autres devoirs ; il n'étoit pas possible que ma naissance restât à jamais ensevelie dans le mystère, & elle devoit au moins me mettre à l'abri de l'indigence, & me préparer un sort qui pût me mettre dans le cas de me passer des secours étrangers, toujours avilissans pour une femme de mon rang. Elle rassembla donc, pendant le jour qui lui restoit, tous ses bijoux, & tous ceux que la magnificence Musulmane m'avoit prodigués en naissant : elle pouvoit se flatter d'en réaliser pour plus d'un million à son arrivée en Europe, & de me mettre ainsi à l'abri de l'infortune.

Je n'examinerai point si le zele de Fatmé l'emporta trop loin, ou s'il étoit véritablement dans les bornes de la plus sévere équité ; j'admirerai simplement l'étonnant courage que l'on puise dans la

religion Chrétienne. Les plus affreux supplices auroient suivi la découverte d'un semblable projet ; Fatmé ne les ignoroit pas, & c'est une femme foible qui, sans conseil, sans secours, sans confident, sans protecteur, a le courage de les braver, les médite avec tranquillité, & s'y détermine avec joie ! Cela surpasse les forces de la nature. Au reste elle ne m'a point trompé ; cette religion m'a pleinement dédommagé des pertes que j'ai faites, & s'est fait entendre à mon ame avec assez d'autorité pour me faire chérir celle dont la main m'avoit arraché à tout ce que l'homme regarde comme la félicité de la vie.

Fatmé n'eut garde d'oublier le fetfa dont les Sultants couvrent leurs enfants à leur naissance, & qui est à jamais le titre authentique & sacré de leur haute origine. C'est une grande piece de satin jaune, sur laquelle sont brodés, en lames d'or, le nom du Sultan, celui de la mere, & celui de l'enfant ; le jour & l'heure où il est né, différens passages de l'Alcoran, des prieres à Mahomet, &c. Tous les Musulmants sont obligés de se prosterner à l'aspect de ce fetfa, & de défendre jusqu'à la mort celui ou celle qui le possede ; & l'on

verra par la ſuite qu'il m'arracha au plus grand danger que j'aie peut-être couru dans ma vie.

Enfin, le ſoir tant deſiré arriva; Fatmé, ſuivant ſon uſage, congédia ſes eſclaves de bonne-heure; quand elle fut ſeule elle m'enveloppa avec ſoin pour me garantir de la fraîcheur du ſerein. Craignant que le mouvement ou l'interruption du ſommeil ne m'arrachât quelques cris, elle eut ſoin de me faire prendre une légere doſe d'opium, dont l'uſage eſt familier aux Orientaux: Je m'endormis profondément. Lorſqu'elle entendit les Minarets annoncer la dixieme heure, elle ouvrit doucement une des fenêtres qui donnoient ſur le jardin; elle avoit eu ſoin d'éteindre les lumieres pour détourner la plus legere attention du dehors, qui pouvoit ſe fixer ſur ſon appartement. Cependant une eſpece d'effroi que l'on ne peut vaincre dans ces moments où l'on eſt, pour-ainſi-dire, entre la vie & la mort, l'approche du danger qui ſe groſſit à meſure que vous en approchez, l'inquiétude naturelle, l'émotion involontaire; l'obſcurité de la nuit, qui eſt tout-à-la-fois ſi tutélaire & ſi fantaſtique, le ſilence, ce fils de la terreur, qui promet le repos des Argus

& qui peut favoriser leur active attention ; tout enfin portoit le trouble dans son ame : elle fut sur le point de s'évanouir ; elle avala quelques gouttes d'un élixir précieux ; & , rassemblant enfin tout son courage , sentant l'heure qui s'approchoit , elle me tira de mon berceau ; & se jettant à genoux & m'élevant vers le ciel : ô Dieu ! dit-elle , c'est ton ouvrage , couvre-là de ton bras puissant , & me donne la force d'achever ! Et toi , malheureux enfant , ne me reproche jamais ce que je fais pour toi , & si la Providence veut que tu succombe dans les dangers où je vais t'exposer , emporte du moins dans la tombe ce caractere auguste & rémunérateur , qui purifie notre ame ! A ces mots me jettant légerement une goutte d'eau sur le front : Marie-Cécile , dit-elle , je te baptise au nom de la Trinité céleste. Alors faisant un dernier effort , elle franchit le seuil de la fenêtre , & s'élança rapidement dans le jardin.

La distance étoit longue , de son appartement au lieu du rendez - vous ; elle reprit un instant haleine sous des berceaux de myrtes & d'orangers , qui précéderent les arbres où l'escarpolette étoit suspendue. Le temps étoit pur , la

nuit superbe, la lune commençoit à paroître sur l'horison, & répandoit une clarté foible, mais imposante, qui prêtoit plus de pompe à la nature, toujours si majestueuse dans le calme du repos. Fatmé prêta l'oreille pendant quelques instants, & la profondeur du silence ne lui laissa pas douter que sa fuite ne fût ensévelie dans le secret le plus obscur. Enfin, un peu rassurée, elle s'approcha des deux grands arbres, seuls & silencieux témoins de son audacieuse entreprise.

Lorsqu'elle fut aux pieds de l'échelle, qui servoit à monter jusqu'au siege de l'escarpolette, son embarras fut extrême; une circonstance qu'elle n'avoit pas prévue pensa déconcerter tout-à-coup sa résolution. Cette échelle étoit à pic; l'escarpolette, naturellement vacillante, rendoit également l'échelle mobile, & l'usage des deux mains devenoit absolument nécessaire, pour y monter. Elle me portoit entre ses bras; & comment alors parvenir au haut de l'échelle? Quelques minutes qui s'écoulerent dans cette perplexité, furent, m'a-t-elle dit depuis, l'instant le plus cruel de sa vie, & elle ne concevoit pas comment elle avoit survécu aux cruelles

angoisses dont elle fut alors la proie : mais enfin c'est dans les grandes extrémités, où l'active imagination vient à notre secours. Elle détacha tout-à-coup une écharpe qui lui ceignoit le corps ; elle me la passa dessous & dessus les bras, & l'assujettissant avec force, elle me mit sur son dos ; & ramenant par-dessus ses épaules les deux bouts de l'écharpe, & les croisant sur sa poitrine, elle leur fit faire le tour de mes jambes qui reposoient sur ses reins, & vint les nouer devant elle avec force. Alors ayant les deux mains libres, elle parvint au sommet de l'échelle, non sans peine, parce qu'étant verticale & vacillante, le poids qu'elle portoit sur les épaules l'entraînoit souvent en arriere, & pensa la renverser plusieurs fois.

Lorsqu'elle fut sur le petit plancher de l'escarpolette, elle ne s'amusa pas à me détacher ; mais dégageant simplement l'échelle par un léger élan de la balançoire, elle la ramena doucement du côté de la muraille, dans la crainte que le bruit qu'elle feroit en tombant ne jettât l'alarme & ne fît accourir les Janissaires, qui veillent souvent en dehors des murs du sérail. Alors, se reposant

un inſtant pour calmer l'agitation que ce dernier contretemps venoit de lui cauſer, elle jetta les yeux vers le ſérail, dont elle découvroit, dans cette ſituation, l'immenſe étendue. Le calme profond qui y régnoit ne lui laiſſa pas douter de l'ignorance où l'on étoit ſur ſon départ. Elle apperçut dans le lointain les fenêtres d'Aski qui étoient encore illuminées. Dans ce moment les bontés dont cette Sultane l'avoit honorée, & l'énormité du vol qu'elle lui faiſoit, s'offrirent à ſon eſprit dans toute leur étendue. Ce ſouvenir amer penſa anéantir ſon courage; ſes yeux ſe remplirent de larmes, & elle fut ſur le point de ne point conſommer ſon ouvrage. Mais enfin, l'amour & la religion l'emporterent dans ſon cœur, & donnant alors un puiſſant élan à la balançoire, elle fut ſoudain apperçue de ceux qui l'attendoient en dehors; & dès le ſecond élan l'officieux crochet ſaiſit l'un des bras de l'eſcarpolette; & tout-à-coup, fortement fixé, par le bout oppoſé, à des crampons de fer qui étoient enclavés dans l'extérieur de la muraille, on approcha l'échelle que le Capitaine de la tartane avoit fait faire, & dans l'inſtant Fatmé fut deſcendue ſur le rivage.

Un homme couvert d'un manteau gris, qui lui descendoit jusqu'aux pieds, & d'un énorme chapeau qui déroboit entierement sa figure, la reçut entre ses bras. Fatmé délivrée de tant de dangers, & qui croyoit avoir à faire à Salmoni, dans les premiers transports de sa joie, se jetta à son col & le serra tendrement dans ses bras. L'homme lui dit à voix basse & en Italien ; ne perdons pas de temps, nous nous livrerons plus tard à toute notre tendresse ; fuyons, on pourroit nous surprendre ; nous n'avons qu'un pas à faire pour joindre la barque, vous appercevez d'ici les matelots qui nous attendent.

Fatmé se disposoit à le suivre, & déja s'appuyoit sur son bras pour avancer plus vîte, lorsqu'un homme, accourant à toutes jambes, les eut joint dans un instant. O perfide ! dit-il : & soudain levant un poignard qu'il tenoit à sa main, il l'enfonça jusqu'à la garde dans le sein de l'homme qui suivoit Fatmé. Dans sa précipitation, son poignard m'éfleura le col, la douleur me réveilla ; je poussai un cri léger ; l'assassin alors se mit à fuir de toutes ses forces : & Fatmé, sans connoissance, tomba près de son conducteur, qui, baigné dans

on sang, venoit d'expirer sur le champ.

Le Capitaine Dieppois & ses mate-lots, presque témoins de cette scene sanglante, accoururent; la lune éclairoit alors assez pour que l'on pût distinguer les objets. Le Capitaine ayant soulevé le chapeau de l'homme assassiné, & ne reconnoissant point en lui son ami, le laissa étendu sur le rivage, & nous fit ra-pidement emporter, Fatmé & moi, dans son vaisseau. Dès que nous y fûmes, ayant apperçu de loin quelques flam-beaux qui sembloient s'approcher, & craignant que l'aspect d'un homme mort fit naître quelque soupçon, il fit couper d'un coup de hache le foible cable qui retenoit le vaisseau; & les voiles étant orientées d'avance, un vent leger, qui s'éleva de la terre à l'approche de l'aube du jour, nous eut, en peu d'heures, fait perdre de vue les tours de Constanti-nople.

Le premier soin du Capitaine fut de panser la légere blessure que j'avois reçu au col, & son attention se porta bientôt toute entiere sur Fatmé.

A force de soins il la rappella enfi
à la vie. Où suis-je, dit-elle? Et mo
enfant, où est-il? On me mit entre f
bras, & cette vue parut le ranimer.

peu. Je n'ai pas tout perdu, dit-elle. O malheureux Salmoni ! devoit-ce être là la récompenſe de ton amour ? Calmez-vous, Madame, lui répondit le Capitaine, nous ſommes actuellement aſſez loin de Conſtantinople pour n'avoir rien à redouter ; & je défie au meilleur voilier de nous rejoindre, quand même l'on auroit dépêché quelque vaiſſeau à notre pourſuite. Mais je vais ajouter quelque choſe qui, je crois, vous flattera plus encore ; tranquilliſez-vous, je vous en conjure ; & ſi la mort de Salmoni fait couler vos larmes, je puis vous répondre qu'il eſt plein de vie, & que vous n'avez rien à craindre pour ſes jours. Ah ! ne cherchez point, reprit-elle, à flatter ma douleur ! je l'ai vu tomber expirant à mes pieds, & le coup a été porté d'une main trop ſûre, pour eſpérer !... Il y a là-deſſous, lui dit le Capitaine, un myſtere inconcevable ; mais la vérité eſt que l'homme qui a été percé à vos côtés n'eſt point Salmoni. — O dieux ! Salmoni vivroit ! Et quel eſt donc cet homme ? — Je l'ignore ; mais au reſte, il eſt très-heureux que nous ayons devancé l'heure du rendez-vous ; car ſi nous euſſions attendu juſqu'à minuit, ſuivant l'ordre que nous avions reçu, vous étiez

perdue. — Que dites-vous ? à minuit ! & le billet de Salmoni porte à onze heures ; le voici encore. Elle le présenta au Capitaine, ils l'examinerent ensemble avec soin, & ils s'apperçurent d'une chose qui, jusques-là, avoit échappé à l'attention de Fatmé : c'est que le mot *minuit* avoit été effacé, & qu'une main étrangere y avoit substitué l'expression de *onze heures du soir.*

Cette obscurité acheva de porter le trouble dans l'ame de Fatmé, elle apprenoit, il est vrai, que son amant respiroit, mais elle se le représentoit arrivant à minuit sur le rivage, son étonnement, son affreux désespoir ; qui sait encore ? exposé à de plus grands dangers, peut-être, soupçonné, reconnu, arrêté, livré au dernier supplice, pour avoir favorisé sa fuite, que mon enlevement rendoit bien plus criminelle. Hélas ! il étoit arrêté dans les décrets célestes qu'elle mourroit sans connoître la trame de cet événement terrible ; & c'étoit à moi qu'il étoit réservé d'en découvrir, près de trente ans après, & la source & la cause.

Notre traversée se fit heureusement jusqu'à Gênes, & nous débarquâmes dans ce port, dix jours après notre départ de Constantinople. Le premier soin de Fatmé

Fatmé fut de s'informer de son pere ; elle apprit qu'il vivoit encore, malgré les chagrins dont il étoit la proie depuis la perte d'une fille qu'il aimoit tendrement. Ne pouvant résister à son impatience, elle prit sur le champ une voiture pour se rendre à la campagne où il s'étoit totalement retiré depuis cette séparation cruelle. Lorsqu'elle arriva, craignant que la joie ne lui causât une révolution dangereuse à son âge, elle se fit simplement annoncer comme une femme étrangere, qui lui apportoit des nouvelles de sa fille ; mais la nature rarement dupe de ses précautions, se fit entendre fortement au cœur du vieillard, & volant au-devant de la prétendue étrangere : Ah ! ma fille, ma chere fille ! s'écria-t-il, en la serrant dans ses bras : hélas ! dans un moment si doux, que de larmes, de transports, de tendres épanchements, de mots entrecoupés, de questions qui se croisent, de vives larmes ! C'est véritablement alors que l'on peut juger de la bonté du cœur, par l'excès de son désordre : c'est alors que tous ses replis se déroulent, & celui qui supporte de sens-froid ces crises de la nature, ou qui jouit d'un œil sec du spec-

tacle de ses illusions, s'il ne mérite pas tout-à-fait que l'on doute de sa vertu, est au moins dans le cas qu'on l'accuse d'une stoïcité barbare.

Ma présence répandit cependant une espece d'amertume sur la joie du vieillard. Comment, dit-il à sa fille, aurois-tu donc oublié ce que tu dois à l'amour de Salmoni, au respect de ton pere, à la sainteté de ta Religion, en formant des nœuds offensants pour tous trois ? Sa fille, afin de chasser des soupçons injurieux pour elle, lui raconta dans l'instant tout ce qui lui étoit arrivé, ce qu'elle savoit des destins de Salmoni, sa fuite du sérail, l'accident tragique qui l'avoit suivie; enfin, ma haute naissance & ce zele de la Religion Chrétienne qui l'avoit décidée à m'enlever.

Le pere, rassuré par cette explication, loua dans sa fille cet effort de courage. Ils convinrent cependant entre eux que l'on cacheroit au public pendant quelque-temps encore, ces dernieres circonstances, pour s'assurer si la Porte Ottomane ne feroit point auprès des différentes Cours de l'Europe, des démarches pour me retrouver; & dans la crainte que des intérêts politiques ne l'emportassent sur

celui de mon falut futur, on ne vînt m'arracher des bras de celle à qui j'avois coûté tant de dangers.

La famille d'Emilie, que déformais je n'appellerai plus que de ce nom, & celle de Salmoni, accoururent bientôt; les tranfports de joie fe renouvellerent, & les larmes recommencerent à couler. L'incertitude où l'on étoit du fort de Salmoni, troubloit le plaifir qu'occafionnoit le retour d'Emilie: c'étoit elle furtout dont le cœur étoit vivement déchiré. Que penfer de cet homme qui l'avoit reçue dans fes bras à la defcente de l'échelle, & qui fe trouvoit n'être pas Salmoni? Seroit-ce cet amant malheureux qui, dans fa fureur, auroit poignardé cet homme? Alors elle paffoit pour infidelle dans le cœur de celui qu'elle aimoit, & cette idée étoit défefpérante: elle auroit plus facilement foutenu la certitude de l'inconftance de Salmoni; mais adorer quelqu'un, avoir tout facrifié pour le lui prouver, être innocente enfin envers lui, ne plus jouir de fon eftime; c'eft peut-être de tous les fupplices le plus infupportable pour un cœur fenfible & vertueux. On gémit de l'inconftance ou de la froideur d'un amant; mais enfin l'on s'en confole, parce que

le don de plaire toujours n'est pas en notre pouvoir ; mais l'estime se commande, & si ce bien nous échappe, c'est notre faute.

On chargea différents Capitaines qui alloient à Constantinople, de s'informer sourdement du sort de Salmoni ; mais leurs soins furent inutiles, & la triste Emilie attendit enfin de la volonté de Dieu, la découverte d'un mystere que lui seul pouvoit dévoiler. Toute sa tendresse se tourna donc vers moi, & se concentra, pour-ainsi-dire, en moi seule : elle avoit récompensé magnifiquement le Capitaine Dieppois, &, quitte de ce devoir, elle ne s'étoit plus occupée que de mon éducation.

Son premier soin fut de me faire suppléer les Cérémonies du Baptême qu'elle m'avoit administré en sortant du sérail. Comme elle étoit convenue avec son pere du mystere nécessaire à garder dans ces premiers moments, elle fut trouver le Curé de sainte Eulalie de Gênes ; & après s'être elle-même reconciliée avec l'Eglise, elle fit part de mes desseins à ce Pasteur. Il approuva le ménagement que la circonstance exigeoit alors ; mais en même-temps il lui remontra la nécessité de me baptiser sous le nom de mes pa-

rens pour attester par la suite d'une maniere irrévocable, mon auguste naissance, & pour que ce titre pût me servir dans le cas où l'on auroit voulu me la contester.

Ils convinrent donc entre eux que l'on laisseroit croire dans le public que j'étois la fille d'un Seigneur Turc, dont les parents étoient morts, & qu'Emilie, qui avoit été ma gouvernante, m'avoit apportée en Italie, plutôt que de me laisser dans un *hameau* en Turquie, entre les mains des esclaves, dont j'aurois été, dans un âge si tendre, & le jouet & la victime. Le Pasteur ne mit dans la confidence que le parrain & la marraine, qu'il eut soin de choisir, par égard pour mon rang, dans le premier ordre des citoyens Génois : l'un fut un Sénateur de la Maison Doria, l'autre une Princesse de l'illustre Sang de Pamphili, sur la piété & la discrétion desquels il pouvoit compter.

Cette cérémonie se célébra avec toute la pompe & la majesté dignes de ce Sacrement auguste, en présence d'un concours immense de spectateurs qu'attira cette circonstance extraordinaire. Les canons du château, des remparts & du port de Gênes, l'annoncerent pendant

toute la journée, par des salves fréquentes; la République en disputa l'honneur de la dépense aux parrains. Dès que la nuit parut, toute la ville fut illuminée: enfin, à neuf heures du soir, le Doge, & toute sa Cour, les Ministres étrangers, le Sénat en corps, les différens Ordres de l'Etat, & le peuple entier, se transporterent à l'Eglise, qui étoit éclairée jusqu'à la voûte par une quantité innombrable de bougies. L'instant d'après le parrain & la marraine, environnés de toute leur famille, qui par leur cortege, & nombreux & brillant, avoient voulu ajouter encore à l'éclat de ce jour, arriverent à l'Eglise. Etant sortis de leur chaise-à-porteur à peu de distance du parvis, ils s'avancerent au bruit de la mousqueterie, vers les marches du Temple. Emilie habillée à la Turque, & couverte de tout le luxe Asiatique, me portoit entre ses bras, & marchoit au milieu d'eux: le Pasteur, précédé de son Clergé, revêtu de tous les ornemens du Sacerdoce, vint les recevoir en dehors du péristile. A son imposante présence, il se fit un silence profond; il me prit entre ses bras, monta les marches du parvis, & se retournant vers le peuple: Chrétiens, dit-il, priez

le Dieu que nous adorons, le Dieu créateur de la terre & des mers, le seul Dieu de l'univers, d'ouvrir son sein miséricordieux à cet enfant, qu'il daigne appeller à sa lumiere par des voies si étonnantes, & qu'à jamais son cœur soit enflammé par les vertus dont l'eau salutaire du Baptême va dans un moment inonder son ame. Il rentra dans l'Eglise, & un orchestre nombreux exécuta un *Oratio*, dont les paroles peignoient Moyse sauvé des eaux. Les cérémonies du Baptême s'exécuterent pendant ce temps-là; je reçus, ou plutôt on me confirma le nom de Marie-Cécile qu'Emilie m'avoit donné: une salve générale de toute l'artillerie termina cette fête religieuse, & le Doge & le Sénat de Gênes en élevant leurs mains sur mon front, me jurerent une protection éternelle.

Emilie, après avoir rempli envers moi ces premiers devoirs, réalisa tous les bijoux qu'elle avoit emportés de Constantinople; elle plaça sur ma tête une grande partie des sommes qu'ils produisirent; elle en réserva une autre partie au cas que les circonstances m'obligeassent à voyager; & enfin elle s'assura un modique revenu du reste, pour

ſe mettre à l'abri de mon ingratitude, si, dans un âge plus avancé j'étois capable de l'abandonner.

Elle ſe livra enſuite toute entiere à mon éducation. Je commençois à balbutier quelques mots: mes premieres années ſe paſſerent dans ſon ſein: j'avois pour elle l'amour que l'on reſſent pour une mere; je lui en donnois le nom ſi tendre, & elle me prodiguoit celui ſi doux de fille. Je lui dois cette juſtice, que cette tendreſſe ne fut point aveugle; elle ſut la modifier par une ſévérité ſage, qui fit naître en moi le germe de toutes les vertus. La raiſon dictoit & accompagnoit ſes moindres leçons: elle s'attacha toujours à combattre & à déraciner une ſorte de fierté qui m'étoit naturelle; elle me fit faire la diſtinction de celle qui tient à la majeſté du caractere d'une femme & qui devient vertu, d'avec celle qui ne prend ſa ſource que dans un orgueil mal entendu & mépriſable, & qui alors eſt un vice. L'impérieuſe voix du ſang faiſoit naître en moi cette fierté: graces à Emilie, je n'en ai conſervé que ce qui m'a été néceſſaire pour le reſpect des humains; mais il eſt à préſumer que ſi j'euſſe été élevée dans le palais de mes aïeux, entourée d'eſclaves

& de flatteurs, cette fierté eût été une tache à ma vie, au lieu qu'elle n'a servi qu'à lui donner un nouveau lustre.

Emilie, qui lisoit dans l'avenir, & qui prévoyoit bien que je ne pourrois pas rester toujours cachée; que la curiosité, la politique, ou d'autres passions viendroient me chercher dans ma retraite, & me forcer de paroître sur le théâtre du monde, s'attacha à me faire apprendre les différentes langues de l'Europe, & à l'âge de sept ans je parlois déjà passablement bien le François, l'Allemand & l'Italien. Emilie souvent me parloit Turc, & je ne sais si l'on en doit accuser la nature ou les dispositions de mon organisation, mais j'appris cette langue avec une facilité singuliere. Il seroit possible, je crois, que les observateurs jusqu'ici ne se fussent pas assez attachés à saisir dans l'homme ces nuances de sang & de nation, & à chercher à deviner, par les inclinations de l'ame & de l'esprit, le rang & la patrie où l'on a pris naissance: cette chaîne seroit difficile à saisir, parce que les passions qui sont de tous les lieux, l'enveloppent, mais ne seroit peut-être pas imperceptible dans l'enfance, où l'on est

plus près de la nature ; ces nuances sont plus fortes : elles trahissoient mon secret, mon ame par sa fierté, mon esprit par ses conceptions.

Une douceur que l'on nommeroit austere, si l'on osoit le dire, accompagnoit sans cesse les préceptes d'Emilie ; je me roidissois quelquefois contre les devoirs qu'elle m'imposoit : elle s'étoit alors appliquée à découvrir les choses qui pouvoient me faire impression ; & malheureusement les personnes qui élevent les enfants, ne sont pas toujours assez délicates sur le choix des moyens qu'elles emploient. A cet âge les moindres choses font un ravage prodigieux dans le cerveau & laissent des traces qui dure toute la vie. Ces traces, dans un âge plus avancé, ne sont plus, il est vrai, que des phantôme que la raison combat. Mais la raison en est-elle toujours victorieuse ? Et si cela arrive, cette victoire est ordinairement douloureuse ; & des instituteurs mal-adroits ont souvent ainsi préparé de longs supplices à leurs éleves.

Un grand homme, très-vieux, maigre, décharné, & couvert d'une barbe blanche, énormément longue & touffue, dont le pere d'Emilie prenoit soin par charité, s'étoit par hazard ren-

contré sur mon passage ; son aspect m'avoit effrayé. Un jour que je résistois aux volontés d'Emilie, elle me menaça inconsidérément de la présence du vieillard ; la crainte me fit obéir : ce moyen fut employé plusieurs fois avec succès ; & pour y donner même plus d'autorité, elle joignit la réalité à la menace. Le grand homme paroissoit devant moi sans proférer une parole ; il se contentoit de me regarder un moment avec des yeux qu'alors je me figurois terrible ; & lorsque ma terreur étoit parvenue au point qu'elle la croyoit suffisante pour dompter mon caractere, l'espece de spectre se retiroit.

On ne sauroit croire l'impression cruelle que cette correction bisarre a laissé dans mon esprit ; j'en ai conservé une terreur involontaire à l'aspect imprévu d'un vieillard ; & l'on m'a presque ainsi forcé de hair le plus beau spectacle de la nature : oui, je le repete encore, le plus beau spectacle de la nature ; la majestueuse beauté de la vieillesse, quand elle est réhaussée par l'éclat des vertus ! Quelle source de réflexions, quelle leçon profonde que la vue d'un vieillard ! Que l'esprit à son aspect ose mesurer la vie, que sera-t-elle alors ?

Un point intermédiaire entre l'enfance & le cercueil. Et ce point, qu'est-il lui-même ? les passions aux prises avec la vertu. Si la vertu n'a pas triomphé, ce point disparoît : la tombe & le berceau se touchent ; c'est comme si l'on n'avoit pas vécu.

Je n'ai rapporté cette anecdote de mon enfance, que pour donner une idée des ménagements que l'on doit apporter dans les impressions que l'on veut donner dans un âge si tendre. La pusillanimité, l'insensibilité, la crédulité, les imbécilles répugnances, les antipathies involontaires, & peut-être encore une foule de maladies physiques, dont l'origine échappe à l'œil comme la guérison se dérobe à l'art, n'ont point d'autre cause. J'ose le dire, l'humanité ne veille point assez sur l'enfance ; & dans son instruction, comme dans la maniere de l'instruire, l'orgueil du maître se met trop souvent à la place de la sensibilité.

Cette faute, qui échappa à la sagacité de Fatmé, est peut-être le seul reproche que j'aie à lui faire. J'approchois de ma dixieme année, j'annonçois déja cette beauté, ce rare, mais frivole avantage, qui fait le bonheur de tant de femmes ; & qui, ce me semble, fait une

diminution du mien. Moins belle, j'aurois également fixé le cœur d'un galant homme; il n'eût aimé que moi. Environnée de tout l'éclat des attraits, j'eus beaucoup d'adorateurs; ils n'aimoient qu'eux. J'ai appris à connoître que cette beauté, dont les femmes sont si jalouses, n'est qu'un voile épais, qui leur cache toujours le cœur de leurs amants.

Emilie songea alors de me faire entrer dans un Couvent, pour me préparer au dernier mystere qui nous consacre totalement à la religion Chrétienne : elle choisit les Dames Bénédictines, où jadis elle avoit été elle-même élevée, & dont, à juste titre, l'on vante par-tout & la pureté des mœurs, & la solidité des principes. Elle ne voulut point me quitter, & me suivit dans cette retraite. Elle crut devoir à l'Abbesse la confidence de mon auguste naissance. Malgré le secret recommandé, Madame l'Abbesse ne put se défendre d'en faire part à quelques amies de cœur, celle-ci à d'autres; & progressivement depuis le Directeur jusqu'à la derniere tourriere, toute la Communauté fut dans un jour qu'elle avoit dans son sein la fille d'un Empereur Turc. Je laisse à juger de l'étonnante sensation que cela fit dans cet asyle. La

fille d'un Turc, disoit l'une; comment peut-on être la fille d'un Turc & avoir de si beaux yeux? N'est-il pas vrai, me disoit une autre, que dans votre pays, mon bel ange, on mange les hommes? Tantôt c'étoit des exclamations sur ma bouche, sur ma taille, qui étoient faites comme en Europe. Tantôt des réflexions si l'on pouvoit décemment me garder, parce que je n'étois pas née d'un légitime mariage. Ici, la Mere Saint-Agnès se mettoit en courroux de ce que l'Archevêque de mon pays permettoit à mon pere une vie aussi licencieuse. Là, le Mere Sainte-Modeste, qui, après cinquante ans de clôture, ne concevoit pas comment en Turquie on étoit assez barbare pour enfermer les femmes. Je restois stupéfaite à tous ces beaux discours, tandis que la Mere de l'humilité repassoit dans sa mémoire combien la maison, depuis son institution, avoit nourri de fille de Souverains.

Cette indiscrétion, qu'Emilie n'avoit pas prévue, dérangea un peu le plan qu'elle avoit formé de ne m'instruire de mon origine que lorsque j'aurois atteint l'âge de la raison; & de même elle bouleversa toutes mes idées, en m'appre-

nant que je n'étois pas sa fille. Je l'avouerai, cette découverte m'attrista ; dans l'adolescence on ne connoît de besoin que celui d'une innocente tendresse ; on n'écoute que les douces habitudes du cœur ; on se contente du bonheur que l'on a ; l'on n'a pas encore le droit malheureux de s'en forger d'imaginaires. Emilie, qui s'apperçut aisément de la situation de mon ame, me rassura par les plus vives caresses. Qu'importe, me dit-elle, que je sois votre mere où non, si j'en ai pour vous les tendres sentiments, & si vous n'en connoissez jamais d'autre. La crainte de nous voir quelque jour séparées, a fait naître cette tristesse, ma chere enfant ; tristesse si flatteuse pour moi ! Tranquillisez-vous ; non la mort seule peut nous ravir l'une à l'autre : vous êtes raisonnable, vous êtes instruite. Ne vous ai-je pas fait voir, dans l'histoire de ce peuple Romain que vous aimez tant, que ces vainqueurs du monde étoient dans l'usage d'adopter des enfants d'une famille étrangere, & qu'ils leurs transportoient tout l'amour qu'ils auroient eu pour les leurs. Eh bien ! j'ai fait comme eux ; vous êtes mon enfant d'adoption. Vous plaignez-vous de mon attachement ? Supposez-

vous qu'une mere fut susceptible d'en avoir un plus étendu ? En ce cas vous vous tromperiez. Chassez donc cette tristesse, ou bien j'imaginerai que ma Cécile ne m'aime plus, & qu'elle desire de me quitter pour aller trouver une autre mere que moi.

Par combien de naïves & d'innocentes caresses je tachai d'effacer en elle ce soupçon qu'elle ne me laissoit adroitement entrevoir, que pour imposer silence à une foule de questions qu'elle étoit bien-aise d'éluder encore! Elle vouloit, avec raison, que mon éducation fût terminée avant de tirer le voile qui me cachoit à moi-même; elle savoit trop combien l'orgueil des grandeurs étouffe souvent les plus saintes dispositions.

Pendant trois ans de séjour dans cette retraite, j'appris, & par l'exemple & par l'instruction, toute la solidité des vertus chrétiennes: j'acquis au reste les talents agréables & nécessaires dans le monde; mon esprit se polit par le commerce de mes compagnes; je connus l'art de me faire aimer, & la nécessité d'être aimable. Il régnoit une liberté décente parmi les pensionnaires; on leur permettoit tous les plaisirs qui peuvent se concilier avec la pureté des mœurs,

Tantôt elles se réunissoient pour des jeux innocents ; tantôt elles se divisoient en différentes sociétés, soit pour converser, soit pour quelques légers goûters. Toujours quelque Religieuse étoit présente & prenoit part à leurs amusements, dont elle étoit la sauve-garde, & souvent même l'agrément. Je ne m'y trouvois jamais sans Emilie, & elle se prêtoit, avec une complaisance infine, à me procurer ces délassements qui, souvent, devoient être fort insipides pour une ame dévorée par une passion profonde : car, malgré treize ans d'absence & de silence, Salmoni l'occupoit encore toute entiere.

Je ne puis m'empêcher de raconter une aventure assez plaisante, qui nous arriva dans une de ces parties, dont la naïve gaieté faisoit seule tous les frais. Je cede à ce desir, moins pour l'amusement du lecteur, que pour mettre le public en garde contre les traits de la calomnie, toujours avidement recueillis, sur-tout lorsque cela regarde les personnes qui, par leur état & par leurs mœurs, semblent y donner moins de prise. Quelles couleurs n'auroit-on pas données à l'historiette dont je fus témoin, si elle eût percé dans le monde !

& cependant la chose eut le principe le plus innocent.

Entre les habitudes que j'avois formées, j'étois plus particulierement liée avec une jeune pensionnaire de Gênes, fille de qualité, & destinée à posséder une fortune considérable; elle occupoit un appartement situé dans l'extrémité d'une des ailes du Couvent; la fenêtre d'un cabinet donnoit sur la rue, mais étoit extrêmement élevée, & ne laissoit point à soupçonner que l'on put avoir par-là nulle communication extérieure.

C'étoit dans son appartement, où, loin de tous les yeux, & à l'abri de tout scandale, notre petite société se réunissoit: elles, trois ou quatre autres camarades & moi, Emilie, & quelques Religieuses aimables; voilà ce qui composoit cet agréable comité. On se permettoit quelquefois de dépasser l'heure ordinaire de la retraite, sur tout lorsqu'il s'agissoit de quelque collation, Mme l'Abbesse en donnoit la permission. Cette dame estimable, douée de la plus haute piété, n'y joignoit point ce rigorisme outré, qui tient plus à l'hypocrisie qu'à la véritable dévotion; elle savoit que la jeunesse sur-tout a besoin de délassement pour lui faire chérir ses devoirs. Tel jour

en telle heure ne les rendoit point plus criminels à ses yeux, & pourvu que la décence y présidât, ils avoient sans peine son agrément ; mais cependant trop sensée pour ne pas respecter les préjugés reçus, elle exigeoit que le plus grand mystere couvrît ces innocentes parties, & que l'on n'exigeât sur-tout aucun service des domestiques du Couvent, qui pût leur faire soupçonner ce qui se passoit.

Ma compagne avoit un frere dont elle étoit tendrement aimée, qui venoit souvent la voir au parloir. Elle lui avoit fait part de nos petites assemblées, & de l'embarras que nous éprouvions pour nous procurer quelques rafraîchissements lorsque l'heure de la retraite étoit sonnée. Ce frere, pour obvier à cet inconvénient, avoit donné ordre à un Traiteur voisin de la Maison, & qu'il paya cherement, de fournir à sa sœur ce qu'elle pouvoit desirer dans ces occasions ; & pour que le Traiteur fût instruit des jours où son ministere étoit utile, il étoit convenu avec sa sœur, qu'elle mettroit un certain signal sur la fenêtre du cabinet dont j'ai déja parlé ; le Traiteur avoit ordre d'y jetter l'œil chaque jour, & lorsqu'il appercevoit le signal, de s'y conformer. Alors,

à l'heure indiquée, qui étoit ordinairement ou neuf ou dix heures du soir, on descendoit par la fenêtre du cabinet un panier à l'aide d'une corde, le Traiteur le remplissoit de différentes bagatelles convenables pour un goûter; on remontoit le panier, & la petite troupe joyeuse célébroit ainsi sans scandale & sans indiscrétion, ses petites fêtes nocturnes.

Nul accident jusqu'alors n'en avoit troublé la sécurité. Le carnaval approchoit, & nous nous flattions de le passer agréablement. Le soir convenu, Madame l'Abbesse prévenue, nous étions toutes rassemblées dans l'appartement de ma compagne. La plus douce joie régnoit parmi nous, & nous nous promettions bien de ne nous séparer que lorsque le sommeil l'ordonneroit. Un feu agréable, un couvert d'une propreté enchanteresse, des liqueurs précieuses, qui pétilloient dans le crystal, les jolis bons mots, les saillies fines qui commençoient à circuler, tout enfin nous promettoit une soirée délicieuse. L'heure de la descente du panier sonne, on court à la fenêtre, on l'ouvre en riant, on dégringole le pourvoyeur d'osier, en lui souhaitant un bienheureux retour.

Lorsqu'on le présume chargé, on le remonte de concert, il paroît plus lourd qu'à l'ordinaire, on bénit d'avance l'officieux Traiteur qui s'est surpassé, graces au carnaval; enfin l'anse si desirée paroît, chacun la saisit, chacun veut partager l'honneur de le porter en triomphe auprès de la cheminée, on le découvre en tumulte; quel est le premier objet qui frappe nos regards? Oh ciel! un enfant beau comme le jour, & dont les traits laissoient aisément deviner qu'il étoit né dans la journée. Jamais la tête de Méduse ne fit un effet plus terrible; nous restâmes toutes pétrifiées, les Religieuses sur-tout, qui sentirent bien mieux que nous le danger d'une telle aventure & les suites qu'elle pouvoit avoir, dont le ridicule étoit un des résultats le moins à craindre.

Notre long étonnement se dissipa peu-à-peu, la parole nous revint par dégrés: Oh! Dieu, que faire? que devenir? furent les premiers mots qui sortirent de toutes les bouches: l'une se désespéroit, l'autre pleuroit; celles-ci vouloient s'enfuir; quelques autres plus sages, rioient de l'aventure. Pendant ce temps-là, ma compagne, qui se déconcertoit difficilement, avoit dégagé l'en-

fant du panier, l'avoit placé sur un sopha, &, sans qu'on s'en apperçût dans le trouble qui régnoit, étoit retournée à la fenêtre, avoit redescendu le panier, & reparu tout-à-coup avec la provision. Cette vue ranima le courage, la joie reparut sur tous les fronts, & quelques doigts de liqueur acheverent de rendre la vigueur à tous les esprits : on ouvrit vingt avis, tous plus insensés les uns que les autres ; on parla beaucoup sans s'entendre : c'est l'usage.

Enfin, Emilie, qui jusques-là avoit gardé le silence, ouvrit la bouche, & tout le monde se tut pour l'écouter : mais nous perdons la tête, dit-elle, d'où vient notre effroi ; il seroit pardonnable, si nous avions quelque chose à nous reprocher, mais ici rien n'est plus innocent que cet événement ; c'est même donner à ces Demoiselles un exemple dangereux. Oui, Mesdemoiselles, continua Emilie, cette aventure frivole doit vous servir de leçon, & vous apprendre que, dans toutes les circonstances de la vie qui s'opposent à nos vœux, ou dont les apparences même sont contre nous ; on doit présenter un front serein à l'orage, sur-tout lorsque notre vertu ne nous

reproche rien, & que nous n'avons point prêté aux soupçons par une conduite imprudente. Tous les revers ne doivent point altérer le calme de notre ame, sur-tout si nous voulons conserver la présence d'esprit nécessaire pour y remédier. Savez-vous le parti le plus raisonnable à prendre dans ce moment-ci? C'est d'aller trouver Madame l'Abbesse ; nous connoissons la droiture de son ame, nous sommes sûres de son estime : il faut lui raconter simplement ce qui nous arrive, nous en rapporter à ses lumieres pour le réparer, & ne pas être retenues par la honte d'un aveu dont le déguisement seroit inutile, & nous exposeroit par un mystere mal adroit, à des soupçons d'autant plus douloureux, que nous serions plus innocentes.

Emilie, dans ce moment, prit une bougie, & fut tout doucement à l'appartement de l'Abbesse ; elle la pria, sans l'instruire davantage, de se rendre auprès de nous. Elles arriverent ensemble l'instant d'après ; Emilie alors lui porta la parole, lui raconta comme la chose étoit arrivée, & les craintes dont nous avions été la proie. L'Abbesse tourna sagement nos alarmes en plaisanteries ; mais, prenant un ton

plus sérieux, elle nous fit remarquer combien tout ce qui sent l'intrigue, est sujet à des événements fâcheux; qu'elle porte toujours avec elle un caractere de fausseté, qui tôt ou tard nous conduit à quelque catastrophe, & que nous avions reçu la juste punition de notre imprudence, en dépassant les bornes de la liberté qu'elle nous avoit donnée. C'est ainsi que l'on peut tirer des plus légers événements de la vie, des leçons qui s'enracinent fortement dans l'esprit de la jeunesse.

Elle supprima à l'avenir nos parties nocturnes, & dès le lendemain fit murer la fenêtre du cabinet; l'enfant fut remis entre des mains sûres, on le plaça avantageusement. On sut par la suite que l'on étoit venu dans l'intention de l'exposer à la porte de l'Eglise, suivant l'usage assez barbare qui subsistoit alors, & qu'à la vue du panier, on s'étoit flatté de procurer un avenir plus doux à cette malheureuse petite créature. Notre société se cotisa, & la somme qui provint de cette charité, a dû procurer un sort honnête à cet enfant, dont je n'ai plus entendu parler. Si cette aventure eût percé dans le public, elle eût fourni matiere aux imputations les plus malignes. C'est ainsi que la calomnie se cache souvent sous

le

le manteau de la vérité pour diſtiler ſes poiſons & je n'ai rapporté cette plaiſanterie, que pour faire ſentir combien l'on doit être en garde contre les bruits qui intéreſſent la réputation, de quelque vraiſemblance qu'ils puiſſent être colorés.

J'avois atteint ma treizieme année, le pere d'Emilie étoit mort pendant notre ſéjour aux Bénédictines; rien ne l'attachoit plus à Gênes, un laps de temps auſſi long, ne lui laiſſoit plus d'eſpoir d'y revoir jamais Salmoni: elle imagina que les voyages étoient néceſſaires pour terminer mon éducation. Elle ne doutoit pas, qu'en me montrant dans les différentes Cours de l'Europe, je ne trouvaſſe un parti convenable, & pour la naiſſance & le rang, à ma fortune préſente. Elle deſiroit même de former de bonne heure pour moi les nœuds de l'hymen; & c'étoit en cela ma félicité qu'elle enviſageoit; elle avoit trop éprouvé, par elle-même, combien les tourments d'une longue paſſion empoiſonnent la vie, pour que ſon amitié ne cherchât à me garantir d'un ſemblable malheur. Elle avoit étudié mon caractere; elle avoit découvert que je ſerois ſuſceptible d'attachement; elle vouloit couronner

son ouvrage, en faisant tourner au profit de mon bonheur cette disposition de mon tempérament.

Elle crut donc devoir ouvrir la nouvelle carriere où j'allois entrer, par la confidence de mon sort, & par le récit des évenements que l'on a lus au commencement de cette histoire. Cet aveu rouvrit toutes les plaies de son cœur, elle ne put l'achever sans répandre un torrent de larmes; mais elle me parla avec tant de feu, avec une ame si pénétrée, avec un enthousiasme si saint des avantages de la religion Chrétienne : elle me peignit avec des couleurs si vives les dangers certains que j'aurois couru en professant celle de mes peres; elle me fit sentir avec tant d'énergie le néant de tout ce que j'avois quitté, & l'immensité des biens éternels que j'avois acquis si je savois les conserver, que ma reconnoissance pour elle fut extrême, que mon attachement en augmenta, & que je ne vis plus en elle qu'une mere tendre que la providence, pour-ainsi-dire, m'avoit choisi de sa main. De ce moment je lui vouai dans mon ame un respect éternel, & je puis dire le lui avoir conservé jusqu'au tombeau.

Elle m'annonça ensuite l'intention où

elle étoit de me faire voyager. Il n'est plus temps de vous cacher, me dit-elle ; il faut vous montrer dans l'Europe avec tout l'éclat de votre sang : le silence que la Porte Ottomane garde depuis treize ans sur votre disparution, ne laisse plus de crainte sur les recherches qu'elle pourroit faire ; d'ailleurs, la Religion que je vous ai fait embrasser, vous promet un asyle sacré chez tous les Princes Chrétiens ; votre sexe ne vous permet point d'aspirer au sceptre des Musulmans, & la raison d'Etat, toujours plus forte que le sang, ne permettra point que votre pere, tout fier qu'il est, expose ses sujets à une guerre dont le succès est toujours douteux, s'il éprouvoit un refus dans la réclamation qu'il pourroit faire de vous auprès de quelque Puissance Catholique. Ainsi donc vous pouvez sans risque, montrer aux yeux des Nations la fille d'Achmet III, qui a eu le courage de préférer la lumiere de la vérité à l'éclat trompeur des grandeurs humaines : les dangers ne sont que pour moi. La vengeance de votre pere peut me surprendre par-tout ; & s'il se livroit à son ressentiment, il seroit difficile que je pûs y échapper. S'il est ainsi, lui répondis-je, qu'ai-je besoin de me parer de l'orgueil

de mon nom ! Ah ! laissez-moi dans mon obscurité, si elle peut être la sauve-garde de la personne que j'aime le mieux dans le monde ! Mes dangers seroient certains, me répondit-elle, que je ne consentirois pas encore à ce que vous me demandez. On sait que je ne suis point mariée, ainsi vous ne pouvez passer pour ma fille ; cette opinion feroit votre honte & la mienne. Le public n'envisage pas toujours les choses avec un œil de justice ; on vous verroit jouir d'une fortune honnête que j'ai su vous ménager, on chercheroit à scruter comment vous l'avez acquise ; vous êtes belle, & l'on saisiroit toujours la conjecture la moins favorable à votre gloire, & la fille d'Achmet n'est point faite pour être outragée par le nom d'aventuriere. Je connois la fierté de votre ame, vous en péririez de chagrin, au lieu que ce titre explique tout. Il vous offre tout à la fois à l'intérêt & au respect du monde : un jour vous sentirez mieux encore qu'aujourd'hui, combien ce respect est nécessaire à l'existence d'une femme ; c'est donc un parti pris, ainsi n'en parlons plus.

Le même jour je reçus les hommages de toute la Communauté ; & ce fut un

grand fardeau de moins pour les Religieuses, qui, depuis trois ans, savoient ce secret, & qui, grace à la défense qu'on leur avoit faite de m'en instruire, brûloient d'envie de m'en parler.

Nous sortîmes peu de temps après du Couvent des Bénédictines ; Emilie me mena chez mon parrain & ma marraine ; ils approuverent le parti qu'elle avoit pris de me faire connoître pour ce que j'étois. Le bruit s'en répandit bientôt. Le Doge, le Sénat ; tous les différents ordres de la République vinrent me voir. J'étois jeune, toutes ces cérémonies m'ennuyerent un peu ; & je connus, pour la premiere fois, le poids des grandeurs.

Peu de temps après, Emilie ayant mis ordre à toutes ses affaires, & réalisé la petite fortune que son pere en mourant lui avoit laissée, nous quittâmes Gênes pour nous rendre à Rome. Ma conductrice étoit bien aise d'aller montrer dans le sein de la Religion, la conquête qu'elle avoit faite ; c'étoit un triomphe pour elle : & cet amour-propre avoit un principe si pur, que l'on peut aisément lui pardonner la gloire qu'elle s'en promettoit.

En arrivant à Rome je ne pus, je l'avoue, me défendre d'un mouvement

de fierté. Voilà donc, me disois-je, cette Ville superbe, dont le sein a nourri ces Maîtres orgueilleux du monde ? Voilà donc cette terre qu'ont foulé les aïeux de ce Constantin, qui fonda cette Ville où regnent aujourd'hui les miens ? Votre gloire, superbes Romains, n'a pu tenir contre l'ascendant de ma race ; & mon sang aujourd'hui, s'asseoit avec orgueil sur ce trône, que mille ans de victoires n'ont point garanti du bras vainqueur de mes ancêtres.

Emilie, accoutumée à lire dans mon ame, devina le sentiment qui m'agitoit. Ne faites point, me dit-elle, l'honneur à vos ancêtres d'une décadence qui n'eut d'autres principes que les vices & la mollesse des successeurs de Constantin. Quand vos aïeux se sont assis sur les débris dispersés de l'aigle des Césars, ils n'ont pas vengé le monde, ils n'ont fait qu'étendre la chaîne de son oppression ; ils ont tissu de fils d'acier le voile de l'ignorance ; ils ont voulu qu'il fût non-seulement impénétrable à la vérité, mais encore que son poids fût énorme, afin qu'aucune main ne pût le soulever. Croyez-moi, ma chere Cécile, lorsque l'ame fait un retour sur elle-même, qu'elle considere sa majesté, qu'elle

voit enfin le point de communication entre Dieu & l'homme, elle ne tire pas beaucoup d'orgueil d'animer un corps qui voit couler dans ses veines le sang des Bajazet, des Soliman, des Mahomet, &c. Vous comptez, à ce que je vois, lui dis-je, la gloire pour peu de chose? Je compte la vertu, me répondit-elle, & rien de plus. Toute gloire qui n'a pas pour base le respect de la divinité, & pour objet l'amour de l'humanité, est au moins une erreur de l'imagination, si elle n'est pas un crime des sens.

Le bruit de mon arrivée se répandit bientôt, & tous les yeux de Rome se fixerent sur moi. Dès que je sortois, le peuple s'empressoit sur mes pas; je devins la matiere de tous les entretiens, l'admiration d'un sexe & l'objet de la jalousie d'un autre.

Emilie sollicita pour moi une audience du Souverain Pontife, & l'obtint aisément. Clément XI occupoit alors la Chaire de Saint Pierre. Chargé d'ans & de vertus, ce Vicaire de Jesus-Christ avoit cet air imposant des anciens Patriarches; il étoit d'une taille élevée, dont les formes n'étoient point altérées par la caducité; la contemplation avoit

fillonné des rides profonds fur fon front élevé ; la paix de fon ame fe peignoit dans fes yeux, dont l'âge & la méditation avoient rallenti les mouvements ; la longue abftinence avoient décoloré fes joues, & la maigreur de fon corps annonçoit le pénible courage des privations multipliées. Son antiquité vénérable offroit tout à la fois la majefté & la loi du Dieu dont il étoit le Miniftre ; fa majefté, par le refpect qu'il infpiroit ; fa loi, par l'afpect d'un phyfique exténué par les macérations.

La circonftance étoit affez extraordinaire, pour qu'il defirât de donner de l'éclat à cette audience ; tout le facré College, la Prélature de Rome, les Miniftres étrangers, les grands Officiers de la Cour, s'y trouverent. Le Pape me reçut dans une falle du Vatican, fuperbement décorée ; il étoit affis fur un trône de velours rouge, brodé d'or, & enrichi de pierres précieufes. Sa Sainteté étoit revêtue de fes habits Pontificaux. La timidité naturelle à mon âge, & le coup-d'œil impofant d'un fpectacle fi nouveau, me firent baiffer les yeux en entrant dans la falle où j'étois attendue. Emilie me fuivoit. Lorfque je fus à peu près aux pieds des gradins qui montoient

au trône, Clément XI se leva pour me faire honneur : le mouvement qu'il fit m'obligea de lever les yeux sur lui. On n'a point oublié l'impression profonde que le vieillard de Gênes avoit laissé dans mon imagination ; je ne pus me défendre d'un mouvement de terreur à l'aspect antique du Souverain Pontif. Je poussai un cri, & je m'évanouis. Emilie, qui avoit prévu & craint cet événement, me soutint dans ses bras ; on me prodigua les secours les plus empressés ; on attribua cet accident à ma grande jeunesse, que l'air auguste de cette cérémonie avoit intimidée. A l'aide de quelques eaux spiritueuses je revins promptement ; & la raison l'emportant enfin sur ma répugnance, je me fis l'effort de soutenir la vue du Saint-Pere : j'en reçus le compliment le plus flatteur, & en même-temps le plus convenable à la majesté du rang qu'il occupoit. Je lui répondis avec une noble modestie ; mais lorsque l'on m'avertit qu'il étoit temps de m'approcher pour lui baiser les pieds, je l'avoue, toute la fierté du sang se fit entendre en moi, & je ne voulus jamais y consentir. » Vous n'exigerez point, lui dis-je en m'adressant à lui-même, que la fille de tant d'Empereurs se prosterne devant

vous ; je ne dois cet hommage qu'au Dieu que vous servez comme moi, & que j'ai le bonheur de connoître. Je vous révere comme son Ministre, mais je n'adore que lui : vous n'êtes point dans son temple, & je ne vois ici que l'éclat de votre Cour ; sachez qu'il n'en est aucune sur la terre où je ne marche l'égale des Souverains qu'on y respecte ».

Le Pape garda le silence pendant quelques instants ; & sans laisser appercevoir la moindre altération sur son visage, il me répondit en ces termes : » Conservez à Dieu des sentiments qui vous font honneur ; l'étiquette des Cours est l'ouvrage de l'homme : exiger qu'on s'y soumette, ou refuser de s'y conformer, ont peut-être le même orgueil pour principe. Le respect que l'on doit à Dieu est un droit que le sceptre confie aux Souverains, & qu'ils doivent maintenir. Celui qui les concerne, tient de trop près à la vanité du monde pour ne pas pardonner les atteintes qu'on lui porte ».

L'audience finit, & le Pape me fit servir au Palais de Monte-Cavallo, où je me rendis, un festin magnifique, dont ses nieces me firent les honneurs, & où nous fûmes servies par les Officiers de

Sa Sainteté. L'après-midi toutes les Dames de Rome se rendirent chez les Princesses, & toutes me furent successivement présentées. Nous fûmes ensuite, le soir, dans les carrosses de la Cour, à la Basilique de Saint-Pierre, où le Souverain Pontif officia, & nous donna la Bénédiction.

En sortant de cette Eglise, la premiere & la plus superbe du Monde Chrétien, nous trouvâmes, pour-ainsi-dire, que le jour avoit remplacé la nuit. Ce temple immense, que l'on illumine dans un clin d'œil à l'aide de l'huile d'aspic, étoit couvert d'une quantité innombrable de lampions, depuis sa base jusqu'à l'extrémité de son dôme, qui est d'une élévation prodigieuse. Ce spectacle est de la plus riche beauté, & l'on peut difficilement s'en faire une idée. C'est un énorme faisceau de lumiere qui s'éleve avec majesté sous le ceintre des cieux, & qui va blanchir la nue qui se promene lentement sur son front. C'est le Palais du Dieu de l'univers, couvert de toute la pompe que la foiblesse humaine peut lui prêter. C'est enfin l'image de cette colonne de feu, dont le Dieu d'Israël s'enveloppa jadis pour conduire lui-même le peuple de ses Elus.

On s'imagine aisément que ma présence à Rome fit sensation; tous les Ambassadeurs en instruisirent leurs Cours, & l'on sut en peu de temps dans toute l'Europe, qu'une fille d'Achmet III, avoit embrassé la Religion Catholique, & que le Saint-Pere l'avoit reconnue & reçue en cette qualité. Cette circonstance fermoit la bouche à tous ceux qui, ennemis du merveilleux, auroient voulu semer quelques doutes sur la réalité de mon origine.

Tout le monde s'empressa à me donner des fêtes à l'exemple de la Cour: les Ministres étrangers ne furent pas les derniers. L'Ambassadeur de Malthe, comme Ministre d'un Ordre plus particulierement protecteur de la Religion, exigea que j'habitasse son Palais, & m'assura au nom du Grand-Maître & des Chevaliers, d'une protection à toute épreuve contre les recherches dangereuses d'une puissance dont ils ont tant de fois soutenu les efforts.

J'acceptai tous ses offres, & je fus occuper un appartement superbe qu'il m'avoit fait préparer chez lui. Hélas! cette condescendance devint le terme du repos de ma vie: c'est-là que mon indifférence alloit trouver un écueil; c'est-là

que j'allois goûter pour la premiere fois ce sentiment qui fait le charme de nos jours, & qui cependant en est trop souvent le poison.

C'est-là que je vis le Chevalier de ***. Vingt ans, une figure charmante, une illustre naissance, un caractere enchanteur, un cœur brûlant, une ame sensible ; tel il étoit, tel je le vis, tel il fut toujours. Quelle est donc cette pente irrésistible qui entraîne deux objets l'un vers l'autre ? Est-ce que l'on naît avec cette sympathie qui n'a besoin que de la simple rencontre pour éclore ? Est-il dans notre organisation un fluide de rapports qui se combine & se marie plus particulierement avec tel objet qu'avec tel autre, & cette émanation est-elle réciproque ? Je le croirois volontiers : cette découverte n'est probablement encore qu'à son berceau ; & sur ce, le jour de la vérité n'est peut-être pas éloigné.

Quoi qu'il en soit, j'aimai le Chevalier de *** dès l'instant que je le vis, & ma vue fit sur lui une impression aussi profonde. Cadet d'une grande Maison, il alloit à Malthe prononcer ses derniers vœux, & chercher parmi des étrangers une fortune convenable à sa naissance, & que les loix, contraires à la nature, lui

refusoit, au sein d'une famille dont il étoit chéri.

Il avoit une noble franchise, que j'ai toujours chérie dans le nombre des vertus qui faisoient l'ornement de son ame ; cette franchise lui fit bientôt rompre le silence. Je le voyois depuis peu de jours. Un soir il s'approcha de moi : » Vous voir & vous aimer, me dit-il, sont la même chose ; je sens que ma témérité peut vous déplaire ; la distance du sang qui nous sépare, peut vous faire détester mon audace ; mais je suis franc ; je vous aime, & j'ose vous le dire. Est-ce un crime, du moment que je ne prétends à rien ? Si votre indignation ne suit pas cet aveu, je n'en aurai pas plus d'espoir, je sais le respect que je vous dois ; mais au moins j'aurai reçu toute la récompense que j'attends. Je mourrai désespéré, si je vous ai offensé ; mais je mourrai content, si vous me plaignez ; & si je puis croire que dans un rang égal au vôtre, je ne vous eusse pas été indifférent, je serai encore le plus heureux des amants ».

Mon cœur étoit prévenu ; que répondre ? Une larme s'échappa malgré moi de mes yeux. » J'attendois, lui dis-je, & j'ai craint cet aveu ; mais je

suis aussi franche que vous ; je vous aime, je ne puis vous le cacher ; ce sentiment est doux à mon cœur ; mais je sens qu'il sera le tourment de ma vie, comme je sens que vous serez le seul qui me l'inspirerez. Que d'entraves mes devoirs m'imposeront, & que je ne briserai jamais, parce que je veux vous conserver une amante digne de vous ! Quels obstacles une famille puissante ne vous opposera-t-elle pas, & que je ne vous aiderai jamais à franchir, parce qu'ils offenseroient mon orgueil, & que vous devez plus à vos parents qu'à moi ? Voilà pourtant ce que nous avons à craindre : il seroit plus sage de repousser votre amour, de vous voiler mon ame ; mais ces vains déguisements sont indignes de moi. Je vois tous nos dangers, je vois le supplice que nous nous préparons ; mais je ne suis point fausse, & je vous ouvre un cœur où vous régnez en maître, mais où la vertu s'assoiera toujours à côté des sentiments que vous lui inspirez ».

Je l'exhortai ensuite à suivre les vues de sa famille, à se rendre à Malthe, à prononcer ses vœux. » Mille préjugés, continuai-je, peuvent s'armer dans l'esprit des vôtres contre moi ; voudriez-vous m'exposer à l'affront d'être dédaignée

par des gens qui, tout illustres qu'ils peuvent être, ne sont jamais que mes inférieurs? Oui, je vous l'avoue, si j'avois un trône, j'en descendrois pour vous élever jusqu'à moi; je supporterois avec vous l'adversité sans m'en plaindre : mais mon amour n'est point à l'épreuve du mépris, & j'aimerois mieux, je ne vous le cache pas, perdre à jamais l'espoir de vous voir que...... Ah! ne m'accablez pas, dit-il en m'interrompant, par le tableau anticipé des malheurs que nous n'éprouverons peut-être jamais; laissez-moi du moins tenter l'impossible pour les prévenir; mais si par hasard les choses tournoient comme vous paroissez le craindre, je vous jure sur l'honneur qui m'est sacré, que, jaloux de votre gloire, je vous en avertirois avec la même franchise, & que je serois le premier à vous conseiller de fuir un homme dont l'aveugle famille n'auroit pas senti le respect qui vous est dû».

Après cet entretien, nous passâmes six semaines sans trouble; chaque jour ajoutoit à mon estime pour le Chevalier; je découvrois à chaque instant les grandes qualités de son cœur, & je m'enivrois, pour-ainsi-dire, du plaisir de l'aimer; mais l'intérêt de l'amitié vint

faire un instant diversion aux sentiments de l'amour ; & j'avois trop de part à l'événement que l'on va lire, pour ne pas me montrer sensible à la joie de mon Emilie.

Un matin, elle & moi, nous étions sorties dans la seule intention de nous promener. Les premiers jours de Printemps rendoient les matinées charmantes, & nous avions dessein d'en profiter. Après différentes courses, nous passâmes devant l'Eglise de Sainte-Marie Majeure : je proposai à ma compagne d'y entendre la Messe ; nous entrons. En mettant le pied sur le seuil de la porte, je fais un faux pas qui me fait chanceler. Un Cavalier de bonne mine & richement vêtu, se trouve auprès de moi, me présente son bras, & me conduit jusqu'à la premiere chaise. Emilie, que ce léger accident avoit occupée, n'avoit songé qu'à moi. Lorsque ce Cavalier me vit assise, & fut assuré que je n'étois point blessée, il me fit un compliment honnête, accompagné d'une révérence profonde, & alloit se retirer. Le son de la voix de cet homme, tirant Emilie de sa préoccupation, elle leve les yeux sur lui, l'envisage un instant.... O ! dieux, s'écria-t-elle, c'est

lui ; & soudain elle tombe évanouie à ses pieds.

Cet accident imprévu nous fit tourner tous nos soins vers elle. Les femmes en Italie ne sortent que couvertes d'une mante : voulant procurer un peu d'air à Emilie, je dégageai celle qui la couvroit. Le Cavalier n'eut pas plutôt apperçu son visage...... Que vois-je ? C'est Fatmé, s'écria-t-il......... Oh ! monstre. Je le vis alors sur le point de s'enfuir : » S'il est vrai que vous ayez à vous plaindre de cette femme, lui dis-je, vous lui devez au moins les secours que l'humanité doit inspirer à tout galant homme». Ces mots l'arrêterent. A l'aide de quelques personnes qui se trouverent aux environs, nous la transportâmes chez un Chirurgien voisin de l'Eglise. Quelques pieces d'or que je distribuai en entrant, nous valurent l'empressement de toute la maison : on nous introduisit dans une chambre propre, & l'on plaça Emilie sur un lit. Je n'étois pas sans inquiétude sur la cause de cet évenement, & cependant je croyois l'entrevoir. L'évanouissement d'Emilie résista long-temps aux remedes. Elle s'étoit fait en tombant, une légere blessure à la tête, on la pansa; mais sa léthargie duroit depuis une heure,

fans qu'il fût possible de l'en tirer. Le Chirurgien sortit pour aller se procurer un élixir dont il espéroit plus de succès ; nous restâmes seuls dans la chambre, le Cavalier, la malade & moi. Dès que le premier se vit libre : » Femme ingrate, dit-il, puisse cet accident être la seule punition de ton infidélité ; & vous, qui êtes sa fille, j'en juge par votre âge, puissiez-vous n'imiter jamais son indigne exemple. » Les apparences sont souvent trompeuses, lui répondis-je, & ce n'est pas la premiere fois que l'on voit l'injustice accuser l'innocence ». O dieux ! vous l'excusez, s'écria-t-il ! vous êtes donc aussi méprisable qu'elle ? » A ces mots le feu de l'indignation vint rougir mon front : » Téméraire, m'écriai-je, n'ou-
» blie pas le respect que l'on doit à mon
» sexe, sur-tout en adressant la parole à
» la fille d'Achmet III ».

Ces dernieres paroles produisirent l'effet de la foudre sur cet homme ; il resta pétrifié. Se peut-il ? Quoi ! vous n'êtes pas sa fille ? C'est vous qu'elle emporta du sérail ? Et vous êtes la fille du Sultan ? Il ne prononça ce discours qu'en balbutiant, & en jettant sur Emilie des regards où le trouble, l'incertitude, l'amour & le repentir se peignoient tour à tour. Homme

injuste ! lui dis-je, tu ne peux me tromper, tu es Salmoni. Vois la malheureuse victime de ton amour, qui, depuis quatorze ans, gémit de ton oubli. Couronne ton ouvrage en la maudissant, lorsqu'elle meurt du plaisir de te revoir. Ah ! s'il est ainsi, je suis un monstre, me dit-il. O ma chere Emilie ! vivez, s'il est possible, pour punir le perfide qui osa vous soupçonner. Les sons de cette voix, si flatteurs pour elle, arriverent jusqu'à son ame; elle revint par degrés à la lumiere ; ses yeux en s'ouvrant chercherent son amant. O mon cher Salmoni ! je vous revois, dit-elle ; je mourrai contente !

Dans cet instant le Chirurgien rentra, il lui fit avaler quelques gouttes d'une liqueur qu'il apportoit ; & ayant su de nous qu'une surprise vive avoit causé cet accident, il jugea àpropos de lui ouvrir la veine. Il ne lui resta bientôt plus qu'une extrême foiblesse ; le Chirurgien nous annonça qu'elle étoit sans aucun danger, & que quelques heures de repos la rétabliroient entierement. Pendant ce temps-là, j'avois envoyé prévenir l'Ambassadeur de Malthe de l'accident qui venoit d'arriver à Emilie, sans en détailler la cause. L'Ambassadeur vint l'instant d'a-

près nous chercher dans sa voiture : les respects qu'il me rendit en entrant achevèrent de convaincre Salmoni, de la vérité de ce que je lui avois dit. Le prenant par la main, & adressant la parole à l'Ambassadeur : » Souffrez, lui dis-je, que je vous présente un Gentilhomme Génois. Vous savez, Seigneur, toutes mes avantures ; mais je suis sûr qu'il pourra y ajouter des circonstances qui nous sont inconnues à tous, & qui ne vous paroîtrons pas sans intérêt. — Tout ce qui peut intéresser une grande Princesse comme vous, me répondit l'Ambassadeur, à droit d'être écouté, Madame, avec avidité ». Il accueillit ensuite Salmoni avec bonté ; & la malade étant en état de supporter le mouvement de la voiture, nous y montâmes tous les quatre.

Salmoni avoit les yeux mouillés de larmes. Emilie enfin donna un libre cours aux siennes ; jusqu'alors elles avoient oppressé son cœur, sans pouvoir s'ouvrir un passage : mes tendres caresses, la vue de Salmoni, les soins de l'Ambassadeur, les solliciterent ; elle en répandit un torrent, & cet épanchement lui sauva peut-être la vie, qui, malgré l'avis du Chirurgien, n'étoit pas, je crois, à l'abri de tout danger.

Arrivés au palais, nous nous renfermâmes tous les quatre ; le Chevalier de *** fut le seul excepté de la défense qui fermoit notre porte à tout le monde. L'Ambassadeur & lui étoient parfaitement instruits de toutes les circonstances qui avoient précédé, accompagné & suivi notre départ du sérail. La longue lettre que Salmoni avoit mise dans l'écrin qu'il avoit fait passer à Emilie par le jeune Icoglan, & qu'elle avoit précieusement gardée, nous avoit également appris tout ce qui lui étoit arrivé pendant ses dix ans de recherche, jusqu'au temps où il étoit enfin parvenu à Constatinople. Il commença donc son récit au moment de notre fuite du Palais d'Achmet, & nous lui prêtâmes la plus grande attention.

Avant de commencer, dit Salmoni, souffrez, ma chere Emilie, que je vous demande quel étoit cet homme qui vous reçut en dehors des murs du sérail, & dont ma jalousie se vengea si cruellement ? Je ne le sais pas plus que vous, répondit Emilie. Je le pris pour vous en me trouvant dans ses bras : jugez de mon effroi, lorsqu'un homme accourant tout-à-coup, le poignarda sous mes yeux ! Affreuse obscurité, s'écria

Salmoni, que je n'ai pu percer encore, & qui m'a rendu si injuste envers la plus respectable des femmes! Mais comment, ayant fixé sur le billet que je remis à l'esclave devant la porte du Caravanseray, le rendez-vous à minuit, avez-vous pu le devancer d'une heure; car à peine étoit-il onze heures lorsque vous descendites sur le rivage? Vous avez raison de dire, mon cher Salmoni, reprit Emilie, qu'il y a là-dedans une obscurité inexplicable: cette esclave qui reçut le billet de vos mains, n'a pu me tromper, cette esclave étoit moi. Je ne pus résister au desir de vous voir, je résistai à celui de vous parler; la moindre indiscrétion pouvoit nous perdre; c'est moi qui vous portai mon propre billet; c'est moi qui le lendemain reçus votre réponse. La nuit tomboit quand je rentrai au sérai, je le parcourus à la lueur du crépuscule: il me sembla qu'en effet l'heure de minuit y étoit indiquée. Je ne pus être seule le soir pour le relire tranquillement: un rhume léger qu'avoit Cécile, me forçoit d'avoir auprès de moi deux esclaves pour la veiller. Le lendemain je crus pouvoir profiter d'un instant pour le parcourir. Lorsque j'allois l'ouvrir, on m'annonça le Sultan qui

venoit voir sa fille. Dans le trouble que me causa son arrivée subite, je n'eus que le temps de jetter le billet dans un grand vase de porphyre, destiné à contenir des parfums, & qui étoit placé dans un coin de mon appartement. Le Sultan voulut porter sa fille chez la Sultane Aski, je fus forcée de l'y suivre; nous y passâmes la journée. Le soir à mon retour, me trouvant seule, mon premier soin fut de chercher le billet. Je le retrouvai dans le vase où je l'avois jetté; je vis alors que le mot d'onze heures avoit été mis en interligne, & celui de dessous fortement effacé. J'y pris peu garde; je crus que la veille n'ayant fait que le parcourir, cela m'étoit facilement échappé: d'ailleurs sur quoi former des soupçons? Je l'avois reçu de vos mains, je l'avois caché toute la nuit dans mon sein; le matin je le mis loin de tous les yeux, dans ce vase; le soir je l'y retrouve. Rien ne pouvoit donc jetter la plus légere incertitude dans mon esprit; & si j'arrivai à onze heures au rendez-vous, c'est que j'étois fermement persuadée que c'étoit exécuter à la lettre vos volontés.

Je n'y conçois rien, reprit Salmoni; & la suite de mon histoire vous apprendra

prendra que je suis plus malheureux que coupable. Mon impatience m'avoit amené de bonne heure au rivage : le petit vaisseau François n'étoit mouillé qu'à vingt toises. Le Capitaine qui avoit fait faire le crochet & l'échelle, dont nous étions convenus, les avoit à son bord ; je lui avois donné l'ordre de les mettre à terre lorsqu'il entendroit sonner onze heures & demie, pour éviter toute surprise de la part des Janissaires, qui auroient pu les appercevoir, si on les eût débarqués plutôt. Je savois qu'ordinairement depuis cette heure jusqu'à l'aube du jour, ils veillent avec moins d'exactitude. Il étoit donc à peine dix heures quand je me rendis le long des murs jusqu'à l'endroit convenu ; je me cachai entre quelques rochers que l'eau de la mer venoit mouiller ; dans cette situation rien ne pouvoit se passer sans que je l'apperçusse, & j'étois placé de manière que je ne pouvois être découvert. J'appercevois sur le vaisseau l'échelle & le crochet qui, par leur longueur, débordoient sa poupe ; & je voyois si parfaitement les deux grands arbres indiqués, qu'il m'étoit facile de distinguer les deux

bras de l'escarpolette qui y étoit suspendue.

Il me fut aisé de deviner alors quel moyen vous comptiez mettre en œuvre pour vous sauver, & à quel emploi devoit servir le crochet que vous m'aviez demandé. Malgré l'espece d'inquiétude dont on ne peut se défendre en pareil cas, je n'ai peut-être jamais passé dans ma vie d'instants plus doux que ceux-là : dans une heure j'allois tenir dans mes bras l'objet de tant d'amour, de tant de soins, de tant de fatigues ; je croyois déja vous voir, je vous parlois. Trop heureux songe ! Quel affreux réveil devoit le suivre !

A dix heures trois quarts il passa près de moi une patrouille de Janissaires ; je compris à leurs propos qu'ils venoient de saisir du vin dans la maison d'un Turc, & qu'en bons Musulmans ils avoient mieux aimé le boire que de laisser à d'autres l'occasion du péché. Ils emportoient, à ce que j'entendis, le superflu de leur prise à leurs camarades, & j'augurai de-là, avec plaisir, que je serois débarrassé de leur présence pour le reste de la nuit.

A peine étoient-ils éloignés, que,

tournant les yeux du côté d'où les Jacissaires étoient venus, j'apperçus un homme qui se glissoit le long de la muraille, & qui me parut porter sur l'épaule quelque chose de long & pesant. Lorsqu'il fut en face des deux arbres, il s'arrêta, & dressa le long du mur ce fardeau qu'il portoit, & que je reconnus être une échelle & un crochet à-peu-près semblables à ceux que vous m'aviez commandés.

Jamais l'apparition du spectre de Clitemnestre ne fit une telle impression sur son parricide fils; mes cheveux se dresserent sur mon front; une sueur froide inonda tous mes membres; l'infernale jalousie lança tous ses serpents contre mon cœur : cet état fut affreux; il ne se trouva point d'intervalle entre le calme le plus profond, & la fureur la plus atroce. L'instant d'avant je ne voyois que des fleurs répandues sur ma vie; tout-à-coup c'étoit une mer de sang qui s'étendoit sous mes yeux, & dans laquelle je brûlois de me plonger. Aucune nuance n'avoit préparé cet horrible revers, & je touchois encore aux jardins enchantés d'Armide, que déja j'étois brisé sur les rochers affreux du Styx.

Me lever, m'armer de mon poi-

gnard, m'élancer pour frapper le perfide, tout cela fut aussi rapide que l'éclair. Tout-à-coup un sentiment m'arrêta : Dieux ! me dis-je, j'aime, & j'aime avec fureur ; & peut-être je vais causer le malheur de deux cœurs, qui, comme moi, ne vivent que dans leur amour ! Que vais-je faire ? la même idée ne peut-elle pas être venue à deux personnes ? Ce malheureux attend peut-être son amante, & je serois assez barbare ! . . . . . A peine achevois-je, que j'apperçus le mouvement de l'escarpolette : l'œil d'un amant ne s'abuse pas ; je vous reconnus dans l'instant ; vous descendites ; je vous vis alors l'embrasser, & votre mort fut jurée. Ce récit vous fait frémir, je le vois ; mais pardon : vous savez ce que peut la jalousie. Vous ne dûtes qu'à mon trouble, qu'à l'effroi nouveau que me causa le cri de cet enfant, qu'au désordre de ma tête, enfin, des jours que ma fureur avoit déja proscrits.

Mon odieux rival succombant sous mes coups, je m'éloignai sans savoir ce que je faisois : mes forces épuisées par la rage & la douleur, je tombai à deux cents pas de là ; je vous vis emporter par les Matelots, & le croiriez-vous ? ô replis indé-

finissables du cœur humain ! je goûtai une sorte de douceur, de vous voir échapper à tous dangers ; ce ne fut qu'une lueur : le souvenir de mon offense, l'aspect imprévu de cet enfant, qui me la peignoit sous les plus noires couleurs, & sur-tout votre horrible dissimulation qui m'avoit donné un espoir, tandis qu'un autre........ O ma chere Emilie ! quel instant pour l'infortuné Salmoni ! Oui, sa bouche criminelle osa conjurer sur votre tête, les orages, la foudre, la tempête, j'appellai au secours de ma vengeance les horreurs du naufrage ; je desirai de le voir, d'en être témoin, & de mourir de plaisir en voyant cette tête charmante brisée contre les rochers du rivage.

Ce nouvel accès de fureur ayant ranimé mes forces, je me levai dans ce moment ; le mépris vint régner dans mon sein ; il me fit éprouver une espece de calme ; je crus vous avoir oubliée pour jamais ; je m'éloignai avec tranquillité. Affreuse tranquillité ! qui ressemble au silence qui veille auprès des tombeaux ! Cette tranquillité fut un supplice nouveau. Je me vis seul dans l'univers ; il me sembla que la terre

fuyoit loin de moi ; qu'avec elle elle emportoit ma vie, & qu'il ne restoit plus de moi qu'une matiere agissante, sans douleur comme sans plaisir. La mort vint s'offrir à mes yeux comme une jouissance douce & paisible, comme une consolatrice universelle, dont les faveurs alloient me dédommager de celles que l'amour m'avoit refusées. Je volois l'embrasser...... La Religion, plus puissante, souffla sur ses attraits, & je vis alors ma bienfaitrice dans toute sa difformité. O Religion divine! l'homme a beau te fuir, c'est par l'adversité que tu le rappelles ; & la triste victime des passions est peut-être l'objet le plus près de ton amour.

Un Religieux François, que le Capitaine Dieppois m'avoit fait connoître, fut le ministre dont elle se servit. Au bout de quatre ou cinq jours je fus le trouver ; je déposai ma douleur dans son sein. Pendant plusieurs semaines je ne le quittai point : il ne me guérit pas, mais il m'apprit l'art de supporter.

Cependant la fuite de Fatmé s'étoit répandue dans Constantinople, & chacun en parloit diversement. On sait combien les nouvelles du serrail percent difficilement au-dehors. Les uns disoient

que cette Esclave s'étoit enfuie avec un enfant qu'elle avoit eu d'un Chrétien, qui s'étoit introduit jusques chez elle, habillé en femme. D'autres prétendoient qu'elle s'étoit échappée seule, mais avec des trésors immenses. Ceux-ci assuroient que ce bruit n'étoit qu'une politique adroite de la Porte, pour cacher l'intrigue d'une Sultane avec le Bostangi Bachi, qui venoit d'être étranglé. Ceux-là mieux instruits sans doute, se disoient à l'oreille, que la Princesse, fille de la Sultane Aski, avoit été enlevée par cette Esclave, pour l'instruire dans sa Religion. Comment, au milieu de tous ces bruits, démêler la vérité ? Je n'y voyois qu'une maîtresse infidelle.

Il y avoit près de trois semaines que ce funeste événement étoit passé. Je me disposois à partir de Constantinople, à fuir un lieu dont le séjour m'étoit devenu insupportable, & à m'éloigner pour jamais de ma patrie, où j'avois connu cette femme perfide qui empoisonnoit ma vie. J'avois pris le parti de m'enfoncer dans l'Inde ; il me restoit environ deux mille sequins, je voulois les employer au commerce ; & , par un nouveau genre de vie, & le spectacle d'objets qui m'étoient inconnus, effacer, s'il

étoit possible, le souvenir amer de mes longues infortunes. J'attendois en conséquence une caravane qui se disposoit à partir pour l'Egypte, d'où je comptois gagner le Mont Taurus, & me rendre au Mogol par la Perse.

Tout étoit prêt pour mon départ, & l'époque de celui de la caravane étoit fixé à deux jours après. J'étois rentré de bonne heure au Caravanseray. Je m'étois couché assez tranquille après le souper : le sommeil, qui depuis long-temps avoit fui ma paupiere, s'étoit fortement emparé de moi. Au milieu de la nuit je me sens secoué avec force ; j'ouvre les yeux, je vois à la clarté de quelques flambeaux, une foule de Janissaires, le sabre à la main, entourer mon lit ; & mes deux esclaves, qui couchoient dans ma chambre, égorgés & baignés dans leur sang. Un silence profond enveloppoit cette scene d'horreur : on m'arracha de mon lit. Je voulus proférer quelques mots, on me déploya le fetfa du Sultan : adorer & se taire, est la réponse ordinaire en pareil cas. Je passois pour Musulman ; mon danger se fût accru si je me fusse dit Chrétien : je jouai donc, jusqu'au bout, le rôle que j'avois embrassé : je courbai la tête, & j'attendois la mort.

On

On n'en vouloit point à mes jours, quatre muets me lierent les mains, me banderent les yeux, & dans cet état, presque nud, l'on m'entraîna. Lorsque nous fûmes dans la rue, autant que la distance put me le faire juger, on me plaça dans une litiere, & l'on partit. Je ne puis dire précisément combien de temps nous fûmes en route; tout ce que je sais, c'est qu'au bout d'une certaine marche, qui me parut longue à cause de l'état de gêne où j'étois, la litiere s'arrêta, on me descendit ensuite dans un cachot. Lorsque j'y fus, on ôta le bandeau de mes yeux, je n'apperçus à la lumiere des flambeaux, que des murailles humides, un peu de paille pour me coucher, de l'eau dans un vase, & un pain noir. Un instant après mes conducteurs partirent; j'entendis fermer sur moi un nombre infini de portes, & je jugeai que le cachot où l'on m'avoit jetté étoit profond, parce que le bruit qu'elles faisoient en s'éloignant, s'élevoit considérablement sur ma tête.

J'avois beau chercher quelque cause à un traitement si rigoureux; je ne pouvois l'attribuer qu'à l'enlevement de Fatmé. Mais comment savoit-on que j'y eusse

part? Personne n'avoit été témoin de sa fuite; j'étois sûr que le Capitaine François ne m'avoit point trahi; j'avois poignardé mon prétendu rival; il n'avoit donc pu parler; je m'y perdois. Enfin l'esprit encore rempli des saintes impressions que le Religieux m'avoit données, je me remis entierement entre les mains de Dieu, & je confessai dans le fond de mon ame, qu'il étoit bien juste que je souffrisse un peu pour le sang innocent, peut-être que j'avois versé.

Je restai environ trois mois dans cet affreux séjour, où l'on ne m'apportoit du pain & de l'eau que de deux en deux jours. Enfin l'on m'en tira de la même maniere que l'on m'y avoit amené; je crus que l'on me conduisoit au supplice, & je me disposai à mourir. On me remit également dans une litiére, & au bout à-peu-près du même temps de marche, mes conducteurs me firent descendre. Je marchai à pied pendant quelques instants; enfin on me débanda les yeux; la clarté du jour m'offusqua, je pensai me trouver mal, & ce ne fut que par quelques cordiaux que l'on me fit prendre, que je recouvrai mes forces épuisées par les chagrins & la captivité.

Je m'apperçus alors que j'étois dans

un appartement ſuperbe ; mes gardes s'étoient retirés. Où ſuis-je, me diſois-je ? Eſt-ce un enchantement ? J'étois il n'y a qu'un inſtant dans les entrailles de la terre, & maintenant me voilà dans le ſéjour des Dieux : quelle ſera la fin de tout ceci ? A peine avois-je paſſé un quart-d'heure dans cette ſituation, que je vis entrer une garde nombreuſe de Janiſſaires. Un homme jeune encore, d'une taille ſuperbe, & d'une figure majeſtueuſe, entra peu de temps après. Jugez de mon étonnement & de mon effroi, lorſque je reconnus dans cet homme le Sultan lui-même ! Je l'avois vu aſſez de fois dans les rues de Conſtantinople, pour ne pas me tromper à ſa figure : c'eſt alors que je me crus véritablement à ma derniere heure, & que j'imaginai qu'Achmet ne m'avoit fait paroître devant lui dans l'état où j'étois, que pour repaître ſes yeux de mon ſupplice. Soit heureux preſſentiments, ſoit que dans ces inſtants de criſes, toutes les forces de l'ame ſe raſſemblent, je ne tremblai point, & je ne m'occupai qu'à retarder ma mort, & même à m'y ſouſtraire, s'il étoit poſſible. Une minute après l'on apporta l'échelle & le crochet qui avoient ſervi

à votre fuite. Le Sultan m'adressant lui-même la parole, me demanda si je les connoissois ? je répondis que non. Et en effet, je pouvois le dire sans blesser la vérité, parce que je m'apperçus bien que ce n'étoit pas les mêmes que le Capitaine Dieppois avoit fait faire par mon ordre. Le pauvre petit Icoglan, auquel j'avois, dans le temps, remis les diamants, parut ensuite. Cet enfant étoit chargé de chaînes ; son aspect me pénétra : c'est moi, me disois-je, qui suis cause du malheur de cette innocente créature ; c'est moi, c'est ma folle passion qui ont accumulé les revers sur sa tête. Le Sultan, d'un air févere, lui demanda s'il me connoissoit ? Cet enfant, exténué par de longues souffrances, pâle, tremblant, lui répondit en bégayant, qu'il ne m'avoit jamais vu. L'état affreux où j'étois, une barbe longue & épaisse, les yeux caves, le teint jaune, le corps à peine couvert de quelques méchants haillons, pouvoient aider à son erreur, & je ne fus point surpris qu'il me méconnût. Le Sultan le fit sortir, & ayant également fait éloigner tous ses gardes, je restai seul avec lui.

» Approche-toi, me dit-il, Chrétien ; je ne veux pas qu'on nous entende. Moi

Chrétien ! m'écriai-je. Oui, tu l'es, reprit-il ; mais cesse de trembler, ce secret n'est su que de moi : s'il étoit connu, je serois obligé de te sacrifier au préjugé de la Nation ; mais je le possede seul, & Achmet est trop grand pour perdre un homme, parce qu'il reçut dans l'enfance d'autres impressions que les siennes. Je vois que tu as voulu enlever Fatmé ; tu l'aimois sans doute, l'amour rend tout excusable ; mais ta conduite, la vengeance que tu as prise de ton rival, me prouvent que tu n'étois pas complice de l'outrage qu'elle ma fait : tu dois en remercier le ciel, tu n'eus pas échappé à ma vengeance ». Ce ton de bonté, cette grandeur majestueuse qui régnoient dans ce Prince, amenerent la vérité sur ma bouche. Oui, je ne tromperai point l'auguste Achmet, lui dis-je ; oui j'aimois ; je comptois retrouver une amante, je n'ai trouvé qu'une perfide, & ma vie est à jamais empoisonnée.—Sais-tu, me dit le Sultan, quel est l'enfant qu'elle emporta avec elle ? Ah ! dis-je, c'est sans doute le sien ; c'est-là l'irréprochable témoin de sa trahison, & ce qui a donné un degré de plus à ma fureur, puisque sans contredit, c'est le pere de

çet enfant que la parjure Fatmé accompagnoit, lorſque mon bras s'eſt plongé dans ſon flanc. Ce ſentiment acheve, reprit Achmet, de me confirmer que tu n'es pas coupable. Eloigne-toi de ces climats; tout le monde te croit Muſulman; ſeul je ſais le contraire : je ne te trahirai pas, mais ce ſecret pourroit percer; tu ſerois perdu, & la politique ne me permettroit pas de te ſauver. Fuis, mes bienfaits te ſuivront. Pauvre malheureux ! dit ce grand Prince en s'attendriſſant, je t'ai bien fait ſouffrir; mais ſi tu en ſavois la raiſon, tu me pardonnerois, j'en ſuis ſûr : mets un prix à tes ſouffrances, parle, que puis-je faire pour les réparer; ce que tu me demanderas, ne retranchera rien aux bontés que je te deſtine. — Les yeux remplis de larmes, le cœur gros de ſoupirs, je me jettai à ſes genoux. O grand Prince ! lui dis-je, cet inſtant a tout effacé; mais puiſque vous m'ordonnez de vous demander une faveur, je ne veux rien pour moi, accordez ſeulement à ma priere les jours de cet enfant infortuné, de ce jeune & innocent Icoglan. Généreux jeune homme ! repartit Achmet, la demande eſt digne de toi, la faveur eſt digne de moi; tu ſeras ſatisfait. Un

Prince qui fit souffrir des innocens, s'il ne répare leurs maux est indigne du trône. — Et soudain rappellant ses gardes, & faisant entrer le Grand-Visir : Qu'on honore ce Turc, dit-il en me montrant ; qu'on lui prodigue mes dons, que ma protection le suive par-tout ; & lorsqu'il voudra s'éloigner de ces climats, que mes trésors lui soient ouvrets. — Ayant fait entrer ensuite le jeune Icoglan : Je te donne un pere, un maître, un ami, lui dit il ; je lui remets sur toi tout mon pouvoir ; & toi, me dit-il, en se tournant vers moi, songe souvent que c'est un présent d'Achmet ; un jour tu reverras peut-être l'objet de tes douleurs, tu seras bien plus heureux que moi. — Il sortit à ces mots, & sa garde le suivit.

Je restai vivement pénétré de ses bontés, de mon sort, de l'étonnant dénouement d'une aventure, dont les commencements avoient été si funestes ; mais surtout je me perdois dans mes réflexions. Comment savoit-il que j'étois Chrétien ; Comment étoit-il le seul qui en eût eu connoissance ? Qu'entendoit-il en me disant que si je retrouvois Fatmé, je serois plus heureux que lui ? La connoissance que j'ai maintenant de vos illustres destins, me dit Salmoni, en m'adressant la pa-

role, m'explique ce qui se passoit alors dans mon ame ; mais tout le reste n'en est pas moins obscur encore aujourd'hui pour moi.

Enfin, les caresses du jeune Icoglan me tirerent de la profonde rêverie où j'étois plongé ; alors les doux sentiments de l'amitié effacerent pour un moment dans mon ame, le souvenir de tous mes maux. Je me précipitai dans ses bras ; la vie que je lui sauvois, les souffrances involontaires que je lui avois causées, les graces innocentes de la jeunesse qui répandoient encore un intérêt plus vif sur les douleurs qu'il avoit ressenties, tout le grava dans mon ame en traits ineffaçables, & il fait depuis quinze ans le charme de ma vie.

Je fondois en larmes pendant tout ce récit ; je sentois le supplice affreux que mon absence avoit dû causer à mon pere ; tout ce qui l'avoit connu m'étoit cher : Où est le jeune Icoglan, m'écriai-je ? Je veux le voir.

J'aurai l'honneur de vous le présenter, Madame, reprit Salmoni. Il est dans cette ville, & de tous les bienfaits que j'ai reçus de votre auguste pere, il est le plus cher à mes yeux. Mais terminons en peu de mots, le récit de mes

aventures, qui sans le rôle que vous y avez joué vous-même, Madame, vous paroîtroit sans doute fort ennuyeux. L'Aga des Janissaires vint nous prendre dans le sallon où nous étions; il nous conduisit dans une maison voisine, & je sus alors de lui que c'étoit d'un des appartements du Divan dont nous sortions: il n'y eut que sur le lieu où j'avois été prisonnier, qu'il refusa de satisfaire ma curiosité. Je passai quelques jours à me reposer dans cette maison, j'y retrouvai tous mes effets. Enfin après avoir été comblé de cadeaux précieux, en étoffes, en bijoux, en chevaux, &c. & avoir reçu des mains de l'Aga une somme assez considérable pour m'assurer une fortune honnête pendant ma vie, je quittai Constantinople, dont le souvenir de ma chere Fatmé me rendoit le séjour insupportable. Suivi de mon cher Icoglan, je parcourus une grande partie de la Turquie: c'étoit le temps où le célebre, mais infortuné Charles XII Roi de Suede, étaloit dans un coin de l'Univers tout le génie d'un grand homme, tout l'orgueil d'un Vainqueur, & toute la foiblesse d'un Conquérant qui se trouve seul avec ses projets. J'ai vu ce Prince à Bender; je l'examinai avec tout l'éton-

nement qu'inspire un homme extraordinaire, & toute la pitié que l'on doit aux égarements de l'ambition : sa vue me fit naître le desir de voir son vainqueur. Après un voyage aussi long que pénible, j'arrivai à Moscow, & là, je vis le Législateur du Nord, le Fondateur de la Russie, le fameux Pierre-le-Grand : une taille bien prise, une haute stature, un superbe caractere de tête, dont les traits étoient agréables, lorsque la gaieté l'animoit, dont l'ensemble étoit farouche dans les instants où l'ame étoit agitée : voilà d'abord ce qui frappa mes yeux. N'ayant aucune raison de cacher mes aventures, le bruit s'en répandit bientôt ; il parvint jusqu'aux oreilles du Czar. Il voulut me voir ; il me fut aisé de m'appercevoir que la connoissance que j'avois de Constantinople, l'intéressoit seule. Je répondis nettement à toutes les questions qu'il me fit à ce sujet. Il me questionna ensuite sur le caractere d'Achmet : je lui rapportai la conversation que j'avois eue tête-à-tête avec ce Prince, & c'étoit sans doute un trait qui le peignoit fortement. Il s'est conduit comme cela, me dit Pierre-le-Grand ? Il a bien fait, j'en eusse fait autant ; j'en suis bien aise, il mérite le

nom de Grand qu'on lui donne. A-t-il toujours des Janissaires ? Oui, lui répondis-je. Il a tort, reprit le Czar. Ce grand Prince, après avoir reçu de moi tous les éclaircissements qu'il desiroit, me congédia avec cet air de bonté qui lui gagnoit non-seulement tous les cœurs de son vaste Empire, mais encore qui le fit chérir dans toute l'Europe pendant ses voyages.

Ma curiosité étant satisfaite, je quittai Moscow, & traversant toute l'Allemagne, j'arrivai en Hollande. Après quelques jours de repos, je m'embarquai pour l'Angleterre, où j'ai fait un séjour de plusieurs années. Dans le peu d'événements qui m'y sont arrivés, il n'en est qu'un seul qui mérite quelque attention, parce qu'en vous retrouvant, ma chere Emilie, je vois qu'il ne nous est peut-être pas indifférent. Il y avoit cinq ou six ans que j'étois à Londres, lorsque me trouvant dans un café de Coventgarden avec quelques Anglois de mes amis, deux femmes qui se croiserent sur le trottoir, s'arrêterent à causer ensemble vis-à-vis la porte du café ; elles s'entretenoient en Italien. Cet idiôme réveillant mon attention, je les fixai ; & soit prévention ou res-

femblance effective, je crus démêler dans l'une de ces deux femmes les traits de ma chere Emilie. Cette découverte me fit pâlir, & je pensai me trouver mal. Mes amis s'empresserent autour de moi; je dis la cause de cet accident, & l'un d'entr'eux, sans que je l'en chargeasse, suivit cette femme, & s'assura de l'endroit où elle demeuroit. Il revint bientôt après; & croyant me rendre service, il dit tout haut, & le nom de la rue & le nom de la maison. Comme cet événement avoit attiré sur moi l'intérêt de tous ceux qui étoient dans le café, on me fit quelques questions; & comme je n'avois aucune raison de cacher mes aventures, je les racontai succinctement à tous ceux qui m'entouroient, & je finis en disant, qu'ayant cru reconnoître dans cette femme celle qui m'avoit causé tant de peines, cet aspect imprévu avoit été cause de la révolution qui s'étoit faite en moi. Je sortis quelque temps après du café avec mes amis, & j'imaginai que c'étoit-là où aboutiroit cette aventure; car, en rapprochant mes idées, je me vis presque persuadé que je m'étois trompé sur le compte de cette femme; elle m'avoit paru plus grande qu'Emilie, & j'avois cru remarquer, malgré

mon trouble, que la couleur des cheveux n'étoit pas la même. Je n'y pensois presque plus, lorsque le lendemain Atkins, celui qui la veille l'avoit suivie, entra chez moi, & me proposa de me conduire chez elle. Assurez-vous de la vérité, me dit-il, cette incertitude a ses désagréments; si vous vous êtes trompé vous en serez plus tranquille; si c'est elle en effet, vous vous expliquerez, & du moins vous saurez si vous avez de justes raisons de la haïr. Je cédai à ce raisonnement; je le suivis, & il me conduisit dans la maison qu'il avoit remarquée. En entrant nous y trouvâmes tout dans une confusion épouvantable: nous parvînmes enfin jusqu'à la maîtresse de la maison; nous lui demandâmes la permission d'entretenir une dame qui logeoit chez elle, & que nous présumions Italienne. Ah! Messieurs, nous répondit cette femme, il est arrivé cette nuit un accident terrible à la malheureuse personne que vous demandez: ce matin, en entrant dans sa chambre, on l'a trouvée baignée dans son sang; & ce qui paroît de plus incompréhensible, c'est que la tête a été séparée du tronc, & que l'on ne l'a point retrouvée. La maison étoit bien

fermée ; on ne peut concevoir comment les assassins ont pénétré : on juge simplement qu'ils ont descendu par la fenêtre que l'on a trouvée ouverte, & quelques traces de sang empreintes sur le balcon, confirment cette idée. J'en suis inconsolable, continua cette Dame ; je l'avois amenée enfant d'Italie en Angleterre ; elle ne m'a jamais quittée. Je l'aimois comme ma fille. Comment annoncer cet accident à sa famille, qui l'avoit confié à mon amitié. O Dieu ! quel événement ! Que je suis malheureuse !

Il m'étoit aisé de voir par ce discours que cette Italienne n'étoit point Emilie ; mais, malgré cela, cette aventure ne laissoit pas de me causer quelqu'inquiétude ; je craignois que l'histoire de la veille, qui avoit eu tout un café pour témoin, ne jettât quelque soupçon sur moi. Après quelques instants de réflexion avec mon ami, nous nous rendîmes, Atkins & moi, chez le Lord Haut-Justicier. Je lui fis part de mes craintes ; je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé depuis la veille ; je lui nommai tous les amis qui depuis ne m'avoient point quitté jusqu'à cette heure ; j'envoyai chercher mon Hôte, qui déposa que depuis cette même

heure, jusqu'à l'inſtant où j'étois ſorti avec Atkins, je n'avois pas bougé de chez lui ; & Atkins, à ſon tour, dépoſa que, depuis l'inſtant où il étoit entré chez moi jusqu'à celui où nous nous étions rendu chez le Lord Haut-Juſticier, il avoit été ſans ceſſe avec moi. Le Lord-Maire ſe trouva préſent à cette dépoſition. Le Lord Haut-Juſticier m'écouta avec attention, & ſe retournant vers le Lord-Maire : Qu'en penſez-vous, lui dit-il. Vous ſavez les raiſons, lui dit le Lord-Maire, qui m'empêchent de ſoupçonner ce jeune homme. Ce peu de paroles me fit deviner qu'ils étoient déja parfaitement inſtruits de ma conduite, & que le Lord-Maire avoit quelqu'indices ſur les véritables aſſaſſins. Le Lord Haut-Juſticier approuva la prudence de la démarche qui m'avoit conduit chez lui ; mais comme j'étois étranger, il me demanda caution. Atkins, qui étoit un particulier riche, & mon Hôte, qui étoit un gros marchand d'étoffes de ſoie de Lincoln-Street, ſe porterent caution dans l'inſtant : nous n'entendîmes plus parler de cette affaire, & lorſque j'ai quitté Londres depuis, le Lord Haut-Juſticier releva mes amis de la

caution dont ils m'avoient honoré, fans difficulté.

Mais aujourd'hui que, plus inftruit, je vois les raifons de vengeance que le Sultan avoit contre Emilie, je fuis sûr que fa tête a été mife à prix, & que mon indifcrétion feule a perdu cette malheureufe Italienne, dont la reffemblance m'avoit frappé. Mais du moins dans cette événement funefte, je vois un motif de fécurité pour ma chere Emilie, le Sultan aura pu être trompé comme moi par la vue de cette tête, & l'illufion qu'elle aura pu lui faire, mét fa vie aujourd'hui en sûreté.

Enfin je quittai Londres; j'ai paffé queltemps à Paris, & le defir de revoir ma patrie dont je fuis éloigné depuis un fi long efpace de temps, me preffant vivement, je me fuis embarqué à Antibes pour me rendre à Gênes: mais un coup de vent nous ayant fait dépaffer ce port, ou plutôt le Ciel qui me réfervoit tant de félicité après tant de traverfes, nous a conduits dans le port de Civitá-Vecchia. J'ai mis pied à terre; je me fuis rendu à Rome, d'où je comptois retourner dans ma patrie. Nous fommes arrivés avant-hier; ce matin je fuis forti, fans autre deffein que de faire un tour de

promenade;

promenade ; mon étoile m'a conduite dans l'église de Sainte-Marie Majeure ; c'étoit là que le bonheur m'attendoit, & j'aurois bien mérité, par mes indignes soupçons, qu'il m'échappât pour jamais. »

Emilie tendit la main à Salmoni ; il s'y précipita avec la plus vive tendresse : nous ne pûmes refuser nos larmes à leur joie, & la réunion de ces amants infortunés est peut-être la scène qui m'ait le plus vivement affecté pendant le cours de ma vie. Il est vrai qu'alors j'aimois pour la premiere fois ; que je ressentois vivement les premieres impressions de la seule & unique passion, qui a fait & le charme & le tourment de mes jours ; passion qui n'a jamais été couronnée, & que la mort de son objet n'a pu parvenir à éteindre. Le Chevalier D*** me dit tout bas : O ma belle Princesse ! si du moins l'avenir nous préparoit un moment heureux comme à ces amants ! Du moins, lui répondis-je, s'il nous prépare autant de traverses, je me sens capable du même courage.

Emilie ne put refuser à Salmoni le détail de tout ce qui lui étoit arrivé depuis sa sortie du sérail.

Il résulta de la connoissance de leurs

aventures réciproques, qu'il étoit impossible de deviner quel étoit cet homme qui avoit reçu Emilie en descendant les murs, & comment le Sultan avoit pu être instruit de la part que Salmoni y avoit, & qu'il étoit Chrétien. L'aventure de cette Italienne, sa fin tragique, ne laisserent pas cependant de nous causer quelqu'inquiétude, & je m'apperçus aisément que, malgré tous les motifs de sécurité que Salmoni croyoit y trouver, Emilie n'étoit pas tout-à-fait tranquille: nous convînmes donc que, pour être moins exposées, nous ne sortirions que rarement pendant notre séjour à Rome, la maison de l'Ambassadeur étant pour nous un asyle sacré, que l'on n'auroit pas aisément osé violer. L'Ambassadeur eut la bonté d'exiger que Salmoni vînt habiter dans son palais: il obéit à ses ordres, & bientôt après nous vîmes arriver avec ses équipages le jeune Icoglan, qu'il me présenta ainsi qu'à l'Ambassadeur. Salmoni s'en étoit fait un ami, & usant généreusement de l'autorité que le Sultan mon pere lui avoit donnée sur lui, il ne l'avoit exercée que pour lui procurer sa liberté. Son long séjour en Angleterre & en France l'avoient mis dans le cas de lui donner une éducation bril-

lante ; il possédoit nombre de talents agréables, il joignoit une figure charmante au meilleur cœur ; il avoit avec tout cela une tournure d'esprit bouffonne qui le rendoit précieux à la société : nous le prîmes tous en amitié dès que nous le vîmes, & je puis dire qu'il m'a conservé jusqu'au tombeau un attachement à toute épreuve. Je ne pus m'empêcher de dire au Chevalier D*** en voyant l'Icoglan : Fille de tant de Souverains, voilà donc tout ce qui me reste des Sujets de mon pere. Ah ! me répondit le Chevalier, quand on a vos vertus, a-t-on besoin d'empire pour être heureuse ? Quand je n'aurois pas aimé le Chevalier, je crois que cette réponse eût décidé mon cœur.

Il étoit bien juste qu'après tant de traverses, Emilie & Salmoni songeassent à s'unir : ils n'étoient plus jeunes l'un & l'autre, c'étoit plutôt une longue amitié qu'ils alloient couronner, qu'un amour violent qui les entraînoit à l'autel. Ils me firent l'honneur tous deux de me demander mon agrément ; je le leur donnai en pleurant. Ma chere Emilie, lui dis-je, je vous regarde comme ma mere, je mourrois s'il falloit me

séparer de vous ; mais je ne veux point m'opposer à votre bonheur ; je vous rends à vous-même, je vous rends à un amant. Emilie fondant en larmes se jetta à mes pieds : O ma Princesse ! me dit-elle ; il n'y aura jamais que la mort ou votre ordre qui puissent me séparer de vous ; souffrez qu'en épousant Salmoni je vous donne un serviteur de plus, & que je double en lui mon existence pour vous servir jusqu'à ma derniere heure.

Nous confondîmes nos larmes ; je pris la main de Salmoni, que je mis dans la sienne : O mes amis ; leur dis-je, aimez-moi tous les deux, ne me quittez jamais ; j'étois née pour les Trônes du monde, & je n'ai que vous dans l'Univers ; vous êtes la seule famille d'une Princesse infortunée. Infortunée ! reprit Emilie, & je vous ai fait connoître le vrai Dieu ! C'étoit ainsi qu'Emilie ramenoit la paix dans mon cœur ; lorsqu'elle s'appercevoit que l'idée des grandeurs, dont elle m'avoit privée, s'y peignoit avec trop d'amertume. Cela arrivoit souvent, je l'avoue ; j'étois dans un âge où l'on n'a pas encore appris à sentir le vuide des félicités du monde.

On me dira peut-être : Mais, s'il est ainsi, pourquoi ne retourniez-vous pas dans le sein de votre pere ? Qui pouvoit vous retenir ? Nul n'en avoit le droit ; c'étoit innocemment que vous étiez sortie du sérail ; vous n'aviez rien à craindre. — Ah ! ceux qui raisonneroient ainsi, auroient bien peu d'idée du pouvoir de la Religion ; c'est une chaîne que l'on ne brise pas comme l'on veut ; & puis, je dois le confesser hautement, je n'aurois point quitté le Dieu qu'adoroit le Chevalier D***.

Emilie & Salmoni me jurerent un attachement éternel, & leur serment étoit sincere, car tous les deux ont eu pour moi, jusqu'à leur mort, une fidélité inviolable. L'Ambassadeur voulut se charger de leurs nôces ; elles se firent sans éclat, & les amis de l'Ambassadeur, les Chevaliers de Malthe présents à Rome ; & les personnes de sa suite, en furent les seuls témoins. Mais quoique les fêtes que nous dûmes à sa galanterie fussent à huis-clos, elles n'en furent pas moins agréables, ingénieuses & gaies, & nous nous amusâmes beaucoup plus que nous n'eussions fait si elles eussent été publiques. Comme c'étoit dans la belle sai-

son, elles se firent à la Vigne Borghèse, que le Cardinal de ce nom avoit bien voulu prêter pour quelques jours à l'Ambassadeur. On sait que c'est ainsi que l'on nomme à Rome les maisons de plaisance des grands Seigneurs. Ce Prélat, ami de l'Ambassadeur, voulut être de la cérémonie, & fit l'honneur aux époux de leur donner la bénédiction nuptiale dans sa Chapelle. L'Ambassadeur & moi nous leur servîmes de parrains à l'autel. Nous passâmes ensuite plusieurs jours dans les plaisirs. Icoglan (1), dont l'esprit étoit ingénieux & plaisant, fut l'ordonnateur de toutes les fêtes : doué d'une mémoire prodigieuse, il avoit saisi les usages des différentes Nations qu'il avoit visitées avec Salmoni. Il nous donna successivement une fête Russe, une taverne Angloise, un bal François, & enfin le dernier jour, le simulacre d'un divertisse-

---

(1) Quoique ce nom soit, comme on l'a déjà dit, le titre de Page chez le Sultan ; comme ce sont ordinairement des enfans enlevés, & qui ignorent toute la vie & leur nom & leur famille, on a conservé à ce jeune homme le nom de son premier état.

ment de l'intérieur du férail. Il avoit aſſiſté ſi ſouvent dans ſon enfance à ces ſortes de ſpectacles, qu'il en avoit parfaitement retenu l'ordonnance, & Emilie nous aſſura qu'elle n'y trouvoit de différence que la liberté dont nous jouiſſions & qui venoit y répandre un charme de plus. Hélas! ce temps heureux fut court & j'éprouvai bientôt après le premier chagrin de ma vie.

Nous étions de retour à Rome depuis quelques jours, & j'étois encore indéciſe ſur le ſéjour que nous y ferions; j'avois même un certain deſir de m'y fixer: je regardois cette ville comme le ſeul aſyle qui convînt à quelqu'un qui avoit quitté ſa patrie pour une Religion dont elle étoit la capitale. Je jouiſſois d'une fortune honnête pour la vie privée à laquelle j'étois deſtinée, que la prudence de Madame Salmoni m'avoit aſſurée. Elle-même étoit à ſon aiſe par les bienfaits dont mon pere avoit comblé ſon époux, & nous pouvions nous promettre des jours paiſibles.

Un matin le Chevalier D*** me fit demander la permiſſion de me voir. Il entre. Je lui trouvai l'air extrêmement abattu. Je crus d'abord qu'il avoit eu

quelque affaire, qu'il étoit blessé : il me détrompa sur le champ. C'est à présent, me dit-il, qu'il faut nous armer de courage; le ciel ne veut pas que je goûte la seule félicité dont j'eusse été jaloux : je viens vous dire adieu. Je pâlis à ce discours; mais reprenant bientôt toute la fermeté de mon caracter : Expliquez-vous, lui dis-je. Tenez, lisez cette lettre, me dit-il. Je pris la lettre, je la lus, Voici ce qu'elle contient.

» Mon fils, mon très-cher fils, je
» sens que je vais te déchirer le cœur,
» mais pardonnes à ton pere, par-
» donnes à ce qu'il doit à l'orgueil de
» son sang & au soin de ta fortune;
» le soin cruel qu'il va prendre, &
» le sacrifice qu'il va exiger de ton
» amour : oui, de ton amour. Je ne
» l'ignore pas, je sais même combien
» celle qui sut te l'inspirer, en est digne
» par son nom & par sa vertu. Mais
» cela suffit-il ? Tu es né, mon fils, dans
» le sein des grandeurs; mais la loi plus
» forte que mon amitié, me force de
» laisser à ton frere qui m'est aussi cher
» que toi, mon immense fortune, & ne
» me permet pas de te faire un sort
» digne de toi ni digne de moi : il me

» faut donc chercher ailleurs une for-
» tune que les loix te refusent, & l'Ordre
» de Malthe est le seul qui me l'offre
» pour toi. Que ferois-tu, mon fils,
» époux d'une Princesse qu'une aisance
» bornée te forceroit de cacher ? Mon
» fils est-il fait pour vivre comme un
» particulier ? Est-elle faite elle-même
» pour s'unir à quelqu'un qui ne lui
» donneroit pas un rang convenable à sa
» naissance ? Libre, elle intéressera tou-
» jours toute la terre à son sort ; épouse,
» elle seroit obligée de se conformer à
» celui de son mari. Mes chers enfants,
» car j'ose lui donner ce nom comme
» à toi : croyez qu'un pere qui dans ce
» moment vous porte le coup mortel,
» lit mieux que vous autres dans l'avenir,
» & que son excessive tendresse vous
» ferme dans ce moment un précipice
» où vous tomberiez sans lui. Je suis
» sûr que tu lui montreras ma lettre :
» dis-lui qu'en lui présentant mon
» hommage j'en appelle à sa raison ;
» que je supplie cette raison d'inter-
» céder auprès de toi pour un pere dont
» le cœur ne veut que ton bonheur ;
» qu'elle engage mon fils à se rendre
» à Malthe, à prononcer ses vœux, à
» entrer, enfin, dans un Ordre où il

» peut espérer d'être Souverain un jour. » Quelle commission !...... O dieux ! j'en » sens toute la barbarie ; mais elle sen- » tira de même combien je l'estime, » puisque j'ose l'en charger. Adieu, » mon fils ; mes larmes ont baigné cette » lettre ; mais en l'écrivant j'ai senti que » tu serois jaloux de mériter la bénédic- » tion de ton pere.

*Le Prince D***.*

Quelle est votre résolution, lui dis-je, quand j'eus cessé de lire ? D'obéir, me répondit-il. Ah, m'écriai-je ! je reconnois-là mon amant ; je reconnois-là l'homme qui étoit digne de fixer le cœur de la fille d'Achmet. Va, pars ; va prononcer l'affreux serment qui doit t'arracher à moi pour jamais ; & reçois le mien de n'être jamais à personne, puisque je ne puis être à toi ! — Ah ! rendez-moi du moins mon sacrifice moins pénible, en me cachant toute la beauté de votre ame. O dieu ! j'obéirai ; mais je sens que je n'y survivrai pas ! — Que dites-vous ? Votre pere m'ôte un amant ; mais pourra-t-il m'ôter un ami ? Il approuvera ce sentiment. Et toi, serois-tu plus cruel que le devoir, [illegible]

me ravissant par ta mort ce que l'amitié me permet de conserver ? Tu dois vivre ; on te soupçonneroit de lâcheté si tu n'avois pas la force de soutenir un revers : & voudrois-tu que l'on dît dans le monde qu'une fille du sang Ottoman pût aimer quelqu'un indigne de sa tendresse ?

L'Ambassadeur entra dans ce moment. Nous lui fîmes part de ce qui venoit de se passer, & de la résolution que nous avions prise. Il nous aimoit tendrement tous les deux ; il approuva notre courage. Il s'étoit depuis long-temps apperçu de ce qui se passoit dans notre cœur, & j'ai toujours présumé, qu'ami du pere du Chevalier D*** c'étoit lui qui avoit instruit ce Seigneur de notre amour. Il en avoit également reçu une lettre par le même courrier, pour l'engager à joindre la voix de l'amitié à celle du devoir auprès de son fils. J'attendois tout, nous dit-il, & de votre courage, Chevalier, & des hautes vertus de la Princesse ; mais si vous m'en croyez, puisque cette cruelle séparation est devenus nécessaire, ne la différez pas plus long-temps ; lorsque l'on doit se quitter, les instants que l'on passe ensemble ajoutent encore à nos douleurs. Partez

dès demain, Chevalier, une galere de la Religion vous attend à Civita-Vecchia. Allez, & puisque vous devez renoncer à l'espoir d'être à jamais unis ensemble, allez mériter par votre courage & vos belles actions, les sentiments de bienveillance dont une auguste Princesse daigna vous honorer.

Le départ du Chevalier fut donc unanimement arrêté pour le lendemain. Jamais je n'ai passé une journée plus cruelle; la contrainte que je me faisois pour soutenir le courage du Chevalier, étoit un tourment de plus. Enfin l'instant fatal arriva; je consentis à lui accorder la permission de m'écrire. En le quittant je coupai une boucle de mes cheveux, & la passant dans un anneau de diamants que je portois ordinairement: Souviens-toi quelquefois, lui dis-je, d'une femme dont le malheur & la gloire sont de t'avoir chéri. Il se précipita sur ma main, qu'il inonda de ses larmes; on l'entraîna dans sa voiture, il partit.

Ce fut alors que, libre dans ma douleur, je m'y livrai sans contrainte. Ma position étoit véritablement cruelle. Je perdois, au printemps de ma jeunesse, l'homme qui seul devoit régner dans mon cœur, & je sentois en moi un mou-

vement de fierté, qui me réduisoit à ne jamais aimer personne dans ma vie, & qui même en me faisant admirer la conduite du pere du Chevalier, n'avoit pu m'empêcher d'être secretement offensée, qu'il eût préféré la fortune de son fils à l'honneur de s'allier à moi. Maintenant que, plus calme & plus âgée, je me rappelle ces illusions de l'orgueil, je conviens qu'alors je jugeois mal le Prince D***. Mais c'est ainsi que raisonnent les passions; & qui jamais a douté que l'orgueil du sang ne fût la plus injustes de toutes!

Le lendemain du départ du Chevalier D***, j'écrivis à son pere en ces termes:

PRINCE,

» Votre fils cingle dans ce moment
» vers Malthe; c'est vous dire qu'il est
» digne de vous; c'est vous apprendre
» que vous m'aviez rendu justice. Le
» ciel m'avoit fait naître à côté des
» sceptres, il a voulu que je n'eusse
» que des vertus. Et il me falloit un trône,
» sans doute, pour m'allier à vous; je
» n'aurois pas balancé, & votre fils y
» seroit maintenant assis. Les qualités du

» cœur font toujours ce qui fixe mon
» choix. Je n'en accepte pas moins,
» avec plaisir, le titre de fille que vous
» me donnez. Je serai toujours bien-aise
» de tenir, par l'adoption, à l'un des
» plus honnêtes hommes de l'Europe.
» Je suis tout à vous.

Marie-Cécile.

Cette Lettre me soulagea un peu; j'étois quitte avec ma fierté, & c'étoit un poids de moins pour mon cœur. Emilie, Salmoni, l'Ambassadeur, mirent tout en usage pour me distraire. Icoglan; qui, par amitié, avoit suivi le Chevalier jusqu'à Civita-Vecchia, revint le troisieme jour; il l'avoit vu partir; il n'avoit quitté le rivage que lorsqu'il avoit eu totalement perdu de vue la Galere. Cet aimable jeune homme avoit pris un si vif attachement pour le Chevalier; il me peignit ses derniers adieux avec tant de vérité, & en même-temps de délicatesse pour adoucir mes chagrins, que mon amitié pour lui en redoubla. Il a mérité depuis, par des services bien grands, la confiance dont je l'honorois déjà. Il me remit une lettre du Chevalier, dans laquelle étoit son portrait

qu'il me prioit d'accepter. Cette vuë si chere fit saigner les plaies d'un cœur qui, comme on doit le sentir, étoient encore bien fraîches.

Je restai pendant quelques mois dans cet état de mélancolie, effet ordinaire des grandes passions : je recevois souvent des lettres du Chevalier ; il m'apprenoit que l'instant de prononcer ses Vœux approchoit ; j'employois les journées à lui répondre, à l'exhorter au courage, à le confirmer dans son parti généreux. J'avoue que je desirois ce moment avec impatience ; il me sembloit que mes maux en seroient adoucis, & que mes douleurs s'éteindroient avec l'espoir. C'est une pitoyable logique que celle des amants : ce moment tant desiré arriva enfin, & je me trouvai alors cent fois plus malheureuse qu'auparavant ; mais n'intervertissons pas les évenements, & rendons compte auparavant de mon départ de Rome, que je ne prévoyois pas devoir être si prochain.

Depuis le départ du Chevalier j'étois devenu très-sédentaire ; l'Ambassadeur, les Salmoni, Icoglan, faisoient ma seule société ; je ne me gênois point avec eux ; je parlois de mon amant, je pleurois à mon aise, & leur amitié ne

s'en lassoit point. Un jour j'avois dîné seule au Palais, l'Ambassadeur avoit été dîner chez celui de France ; le soir je fus assez étonnée de voir ce dernier arriver chez moi avec son convive de jour. Princesse, me dit celui-ci, l'Ambassadeur de France vient vous demander à souper ; je l'ai flatté que vous daigneriez lui accorder cet honneur. Je suis chez vous lui répondis-je ; mais puisque vous me permettez d'y parler en maître, il est sûr de me faire plaisir. Oui, Monsieur, lui dis-je, en lui adressant la parole, je recevrai toujours avec reconnoissance la visite d'un homme de votre mérite, & du Ministre d'un grand Roi.

On parla d'abord de choses indifférentes, jusqu'au départ de quelques Chevaliers de Malthe, qui se trouvoient alors chez l'Ambassadeur ; de nouvelles politiques ; des fêtes que l'on venoit de célébrer à Versailles, à la majorité de Louis XV ; du ministere conservé à cette époque à M. le Régent. Enfin les Chevaliers sortirent, & nous nous trouvâmes seuls. L'Ambassadeur de Malthe entama la conversation. » Malgré toute » la douleur que je ressentirois, Ma» dame, me dit-il, de perdre l'honneur » de vous consacrer mes services, je ne

» suis point surpris que les plus grands
» Princes de l'Europe s'empressent de
» vous offrir l'asyle de leurs Cours. Je
» devois bien m'attendre qu'une grande
» Princesse comme vous ne pourroit
» rester long - temps ignorée, & j'ai
» prévu déja qu'il me faudroit un jour
» céder à d'autres l'inestimable avan-
» tage de vous être utile. Oui, Madame,
» dit alors l'Ambassadeur de France, je
» reçois aujourd'hui une lettre de M. le
» Régent, qui me charge de vous pro-
» poser de vous rendre à Paris, de vous
» offrir au nom du Roi, mon Maître,
» sa protection, & la Cour pour re-
» traite; on vous y rendra tous les hon-
» neurs qui vous sont dûs: le Gouverne-
» ment se charge de tous les frais d'un
» voyage long & dispendieux. Enfin c'est
» une priere aussi honorable qu'avan-
» tageuse que l'on vous fait, & M. le
» Régent m'engage à ne rien négliger
» pour vous décider à vous rendre à son
» obligeante invitation.

Je lui répondis: « Quoique je sente,
» Monsieur, tout l'honneur que me fait
» une pareille proposition, il ne m'est
» pas possible d'y répondre tout de suite;
» je vous demande vingt-quatre heures
» pour me décider. » L'Ambassadeur me

fit une inclination profonde, & nous passâmes dans le sallon où le souper nous attendoit.

Lorsque le Ministre de France se fut retiré, je demandai conseil à l'Ambassadeur. « Il est clair, me dit-il, qu'il y » a quelque raison de politique dans » cette démarche de la Cour de France ; » mais vu l'état présent de l'Europe, » cette politique ne peut rouler que sur » le desir de se rendre de plus en plus » agréable à la Porte Ottomane. Soyez » sûre que votre illustre pere n'ignore » aucune de vos démarches, & que les » intérêts de son Sceptre ne lui ayant » pas permis, sans doute, d'employer » ou la ruse ou la force pour vous » ravoir, il verra avec plaisir les Puis- » sances qui s'empresseront de vous pro- » téger. Son alliance n'est point indif- » férente à la balance de l'Europe, & » je ne vous cache pas que si j'avois » été, par exemple, du Conseil de » Vienne, j'aurois fait tout au monde » pour porter l'Empereur à vous attirer » à sa Cour, & rendre, par votre pré- » sence, la paix à l'Empire, qui doit » être si fatigué de sa longue guerre » avec les Turcs. Qui sait si ce n'est pas » cela même que la France, toujours

» divisée d'intérêt avec la Maison d'Au-
» triche, veut prévenir. Quoi qu'il en
» soit, si j'étois à votre place je ne ba-
» lancerois pas ; vous n'avez rien à
» craindre ; vous allez habiter chez un
» peuple franc, loyal, généreux, &
» chez lequel on aima mieux souvent
» manquer à la politique que de se
» permettre une trahison. Tous les Sou-
» verains malheureux l'ont senti, & la
» Cour de France est la seule qui puisse
» se dire avec justice l'égide des Rois.
» Songez qu'en vous parlant ainsi je ne
» suis point le Ministre d'un Etat étran-
» ger ; je parle en homme qui juge une
» Nation sur ses vertus, & non sur les
» raisons diplomatiques que d'autres peu-
» vent avoir de la déchirer.

» Si les plaisirs, si les agréments de
» la société, si le respect sur-tout que
» l'on doit à votre sexe peuvent être
» encore de quelque poids dans le parti
» qui vous est offert, vous ne les ren-
» contrerez nulle part à un degré plus
» éminent. Vous allez habiter une Cour
» dont le Souverain est très-jeune, &
» dont par conséquent les plaisirs doi-
» vent être plus vifs ; dont le Ministre
» est généralement connu par sa galan-
» terie, & où la beauté doit être en

» vénération ; chez un peuple enfin qui
» a toutes les bonnes qualités des autres
» Nations, & de plus la politesse. Que
» risquez-vous, au reste, tant que votre
» pere regnera ? (pardonnez ce langage
» à mon amitié & à la vérité.) Vous
» serez toujours dans l'Europe un objet
» assez important pour que toutes les
» Puissances ayent les yeux ouverts sur
» vous, & ne permettent pas à celle qui
» aura l'honneur de vous posséder, la
» moindre atteinte aux droits de l'hos-
» pitalité. »

Les Salmoni, que l'Ambassadeur avoit bien voulu admettre à ce petit conseil, se rangerent à son avis, & ajouterent de plus, que je serois même beaucoup plus en sûreté en France contre les entreprises de Constantinople, qu'en Italie, dont la proximité de la Turquie, offroit moins de difficultés, sur-tout eu égard aux Princes, qui, étant moins puissants, étoient plus exposés à voir violer impunément leurs libertés par un Souverain tel qu'Achmet.

Je me décidai donc d'après leurs avis réunis. J'avouerai aussi que, depuis le départ du Chevalier ***, le séjour de Rome m'étoit insupportable, & que je n'étois secrettement pas fâchée d'avoir

un prétexte aussi honnête pour quitter le Palais de l'Ambassadeur de Malthe, sans que l'on pût me taxer d'ingratitude ou d'inconstance.

J'écrivis le lendemain au Ministre de France.

MONSIEUR L'AMBASSADEUR.

» J'accepte l'offre que vous m'avez » faite hier au nom de votre Cour; » j'ai fixé mon départ au dix du mois » prochain. Vous pouvez mander à votre » Souverain que je verrai avec plaisir » l'un des plus grands Princes du » monde, & un Peuple dont je n'ai » entendu parler qu'avec éloge. Si Dieu » n'en dispose autrement, je m'em- » barquerai à Livourne ou à Gênes, » sur un vaisseau armé; vous en sentez » les raisons. Je n'amene à ma suite » que deux amis, un jeune homme, » sujet du Sultan mon pere, & trois » domestiques. J'irai depuis le port où » je débarquerai jusqu'à Paris, à petites » journées; ma santé l'exige. Je suis, » Monsieur l'Ambassadeur, toute à » vous. »

Marie-Cécile.

L'Ambassadeur me répondit sur le champ une lettre de félicitation & d'obéissance ; il me mandoit qu'il faisoit partir à l'instant un courier pour informer M. le Duc d'Orléans de ma résolution ; il me demandoit ensuite l'agrément de me faire le soir une visite publique, que je lui accordai.

Ce fut dans cette visite que je m'apperçus très-bien que la Cour de France avoit une raison politique qu'elle vouloit cacher aux autres Puissances. Après les cérémonies d'usage, l'Ambassadeur, en présence d'un cercle d'environ soixante à quatre-vingt personnes qui étoient chez moi, s'exprima ainsi : » Le Roi mon » Maître ayant appris, Madame, que » vous vous disposiez à faire un voyage » dans son Royaume, me charge de vous » dire que vous serez reçue dans ses Etats » avec les honneurs dûs à votre haute » naissance, & que son intention est que » l'on vous procure toutes les facilités » pour faire ce voyage agréablement. ».

Je saisis facilement cette tournure, & je lui répondis que je recevrois toujours avec reconnoissance les marques de bonté d'un aussi grand Monarque. Il me demanda ensuite quelle époque

j'avois fixée pour mon départ, & quelle route je comptois prendre. Je sentis que la publicité de cette demande pouvoit avoir quelque danger ; je l'éludai, en répondant que je ne présumois pas que ce pût être avant deux mois ; mais que, dans tous les cas, ce seroit la route du Mont-Génis que je prendrois. J'avois alors les yeux fixés sur l'Ambassadeur, & je vis qu'il saisissoit à merveille le sens de cette réponse.

Le lendemain j'écrivis à mon cher Chevalier * * * ; je lui mandai ce qui m'arrivoit. J'allois dans une Cour où je verrois son pere ; je mettois une espece d'orgueil à me montrer à ce Seigneur avec toutes mes vertus, à l'accabler d'amitié, & à me venger ainsi de l'espece de dédain qu'il avoit paru faire de moi ; car, je le répete, j'avois dans ce temps-là la foiblesse de regarder sa conduite envers moi comme insultante ; j'étois bien aise cependant de savoir comme le Chevalier vouloit que je me conduisisse avec son pere ; & lui cachant en cela seul le fond de mon ame, je lui mandois quel plan de conduite je m'étois fait, sans lui dire quel en étoit l'objet. Il l'approuva totalement ; il me peignit son pere tel qu'il étoit, en effet ; tel que je l'ai connu,

malgré les chagrins qu'il m'a causés; c'est-à-dire, grave, généreux, bienfaisant, bon pere, & digne de toute mon estime, si une passion malheureuse ne m'avoit pas forcé quelque temps à le haïr.

Pendant le séjour que je fis encore à Rome, je vis souvent l'Ambassadeur de France, qui me donna tous les renseignements dont j'avois besoin dans un pays où tout ce que j'allois voir étoit nouveau pour moi. Enfin le jour de mon départ arriva; ma séparation avec l'Ambassadeur de Malthe fut douloureuse; j'avois pris pour lui la plus tendre vénération; c'étoit un respectable vieillard, parvenu aux premieres dignités de son Ordre, & cher à ses camarades autant qu'estimé des étrangers. On retrouvoit en lui cette loyauté & cette haute religion des anciens Chevaliers qui lutterent tant de fois contre mes Aïeux, & il étoit bien fait pour donner une haute opinion de l'Ordre auguste dont il étoit membre. Il m'offrit, au nom du Grand-Maître, un superbe service de vermeil, en reconnoissance de ce que j'avois préféré son Ministre entre tous les autres pour demeurer chez lui. Il y joignit un superbe diamant en son nom, pour me prouver combien il étoit sensible en son particulier à

l'honneur que j'avois daigné lui faire. Enfin, après avoir de part & d'autre répandu bien des larmes, nous nous séparâmes, & je lui dis un éternel adieu, car la mort termina peu de mois après sa vertueuse carriere. Deux Gentilshommes de l'Ambassade de France m'accompagnerent, au nom de l'Ambassadeur, jusqu'à Livourne; deux voitures & trois domestiques à cheval faisoient tout mon cortege. J'en occupois une ordinairement avec Madame Salmoni & son époux, Icoglan & deux femmes à mon service, l'autre; les deux Gentilshommes étoient dans une voiture de l'Ambassadeur. En arrivant à Livourne, je trouvai une frégate de cinquante canons qui m'attendoit; les Gentilshommes m'en présenterent le Capitaine & les Officiers, & après m'avoir remis entre leurs mains au nom de leur Souverain, ils prirent congé de moi pour retourner à Rome.

Le lendemain je fus à bord. On me salua de vingt & un coup de canon en y entrant. On sait qu'en France les honneurs que l'on rend aux femmes ne tirent point à conséquence, & qu'ils sont toujours mesurés sur la galanterie de la Nation. Rien de si beau que le coup d'œil de ce vaisseau, qui étoit superbe

ment pavoisé. Le Capitaine m'y donna ce jour-là une fête magnifique, à laquelle il avoit invité toutes les personnes de distinction de Livourne. Ce fut là que je connus ces attentions délicates, ces prévenances fines pour mon sexe, que le François possede au suprême degré. Je sentis alors qu'un infinité de nuances agréables que j'avois apperçues dans le caractere du Chevalier *** tenoient à l'éducation de sa Nation, & il faut convenir que quand on ne recherche le Peuple François que pour l'agrément de la société, il est rare que l'on ait à s'en plaindre. Le Capitaine me fit les honneurs de son vaisseau avec tout l'esprit imaginable. Le soir je retournai à terre, le vent n'étant pas favorable pour appareiller.

Le vent continuant à être contraire, les citoyens de Livourne, pour me faire honneur, & pour rendre à l'équipage François les politesses qu'ils en avoient reçu la veille, m'inviterent à un souper brillant qu'ils donnerent à la salle du théâtre, & qui fut suivi d'un bal masqué, pour que toute la Ville pût profiter à son aise du plaisir de me voir. Je ne puis guere me rappeller ce bal, sans être tentée de rire encore d'une aventure plai-

fante qui y arriva au pauvre Icoglan, & qui, dans le commencement, nous causa quelqu'inquiétude. J'ai déjà dit que ce jeune homme étoit d'une très-jolie figure, & d'un caractere agréable & gai, qui lui faisoit se prêter aisément à toutes les plaisanteries. Cette humeur bouffonne pensa lui coûter un peu cher cette fois. L'occasion du bal masqué servant à merveille son goût pour les plaisirs, il s'habilla en femme Turque. Quelques habits de ce costume, riches & somptueux, qu'Emilie avoit conservés plutôt par curiosité qu'autrement, servirent son dessein à merveille. Emilie n'avoit point fait difficulté de lui en prêter un; elle avoit joint à cette parure tous les diamans qu'elle possédoit. Icoglan étoit petit pour un homme, il avoit la taille extrêmement svelte, & peu de barbe, quoique né Asiatique; il avoit outre cela de très-beaux cheveux, & un art singulier pour leur donner la tournure la plus avantageuse à sa figure. Il n'étoit connu que de nous, & soit cette raison, soit coquetterie naturelle, il ne jugea pas à propos de mettre de masque. Le bal commença à six heures du soir. Il y avoit à peine une

heure que j'y étois rendue, lorsque Icoglan y arriva dans tout son éclat. Je le reconnus dès le premier coup d'œil; mais Madame Salmoni, qui se flattoit que nous nous en amuserions davantage, m'engagea à ne pas le découvrir pour ce qu'il étoit; je me prêtai sans répugnance à une plaisanterie que je regardois comme bien innocente. En entrant dans le bal, il vint me faire le salut des Turcs; je répondis par une légere inflexion de tête. Sa jolie mine, ce costume nouveau pour toute l'assemblée, la richesse de sa parure, avoient attiré tous les regards. On vint me demander si c'étoit une femme de ma suite; je répondis simplement que oui. Ce fut une raison de plus pour que l'on redoublât d'égards pour lui; il n'y eût plus alors de cavaliers qui ne briguassent l'honneur de danser avec lui; il s'en acquittoit à merveille, & cela redoubloit encore les hommages qu'on lui rendoit. Ce qui ajoutoit à l'illusion, c'est que ce jeune homme ayant eu la veille une légere incommodité, n'avoit pu nous suivre à bord de la frégate, & qu'ainsi il étoit parfaitement inconnu à tout le monde. Comme cette méprise m'amu-

soit infiniment, je me gardai bien d'interrompre le plaisir que je m'en promettois pendant une partie de la nuit. On m'avoit fait l'honneur de me prier de nommer toutes les femmes que je voulois admettre à mon souper, & sensible à cette déférence, j'avois supplié qu'il n'y eût aucune distinction. En conséquence, à dix heures on passa dans un sallon magnifique, où une table de cent cinquante couverts étoit dressée; elle ne fut occupée que par des femmes. Comme je n'avois point voulu de choix, Icoglan en sa qualité de femme, y prit place. Au nombre des adorateurs que ses charmes lui avoient attirés le Duc de Méd*** s'étoit fait le plus remarquer, & Icoglan avoit paru de même lui montrer plus de bienveillance qu'aux autres. Le Duc étoit de son âge, il étoit d'une jolie figure, il dansoit comme un ange, & ces différents rapports les avoient réunis plus facilement. Je m'étois apperçus que la Princesse P*** en avoit pris de l'humeur: c'étoit une femme de quarante ans. Un Seigneur Italien me fit remarquer sa petite jalousie; il me dit que le Duc étoit peu riche; que cette Dame qui au contraire avoit une fortune immense, en étoit devenue très-éprise; que

leur mariage étoit sur le point de se conclure, & que le Duc s'arrêtoit peu à la disproportion de l'âge, par l'espoir d'une fortune brillante. Cette conversation eut lieu entre ce Seigneur & moi pendant le souper. Je lui dis alors franchement ce qui en étoit. Il rit beaucoup de la méprise; dans un instant toutes les personnes du bal surent qu'Icoglan étoit un homme déguisé, excepté le Duc, que l'on ne détrompa point, pour s'amuser de son erreur, & la Princesse, qui n'étoit point aimée, pour jouir du spectacle de sa jalousie. Icoglan, qui s'apperçut bientôt que tout le monde étoit dans le secret, & pour qui la scène, en conséquence devint bien plus intéressante, joua son rôle au mieux. Il étoit fin; il s'apperçut, comme tout le monde, de la jalousie de la Princesse; il sentit combien cela rendoit la plaisanterie piquante pour tous les spectateurs. Le Duc ne l'avoit pas quitté; il le servoit à table avec tous les soins d'un amant. Icoglan de son côté ne laissoit échapper aucune occasion de lui montrer de la préférence. Coups d'œil, fin sourire, agaceries délicates tout étoit employé avec tout le manège de la femme la mieux instruite dans l'art de la coquetterie. Après le souper, le

bal recommença ; ils danserent encore long-temps ensemble. Il y avoit un monde prodigieux, & il étoit aisé de perdre les objets dans la foule. Sur les trois heures du matin me trouvant un peu fatiguée, je proposai à Emilie de nous retirer ; je dis à Salmoni de chercher Icoglan pour l'avertir que j'allois sortir. Sa recherche fut vaine, il ne le trouva point. Il vint m'en prévenir ; cela m'inquiéta peu ; je présumé que ce jeune homme, fatigué de la danse, avoit pu s'en aller. J'avois apperçu peu de temps auparavant le Duc & la Princesse dans une loge ; j'avois remarqué un peu d'altération sur le visage du Duc, & un certain air de triomphe sur celui de la Princesse. J'attribuai alors l'un & l'autre à la retraite d'Icoglan, & je ne doutai pas de ce moment qu'il ne fut effectivement retourné au Palais où j'étois logée. Lorsque je me disposois à partir sans que l'on m'apperçut, pour ne pas interrompre le bal, le Duc se trouva auprès de moi. Vous vous êtes donc, lui dis-je, séparé de votre conquête ? Je crois, Princesse, me répondit-il, qu'elle s'est effectivement retirée ; mais s'il m'étoit permis de la regarder sous le titre que votre Excellence vient de

lui donner en plaisantant, j'aurois peu lieu d'être satisfait; & son brusque départ me convaincroit qu'elle auroit été peu sensible à mes soins. Je vous conseille, lui dis-je en souriant, de ne pas lui prodiguer des regrets bien vifs. Ce jeune Seigneur, qui n'entendit pas le sens de ces paroles, me répondit avec une politesse fine : il est difficile de ne pas regretter de se séparer de quelqu'un qui a le bonheur d'appartenir à votre Excellence. Il me donna la main jusqu'à ma voiture, & nous rentrâmes au Palais.

Je sus à mon arrivée, qu'Icoglan n'avoit pas paru : j'en fus un peu surprise. Cependant comme ses mœurs étoient pures, je m'en allarmerai peu. Salmoni, qui connoissoit mieux que moi le caractere Italien, ne me parut pas tout-à-fait aussi tranquille : son fils ne lui auroit pas été plus cher, & moi-même je l'aimois tendrement ; je rassurai Salmoni. Tout le bal étoit dans la confidence, lui dis-je. N'est-il pas possible que les jeunes Officiers du vaisseau, qui savent qu'il m'appartient, l'ayent entraîné dans quelque partie, ou même à bord? Ils auront cru, en lui faisant amitié, faire quelque chose qui peut m'être agréable. Au reste, dites-lui quand vous le reverrez

verrez, que ces sortes d'absences me déplaisent ; je le connois, & je vous assure que cela n'arrivera plus. Ma tranquillité calma Salmoni, je le congédiai, & je me couchai.

Je dormois encore profondément, lorsque Salmoni entra dans ma chambre ; il n'étoit que huit heures du matin. Après s'être excusé d'avoir interrompu mon sommeil, il me dit que, malgré l'heure indue, le Duc de Méd*** demandoit avec empressement à m'entretenir, & qu'il n'avoit pu refuser à ses vives sollicitations de pénétrer jusqu'à mon appartement : je suis persuadé, continua-t-il, qu'il s'agit d'Icoglan, car il n'est pas encore de retour. Je passai une robe-de-chambre, & je fis entrer le Duc. Pardon, Madame, de ma témérité ; s'écria-t-il en entrant ; mais vous voyez un homme au désespoir. Vous n'avez que trop bien lu dans mon cœur cette nuit : oui, j'adore, il est vrai, la charmante Turque qui est à votre suite, mais nous sommes peut-être à la veille de la perdre pour jamais. Comment cela, m'écriai-je ? Par l'affreuse jalousie de la Princesse P***. Sachez qu'elle l'a fait enlever cette nuit, & qu'il n'est point d'excès auquel cette femme per-

fide ne puisse se livrer. Je ne pus à ces mots m'empêcher de faire un grand éclat de rire. Le Duc en parut stupéfait; mais réfléchissant néanmoins que le jeune homme pouvoit courir quelque danger, je suis fâchée, lui dis-je, pour la Princesse, d'un évenement qui ne va pas mettre les rieurs de son côté : sachez donc que cette prétendue rivale qui cause tant d'alarmes à la Princesse, n'est autre chose qu'un jeune homme de ma suite. Est-il possible ! s'écria le Duc. Très-possible, repris-je : il faut cependant songer à délivrer ce pauvre captif ; mais il faut pour vous, & sur-tout pour la Princesse, le faire d'une maniere qui laisse ignorer tout le ridicule de cette aventure.

J'engageai aussi-tôt Salmoni à se rendre de ma part chez la Princesse, de demander à lui parler en particulier, de lui expliquer la plaisanterie sans détour, de l'assurer que je n'y avois aucune part, que je l'avois crue instruite comme tout le bal l'étoit, & de la prier de me rendre quelqu'un qui m'appartenoit. Salmoni partit, j'engageai le Duc à passer dans un autre appartement, en attendant que je fusse levée. Je le rejoignis ensuite. Nous prîmes du chocolat ensemble ; nous parlâmes de l'his-

toire de la nuit ; il prit le parti d'en rire, & je convins avec lui qu'il étoit très-pardonnable de s'y être laissé prendre.

Salmoni revint peu de temps après. Il nous apprit avec chagrin, que la Princesse étoit partie à cinq heures du matin, dans un carrosse à six chevaux ; qu'il avoit vainement questionné ses gens, qu'aucun n'avoit voulut l'éclaircir, que cependant, à l'embarras qui régnoit dans leurs réponses, il les supposoit instruits ; qu'il avoit en outre remarqué dans la cour de l'hôtel de la Princesse, une berline extrêmement crottée, dont on dételoit les chevaux tout en sueur, & qu'il ne doutoit pas que ce ne fût la voiture qui eût enlevé pendant la nuit le pauvre Icoglan.

La chose alors me parut plus sérieuse. Je vis avec peine, que cette méprise alloit faire un éclat qui couvriroit la Princesse de ridicule, & c'est ce que j'aurois bien voulu éviter. Comment, dis-je au Duc, avez-vous découvert cet enlevement ? Par un des gens de la Princesse, me dit-il, qui m'est totalement dévoué ; mais le secret a été si parfaitement gardé, qu'il n'a pu m'instruire du lieu où elle a fait conduire sa proie. Enfin nous consultâmes long-temps pour savoir de quelle

maniere nous nous y prendrions pour délivrer le pauvre Icoglan, & je ne voyois d'autre moyen convenable que de m'adresser au Magistrat de Livourne, & de me plaindre de l'insulte qui m'avoit été faite dans la personne d'un homme qui m'appartenoit, lorsque tout-à-coup nous entendîmes le bruit d'une voiture dans la cour du Palais ; Salmoni s'approcha d'une fenêtre, & s'écria : le voilà ! Il courut au-devant de lui, & nous présenta l'instant d'après Icoglan, qui dans son habit de Sultane encore, entra en riant, & me dit avec un air gai, & cependant respectueux : Pardon, Princesse, de l'inquiétude que je vous aurai assurément occasionnée ; mais c'est la faute de mes charmes, & ce funeste don a pensé me coûter cher. Pour vous, Monsieur, dit-il au Duc, il me paroît que votre songe s'est dissipé avec le mien, & ma coquetterie ne doit pas craindre de se montrer à vos yeux avec des appas un peu dérangés ; mais parbleu on court de gros risques, à ce que je vois, lorsqu'on a le bonheur de vous plaire.

Nous ne pûmes nous empêcher de rire de la saillie d'Icoglan : sa présence avoit ramené la joie parmi nous ; nous nous empressâmes de lui demander ce

qui lui étoit arrivé. Je vais vous satisfaire, nous dit-il ; mais auparavant souffrez que je prenne du chocolat ; je suis à moitié mort de lassitude, de faim, & même un peu de peur, car je vous avoue que je n'ai pas toujours ri. Lorsqu'il eut pris son chocolat, il commença son récit en ces termes : Je cessois à peine de danser avec vous, M. le Duc, lorsqu'un homme bien mis m'est venu dire à l'oreille, qu'un de mes amis de Rome demandoit à me parler, & que ne se souciant pas d'entrer dans le bal, parce qu'il étoit en habit de voyage, il me prioit de descendre un instant. Je savois que tout le bal, excepté vous & la Princesse P*** connoissoit mon sexe, & je n'ai point été surpris de cette proposition cavaliere que l'on n'eût certainement pas faite à une femme. J'ai donc descendu sans nulle défiance ; l'homme qui m'avoit parlé, m'a offert son bras, je l'ai accepté en folâtrant. Lorsque nous avons été sous la galerie extérieure, j'ai demandé, où il étoit ? A deux pas d'ici, m'a répondu l'homme. A peine ai-je mis le pied sur les marches du perron qui conduisoit dans la rue, que quatre hommes masqués m'ont fortement sai-

si, & que celui qui m'accompagnoit, m'a passé lestement un mouchoir dans la bouche, & le serrant derriere ma tête, m'a mis dans l'impossibilité de crier. Ils m'ont ensuite fait monter dans une assez belle voiture, attelée de six chevaux. Mon conducteur s'y est placé à côté de moi, & deux des hommes masqués, sur le devant. Je vous avoue que dans le premier moment j'avois eu quelques alarmes ; je croyois d'abord que la richesse de ma parure avoit tenté quelques voleurs ; mais l'élégance de la voiture, le manteau ducal que j'avois apperçu sur les panneaux, m'avoient rassuré. Je m'étois aisément imaginé qu'il étoit question d'une intrigue amoureuse, & je ne vous cache pas, M. le Duc, que je vous faisois tout l'honneur de cette avanture, & que je riois intérieurement de la conclusion plaisante qu'auroit un rapt d'une espece aussi nouvelle ; les égards de mes conducteurs me confirmoient encore dans cette erreur. A peine étions nous entrés dans la voiture, qu'ils m'avoient ôté le mouchoir, les deux hommes masqués avoient également ôté leurs masques. La persuasion où j'étois que je me trouvois en votre pouvoir, ayant fait renaître ma gaieté, je me suis mis à causer avec eux. Il n'y avoit que sur-

mon sort futur qu'ils gardoient le silence ; ils répondoient à tout le reste, ils plaisantoient même avec moi, & je vous assure que si pendant ce court voyage, ces hommes m'ont pris pour une femme, ils ont dû me trouver une femme un peu leste. Enfin à la pointe du jour nous sommes arrivés dans un château superbe ; ils m'ont fait descendre, & je suis entré dans une chambre magnifique : voilà donc ; ai-je dit en éclatant de rire, l'appartement où je recevrai mon vainqueur ; l'explication sera plaisante : viendra-t-il bientôt ? Qui ? m'a-t-on dit. Monsieur le Duc, ai-je répondu. Je doute que vous voyez M. le Duc aujourd'hui. Cette réponse m'a donné de l'humeur ; j'ai pensé aux alarmes qu'occasionneroit mon absence : je craignois en outre, que le vent venant à changer, le vaisseau n'appareillât. J'ai demandé ce qu'il me falloit pour écrire, on me l'a refusé. J'allois enfin éclater, lorsque mon conducteur m'a dit : « Dans » peu d'instants vous verrez quelqu'un » qui satisfera à toutes vos demandes. » Cette assurance m'a calmé. L'on m'a apporté un bouillon, je l'ai pris, & alors j'ai recommencé à rire avec mes gardiens. Sur les six heures du matin,

nous avons entendu une voiture entrer dans la cour du château. Diable, a dit l'un de mes gardiens, la Princesse vient plutôt que je n'aurois cru ; il faut que la jalousie lui tourne bien la tête. La Princesse, me suis-je écrié : — Sans doute. Vous êtes ici chez la Princesse P***. Ce mot m'a fait sentir tout le danger de ma situation. L'instant d'après elle est entrée comme une furie. Eh bien ! misérable, m'a-t-elle dit, tu es en ma puissance ; à qui tient-il que je te sacrifie tout-à-l'heure à ma vengeance ? Mais je veux réserver le spectacle de ta mort pour ton indigne amant. A ces mots je suis resté comme une statue. Lui découvrir qui j'étois, m'exposoit à un autre danger. Elle pouvoit me sacrifier tout de suite à sa réputation, qu'une semblable histoire alloit couvrir d'opprobres, si elle perçoit dans le monde. Elle a appellé l'instant d'après une de ses femmes, a ordonné qu'on lui préparât un bain ; elle m'a ensuite accablé d'invectives pendant un quart-d'heure. Enfin, elle est sortie de la chambre où j'étois pour se rendre au bain ; elle a fortement tiré la porte sur elle, l'a fermée à double tour, & s'en est allée.

J'avois peine à revenirde tout ce qui m'arrivoit. J'ai resté un quart-d'heure im-

mobile à la place où le hasard m'avoit mis; enfin le courage m'est revenu. J'étois au rez-de-chaussée; n'entendant plus personne remuer dans le château, j'ai jugé que chacun réparoit dans le sommeil les fatigues de la nuit; j'ai ouvert, sans bruit, une des fenêtres qui donnoient sur un jardin; je me suis doucement coulé par cette fenêtre; j'ai heureusement gagné le parc voisin, je l'ai traversé en courant, & je me suis trouvé sur un grand chemin qui le borde dans sa longueur.

Echappé au premier danger, j'ai senti celui auquel mon acoutrement m'exposoit. J'ai commencé d'abord par détacher tous les diamants dont j'étois couvert, je les ai mis dans ma poche; &, m'abandonnant à mon heureuse étoile, j'ai suivi le grand chemin sans savoir s'il me conduisoit ici. Enfin au bout d'un quart-d'heure de marche j'ai entendu le bruit d'une voiture; elle étoit vuide; j'ai demandé au cocher où il alloit. Il m'a répondu, à Livourne. Je lui ai proposé de m'y conduire; l'état où il me voyoit a paru le faire balancer. Quelques sequins ont levé ses scrupules; il m'a fait monter dans sa voiture; je me suis donc éloigné le plus diligemment qu'il a été possible, des poignards de Madame P***, & me voilà.

Les dangers d'Icoglan passés, nous rîmes beaucoup de cette aventure ; elle guérit le Duc de l'envie d'épouser la Princesse ; il avoit un grand nom, de hautes espérances, il ne pouvoit manquer de trouver un parti, moins riche peut-être, mais qui, au moins, le rendroit plus heureux. Il se décida, pour faire oublier cette plaisanterie, d'entreprendre le voyage de France avec nous, & me demanda la permission de m'accompagner à Paris ; j'y consentis volontiers. Le Duc étoit aimable, sa société ne pouvoit que m'être agréable. Son amour pour la fausse Sultane se changea en la plus tendre amitié pour Icoglan ; ils étoient du même âge, tous deux extrêmement gais & d'un excellent caractere ; il étoit simple qu'ils s'unissent étroitement. Nous convînmes de cacher l'histoire de la jalousie de la Princesse P* * *, autant que nous le pourrions ; mais nos soins furent inutiles, Icoglan parut en homme le même jour dans Livourne ; il avoit fait l'amusement de tout le monde au bal ; on s'empressa par-tout de le caresser. La Princesse, furieuse que l'on eût laissé échapper sa proie, chassa pour cette raison quelqu'un de ses gens. Ils reconnurent Icoglan, & répandirent par-tout l'histoire de son

enlevement, & malgré nous la Princeſſe devint la fable de toute la Ville. Voilà où nous mene le déſordre des paſſions; trop heureux encore quand leurs triſtes effets s'arrêtent au ridicule !

Je n'eus pas de peine à faire agéer au Capitaine de la Frégate Françoiſe, de prendre ſur ſon bord le Duc de Méd***. Les préparatif de ce Seigneur furent bientôt faits. Icoglan, qui l'avoit pris en amitié, lui évita une partie des embarras. Enfin un matin un coup de canon de la Frégate nous annonça que, ſelon toute apparence, elle appareilleroit dans le jour. Le Duc de Méd*** nous donna un déjeûner charmant, à moi & aux Officiers François, dans une jolie petite maiſon qu'il avoit ſur le bord du rivage. Nous eûmes tout le temps néceſſaire, le Capitaine voulant, pour m'éviter toutes les incommodités de la mer, ne mettre à la voile que par un vent fait. Enfin il nous annonça qu'il étoit à propos de profiter de celui qui régnoit. Nous entrâmes dans la chaloupe; nous nous rendîmes à bord de la Frégate, qui, dejà ſous voile avoit mis en panne pour nous attendre.

Fin du Tome premier.

CÉCILE

FILLE D'ACHMET III,

EMPEREUR DES TURCS,

NÉE EN 1710.

TOME SECOND.

A CONSTANTINOPLE,

Et se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

CÉCILE,

FILLE D'ACHMET III.

NOUS eûmes la traversée la plus heureuse, & en quatre jours nous arrivâmes au port de Toulon. Je marquai ma reconnoissance aux Officiers de la Frégate Françoise, & ayant trouvé dans cette ville les voitures qui m'étoient destinées, je n'y fis qu'un séjour très-court, & je partis pour Paris. Nous voyagions, comme je l'ai déjà dit, à petites journées. J'avois admis par honnêteté le Duc de Méd*** dans ma voiture; cependant je ne l'avois pas fait sans une certaine répugnance. Il m'avoit été facile de m'appercevoir que ses attentions pour moi avoient quelque chose de plus vif que la simple politesse; &

la situation de mon cœur ne me permettoit guere d'être sensible à cette nouvelle passion. Je croyois remarquer néanmoins que Madame Salmoni approuvoit sa recherche. Le Duc étoit un grand Seigneur, fort aimable ; il étoit peu riche, mais il avoit de grandes espérances, & j'avois une fortune assez considérable, pour attendre avec tranquillité l'événement. Voilà ce qu'envisageoit cette tendre amie : son but étoit de me voir mariée selon mon rang, & elle espéroit qu'un nouvel attachement, & les nœuds de l'hymen acheveroient d'effacer dans mon cœur le souvenir du Chevalier D***, qui d'ailleurs venant de prononcer ses Vœux, étoit entierement perdu pour moi. Mais l'amour ne raisonne pas ainsi, & la perte même de l'espoir ne l'éteint pas dans le cœur.

Je voyois qu'il y avoit une confédération formée contre moi. Le Duc se montroit toujours à mes regards sous le point de vue le plus avantageux, & je lui dois cette justice, qu'il méritoit l'attachement d'un cœur honnête. Monsieur & Madame Salmoni m'entretenoient sans cesse de ses bonnes qualités, de tout ce qu'ils avoient appris à Livourne de sa générosité, de son courage, de la

noblesse de sa façon de penser ; ils ne laissoient échapper aucune circonstance propre à me faire remarquer son esprit, l'égalité de son caractere, la douceur de sa société. Quant à Icoglan, la tête lui en tournoit ; il ne parloit de lui qu'avec enthousiasme. Je vis cette ligue contre ma liberté, & je promis bien de tenir ferme : l'occasion de m'expliquer ouvertement là dessus ne tarda pas à se présenter.

Je passai quelques jours à Lyon à me reposer ; & là, comme par-tout ailleurs, j'excitai la curiosité. On m'y combla d'honneurs & d'amusements : c'est dans cette ville que je commençai à prendre véritablement une haute idée de la puissance & de la richesse de l'empire François, & de l'extrême politesse de ce peuple. Je n'avois pas le temps de desirer, que déjà mon desir étoit accompli de vingt manieres. Chez les François, le coup d'œil d'une femme est un ordre, son sourire est une récompense, ses volontés une faveur. J'essayai de prouver ma reconnoissance aux Lyonnois, autant qu'il étoit en moi, en me montrant en public le plus souvent que je le pus, aux promenades, aux spectacles, au bal : par-tout je fus reçue avec acclamation,

par-tout j'éprouvai quelque effet de la galanterie de cette Nation. J'en partis après quinze jours de repos: je n'avois pu refuser aux instances que l'on m'avoit faites de prolonger mon séjour jusques-là.

Pendant cet intervalle le Duc s'étoit expliqué. J'avois répondu à sa déclaration : non avec humeur, mais d'une maniere assez froide pour ne pas lui laisser grand espoir : sans rien changer à ses intentions pour moi, il avoit condamné son amour au silence, & il ne m'en entretint plus jusqu'à Fontainebleau.

Je voulus y passer un jour pour voir ce château qu'avoit bâti François premier. J'aimois ce Roi, qui jadis avoit joint ses armes à celles d'un de mes aïeux, & qui, pour cette alliance, fut accusé d'hérésie dans les diettes d'Allemagne, par son fier rival Charles-Quint, pour s'être uni avec le Sultan. Je parcourois les appartements du château avec le Duc, & le hasard me fit trouver tête-à-tête avec lui. Voilà donc, dit le Duc, le séjour de l'homme le plus galant qui ait existé; qu'il étoit heureux d'être Roi ! il n'avoit qu'à commander pour se faire aimer. Croyez-vous, lui dis-je, que les faveurs

que l'on doit au pouvoir & non au sentiment, soient bien agréables pour celui qui les reçoit, & voudriez-vous être aimé de cette maniere ? Cela vaudroit mieux encore, me répondit-il, que de n'être pas aimé du tout, & c'est un supplice que j'éprouve depuis que j'ai l'honneur de vous connoître. Ai-je donc perdu tout espoir de toucher votre cœur, & le conservez-vous pour un rival dont je n'ai pas même la douceur d'être jaloux, puisqu'il ne lui est plus permis d'aspirer à votre main ? Il y a peu d'adresse, lui dis-je, à me rappeller un souvenir, qui seul vous ferme mon cœur. Ne croyez point que ce soit, ou haine, ou indifférence de ma part, qui me fasse repousser vos vœux. Non, je sens tout ce que vous valez ; votre seul tort est d'être venu le second. Ah ! Dieux, me dit il, je suis encore trop heureux ; Vous ne me haïssez point : laissez-moi l'espoir si doux, que le temps pourra vaincre l'ennemi qui combat contre moi. Je le souhaite, lui répondis-je ; mais je crois connoître mon cœur mieux que vous ; il est incapable de changement.

Qu'il faut peu de chose pour flatter un amant ! Ce peu de mots qui ne devoient, à les prendre dans la vérité,

CÉCILE
FILLE D'ACHMET III,
EMPEREUR DES TURCS,

NÉE EN 1710.

TOME SECOND.

A CONSTANTINOPLE,

Et se trouve à PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, N°. 13.

M. DCC. LXXXVII.

& les égards des Grands en redoublerent. Enfin je me vis petit à petit au rang d'une riche particuliere, jeune & jolie, dont la fortune ouvre la porte aux gens de distinction, & qui néanmoins confondue dans la foule, marche l'égale de tous ceux à qui l'opulence donne les mêmes droits. Ma fierté ne s'accommodoit pas tout-à-fait de cette espece d'égalité ; mais telle est la Capitale de la France, & telle Financiere qui possédoit quelques millions de plus que moi, avoit le droit de m'éclabousser. Les plaisirs dont Paris fourmille, & que mon âge me permettoit de goûter, me faisoient au reste perdre de vue souvent ce que mon amour-propre trouvoit d'irrégulier dans cette confusion des rangs.

Le Prince D*** pere du Chevalier, n'avoit pas été l'un des moins empressés à me venir voir. Je l'avois reçu comme le pere de l'homme que j'aimais uniquement dans le monde ; j'avois pris pour lui la plus tendre amitié. Il avoit une de ces figures qui annoncent tout à la fois & la bonté du cœur & la noblesse de l'ame ; il avoit les cheveux blancs, & malgré mon antipathie pour les vieillards, sa vue, loin de me révolter, m'avoit inspiré la plus tendre

confiance : il eſt vrai qu'à cinquante-cinq ans il n'avoit aucun des déſagréments de la vieilleſſe, ſi l'on en excepte une certaine teinte de ſérieux qu'il avoit conſervée depuis la mort de la Princeſſe ſon épouſe, qu'il aimoit paſſionnément, & qui répandoit ſur ſes traits un air que l'on auroit pu prendre pour de la ſévérité.

Il me parla d'une maniere ſi pénétrée de l'obſtacle qu'il avoit mis à l'amour de ſon fils, du plaiſir qu'il auroit eu de le ſavoir heureux avec moi ; mais en même-temps il me démontra ſi parfaitement la ſolidité des raiſons de politique qui l'avoient forcé à s'oppoſer à notre union, raiſons fondées non-ſeulement ſur la fortune de ſon fils, mais encore ſur l'intérêt de ma propre gloire, que je fus forcée de convenir qu'il n'avoit écouté que la prudence. Nous mêlâmes nos pleurs enſemble : il m'entretint de ſon fils avec tant d'amitié, que je l'en aimai plus, & je ne vis en lui qu'un pere que je chérirois toute ma vie. Je m'accoutumai à lui prodiguer les plus tendres careſſes, & ſi je paſſois un jour ſans le voir, je croyois avoir manqué à un devoir eſſentiel. Ainſi avec le principe le plus pur, je me préparai,

ſans m'en douter, & ſans m'en appercevoir, le plus cruel chagrin que j'aye éprouvé.

Il ne fut pas long-temps ſans remarquer les aſſiduités du Duc de Méd***. Il m'en parla; je ne lui fis point myſtere des ſentiments de mon cœur, & du peu de progrès que le Duc y avoit fait. Il ne put s'empêcher, en louant ma fidélité pour ſon fils, de blâmer mes froideurs pour le Duc: il me repréſenta tout ce qu'il étoit, l'avantage de cette alliance qui me feroit entrer dans une Maiſon d'Italie, qui tenoit à la plus grande partie des Maiſons Souveraines de l'Europe, & il finit en me diſant, avec un trouble que j'attribuai pour lors à l'intérêt qu'il prenoit à moi: Je voudrois qu'il m'en eût coûté la moitié de mon ſang, & vous voir unie par les liens de l'hymen à un homme digne de vous.

Je paſſai les deux premieres années de mon ſéjour à Paris à voir tout ce que cette ville renferme de précieux, & dans les plaiſirs de toute eſpece que pouvoit me procurer une ſociété choiſie, & compoſée de la meilleure compagnie que peuvent offrir & la Cour & la Ville. J'allois ſouvent à Verſailles, & Louis XV m'accueilloit toujours avec diſtinction;

il ne donnoit pas une fête que je n'en fusse nommée. Je menois ce que l'on peut appeller la vie la plus agréable ; il n'y avoit que l'amour du Duc qui m'étoit souvent à charge, & cette foule de propos galants dont les élégants de France se font une gloire d'accabler une femme jolie. S'ils pouvoient prévoir combien cet usage dont ils font leur principale étude, est fastidieux pour une femme qui pense, & qui a des principes, ils ne se donneroient sûrement pas tant de peines pour se rendre ridicules.

J'écrivois souvent au Chevalier : je lui rendois compte de tout ce qui m'arrivoit, de tout ce que je pensois de sa Nation. Il me répondoit exactement, & ses lettres me dédommageoient des petits ennuis que ses concitoyens me faisoient par fois essuyer.

Cependant depuis quelque temps j'éprouvois un chagrin plus réel. La santé de ma chere Emilie dépérissoit ; une fausse couche, triste résultat de sa premiere grossesse, avoit altéré son tempérament ; les incommodités qui avoient suivi cet accident, s'étoient portées sur la poitrine, & elle maigrissoit à vue d'œil. J'étois véritablement allarmée ; tous les

fentimens que je n'avois pu accorder à la nature, je les avois concentrés dans cette femme chérie ; je voyois une mere en elle, & le moment qui devoit l'enlever à ma tendresse, se peignoit à mon imagination dans toute son horreur. Outre mon propre chagrin, j'avois à supporter toutes les inquiétudes de son mari, qui, journellement, déposoit dans mon sein les angoisses où le mettoit l'état de son épouse ; j'étois obligée d'affecter une tranquillité que je n'avois pas, pour le calmer un peu.

Elle ne sortoit presque plus, la crainte entroit pour quelque chose dans cette retraite ; Icoglan ayant reconnu quelques Turcs, ils avoient eu l'air, dit-il, de l'examiner avec attention ; il avoit cru les voir souvent dans la rue que nous habitions ; il eut l'imprudence de faire part de ses soupçons à Emilie : & ce qui n'avoit d'autre fondement peut-être que l'imagination frappée d'un jeune homme, fit une forte impression sur cette femme timide ; & depuis lors son état avoit empiré.

Je m'étois adressée, pour la tranquilliser, au Magistrat chargé de la Police, qui m'avoit priée d'être tran-

quille, & m'avoit assurée que par les soins qu'il feroit prendre, je devois avoir autant de sécurité que si j'étois au milieu du sérail de mon pere.

J'avois rendu compte de tout cela à Emilie, mais on ne guérit point de la peur; & quoiqu'elle la laissât moins percer, je voyois que le soir, sur-tout, l'arrivée imprévue de quelqu'un, ou même le moindre bruit étranger, la faisoient pâlir.

Enfin, je touchois au terme où les malheurs alloient s'étendre sur mes jours, & m'accompagner, pour-ainsi-dire, jusqu'au tombeau. L'on a beau se moquer des pressentiments, il en est pas moins vrai qu'ils existent, & j'en faisois alors la trop cruelle épreuve. Je ne pouvois me défendre d'une espece de tristesse qui m'accabloit malgré moi; j'en rejettois souvent la raison sur l'état d'Emilie; mais quand je me scrutois séverement, je sentois qu'elle prenoit sa fource encore dans une autre cause que je ne pouvois définir. Ce n'étoit point une passion traversée qui la faisoit naître; au contraire, lorsque je pensois au Chevalier, que je lui écrivois, que je recevois de ses lettres, elle diminuoit sensiblement, & ces instants étoient devenus les

plus doux de ma vie. Ce n'étoit point l'ennui que me causoit la passion du Duc, non; depuis quelque temps même, vaincu par les charmes de son caractere, il m'étoit devenu moins insuportable, & si je n'étois par parvenue à l'aimer, au moins ne le voyois-je pas sans un espece d'intérêt. Qui pouvoit donc solliciter cette tristesse ? Je l'ignorois moi-même; mon cœur se serroit involontairement, mes yeux s'inondoient de larmes, & je passois des heures entieres dans un anéantissement inconcevable. Les Médecins prétendoient que j'avois des vapeurs: je n'en croyois rien; je me portois à merveille; je mangeois bien; je n'avois rien perdu de ma fraîcheur; ce ne pouvoit donc être qu'une cause morale, aussi difficile à définir qu'à guérir.

J'avois encore une inquiétude secrette que je renfermois soigneusement dans mon cœur, & qui ne laissoit pas de me tourmenter beaucoup. Depuis quelque temps j'avois remarqué un changement extraordinaire dans le Prince D***; il me paroissoit, non pas plus froid, mais plus contraint; il ne me donnoit plus le nom de fille qu'en tremblant; il sembloit redouter les caresses innocentes que je lui

faisois ; si je lui parlois de son fils, sa bouche me répondoit toujours avec le même intérêt ; mais ses yeux, où la fureur se peignoit, démentoient ce que la parole annonçoit de douceur. S'il rencontroit le Duc chez moi, il devenoit plus sombre, & je voyois qu'il avoit peine à accorder même à ce Seigneur, qu'il avoit comblé d'amitié dans les commencements, les simples égards de la politesse. Enfin, quelques mots qui lui étoient échappés malgré lui, avoient porté une lumiere affreuse dans mon cœur : je m'apperçus que j'avois allumé en lui une flamme funeste, & que ce malheureux pere étoit devenu, sans le vouloir, le rival de son fils.

La découverte de ce secret me fit frémir. Sans oser me confier à personne, je résolus de lui ravir toutes les occasions de s'expliquer ; toutes les fois qu'il venoit chez moi, j'avois soin de n'être jamais seule ; & la santé de Madame Salmoni me servant de prétexte, je cessai de faire aucune visite, & il n'eut point à se plaindre que j'évitasse sa maison.

Il comprit par cette conduite que je l'avois deviné, mais le mal avoit fait trop de progrès ; & toutes les fois qu'il venoit chez moi, je remarquois à son

air concentré, qu'il méditoit quelque projet, dont tôt ou tard je devois être victime.

Il m'arriva dans ce temps-là une avanture qui me rendit encore plus sédentaire que jamais. Une Dame des mes amies, qui étoit presque la seule de mes sociétés précédentes qui ne se fût point lassée du ton sérieux que l'état actuel des choses répandoit dans ma maison, vint me voir un matin; c'étoit dans les commencements de la belle saison. Je vais, me dit-elle, pour quelques jours à la petite maison que j'ai près du bois de Boulogne; venez passer la journée avec moi, cela vous distraira. Je me fis presser quelque temps. Enfin, après avoir vu que cela ne feroit point de peine à Madame Salmoni, j'y consentis; le Duc étoit à Versailles; Salmoni ne voulut point quitter sa femme; je dis donc à Icoglan de venir nous joindre, que nous l'attendrions à dîner, & que le soir je reviendrois avec lui.

Nous partîmes dans la voiture de mon amie; nous ne trouvâmes à sa maison de campagne que son mari, deux autres femmes de ma connoissance, & deux Cavaliers qui les avoient accompagnées.

Icoglan arriva à une heure ; nous nous trouvâmes ainsi huit personnes ; ma gaieté reprit le dessus, & nous passâmes la journée la plus agréable du monde : Icoglan, sur-tout, nous fit rire aux larmes ; il contrefit de la maniere la plus bisarre, les vieilles Sultanes du sérail, leurs baroques prétentions, leurs minauderies ridicules, pour fixer encore les yeux du Sultan, quand, par hasard, il passe devant elles Nous reconnûmes dans les singeries d'Icoglan cinquante femmes de Paris qui cherchoient encore, dans un âge avancé, à faire valoir leurs charmes. Icoglan ne prenoit pas une attitude, que soudain on ne s'écriât : Ah ! voilà la vieille Comtesse de B., l'éternelle Duchesse de J., l'immortelle Présidente de Ch. Cette journée, enfin, ne nous parut à tous qu'une minute.

lorsque le soir approcha, je voulus m'en aller, mais ils me firent tant d'instances pour m'engager à souper avec eux, que je ne pus m'y refuser. Ma voiture vous reconduira, me dit la maîtresse de la maison, puisque vous voulez absolument retourner à Paris ce soir. Je savois que les Salmoni ne seroient point inquiets, parce que mon amie leur avoit

dit en partant : quelque chose qu'elle fasse je ne vous la rendrai qu'après soupé. Il fut aussi gai que l'avoit été le reste de la journée ; il se fit sous un berceau de chevrefeuille qui étoit dans le jardin de cette jolie maison ; & l'aimable liberté, la douce & tendre amitié, en firent tous les frais. A dix heures je regardai ma montre, & je dis à mon amie : Il se fait tard, si vous faisiez mettre vos cheveaux. Quelle folie, dit une de ces dames, il fait le plus beau temps du monde, un clair de lune superbe ; conduisons-la tous, cela nous promenera, & ainsi nous nous séparerons d'elle le plus tard que nous pourrons. Tout le monde suivit cet avis avec joie ; nous nous levâmes de table en riant. En traversant le jardin, Icoglan toujours plaisant, fit une grande salutation à la lune. Nous lui demandâmes d'où venoit cette nouvelle folie ; c'est qu'elle étoit juste à la même place, nous répondit-il, la nuit que vous êtes sortie du sérail, & qu'elle mérite bien un petit compliment pour nous avoir procuré, en éclairant votre fuite, l'honneur d'avoir soupé aujourd'hui avec vous. Je lui dois plus qu'un autre ; car assurément si nous étions restés vous & moi en Turquie,

y a grande apparence que je n'eusse jamais eu l'honneur de m'asseoir à la même table que vous; il est bien juste que pour un tel bienfait je boive un coup à sa santé. Cette bouffonnerie nouvelle nous fit rire aux éclats; chacun à l'exemple d'Icoglan but à la santé de la lune, & nous prîmes en folâtrant le chemin de Paris.

Mes amis m'accompagnerent jusqu'au bout du Cours-la-Reine. Lorsque nous y fûmes, je leur dis de n'aller pas plus avant; qu'ils avoient très-loin pour retourner chez eux, & moi plus qu'un pas. (Effectivement en traversant la Place Vendôme, j'étois chez moi dans l'instant). Icoglan est avec moi, & je n'ai rien à craindre. Nous nous dîmes adieu, je pris son bras, & nous nous séparâmes.

A peine avions-nous fait cinquante pas que deux hommes d'une haute taille passerent à côté de nous. L'un d'eux, en nous dépassant dit à l'autre : *c'est elle*; aussi-tôt je me sentis embrasser fortement par celui qui n'avoit pas parlé, & qui se disposa à fuir dès qu'il m'eut soulevé de terre. Je fis un cris perçant. Icoglan, qui étoit extrémement leste, mit l'épée à la main, & la plongea dans

le corps de cet homme, qui, en tombant, m'entraîna dans sa chute : j'avois perdu connoissance. L'autre qui n'avoit qu'un poignard, s'avança comme un furieux sur Icoglan pour venger son camarade. Il évita adroitement tous ses coups, sans s'éloigner de moi. Il s'en seroit défait en peu de temps, si deux des cavaliers avec qui nous avions soupé, & qui avoient entendu mes cris, ne fussent accourus. Dès que cet homme les apperçut, il se sauva à toute jambe ; le reste de la compagnie arriva l'instant d'après ; on me fit revenir aisément avec quelques eaux spiritueuses. Ils examinerent l'homme qu'Icoglan avoit frappé. Il le reconnut pour un de ces Turcs qu'il avoit déjà remarqués dans Paris, & ce fut alors que nous sentîmes tout le danger que nous avions couru. Nous nous éloignâmes bien vîte pour éviter les désagréments qui auroient suivi cette affaire, si par hasard la Garde fût survenue.

En rentrant chez moi, nous dîmes à Salmoni ce qui venoit de nous arriver, & nous convînmes de le cacher à sa femme, que les premiers soupçons d'Icoglan n'avoient déjà que trop affectés. Je fis mettre des chevaux à une voiture pour reconduire ces Dames, qui

n'avoient pas voulu me quitter qu'elles ne m'eussent vu chez moi. Un de ces Messieurs eut la complaisance de conduire Icoglan au Temple jusqu'à ce que cette affaire fut arrangée, & le mari de mon amie fut lui-même chez le Magistrat de la Police, à qui il rendit compte de cette aventure. Ce Magistrat donna des ordres dans l'instant pour que l'on arrêtât les compagnons du mort, & sur-tout celui qui étoit avec lui lorsqu'ils avoient voulu m'enlever. Ils étoient au nombre de cinq : ils furent pris, & je n'ai jamais su depuis ce qu'ils étoient devenus. Le Lieutenant de Police m'écrivit le lendemain que je pouvois être tranquille, qu'il me répondoit sur sa tête que je n'avois plus rien à craindre, & que le jeune homme qui m'avoit si courageusement défendue, pouvoit, sans redouter aucune poursuite, reparoître dans Paris, attendu que le mort n'étoit pas sujet du Roi de France : c'est ainsi que se termina cette affaire qui m'avoit causé une si juste terreur.

Cela fut su de tout Paris, & l'on ne parla pendant quelques jours, que de l'enlevement de la Princesse Turque. Le Prince D*** accourut chez moi, & quand même je n'aurois pas déjà deviné

son secret, l'effroi que cette avanture lui avoit causé eût suffi pour m'en instruire. Il vouloit sur le champ aller à Versailles, demander au Roi la permission pour que je pusse avoir des gardes, la punition de ceux qui, chargés de la Police, n'avoient pas veillé sur ma sûreté; enfin la disgrace du Magistrat, qui avoit laissé violer en ma personne les droits de l'hospitalité. J'eus toutes les peines du monde à contenir son zele; mais je ne pus éviter une explication, & la conversation s'engageant malgré moi, il me fallut entendre la déclaration de son amour. J'employai tout ce que la raison, tout ce que l'honneur, tout ce que la voix même de l'amitié peuvent avoir de puissant pour étouffer en lui une passion, à laquelle je ne pourrois jamais répondre, & qui étoit d'autant plus offensante pour moi, que je savois qu'il ne pourroit jamais m'offrir sa main, attendu que son immense fortune étant presque entierement substituée sur sa tête, aux conditions qu'il ne se marieroit pas, il ne pouvoit le faire sans dépouiller ses enfants d'un bien auquel ils avoient le droit le plus constant, & surtout son fils ainé, qui étoit son idole & l'espoir de sa maison.

Je vis un homme au déſeſpoir; il ne ſentoit que trop bien la force des raiſonnements que je lui oppoſois; mais il étoit dévoré par une paſſion brûlante, & dont les transports me firent frémir. Enfin, perſuadée que les prieres, la douceur, les careſſes même étoient inutiles, voyant qu'il pouſſoit l'audace jusqu'à me reprocher l'amour que je conſervois à ſon fils, ſans aucun eſpoir d'une union légitime, je pris le ton de dignité qui convenoit à mon ſang, & je le menaçai, au cas qu'il continuât à me perſécuter, de m'adreſſer au Roi, & de lui demander ſi la fille des Ottomants ne devoit pas être à l'abri dans ſon Royaume, des pourſuites inſultantes de ſes ſujets.

Il connoiſſoit mon caractere; il ſavoit que j'étois capable de réaliſer cette menace. Il ceſſa donc de me tourmenter; il ſortit en me lançant un regard foudroyant: je vis qu'il méditoit de ſe venger du mépris dont j'avois paru l'accabler, & je réſolus d'être plus que jamais en garde contre lui.

Je ne ſortis d'une perſécution que pour entrer dans une autre. Le Duc, inſtruit à Verſailles de ce qui m'étoit arrivé, revint comme un homme qui a

perdu la tête. Voilà ce que c'eſt, dit-il en arrivant, voilà le fruit de vos injuſtes rigueurs ! Si vous aviez daigné accepter ma main, maintenant ſur-tout que je jouis de tous mes droits, Souveraine chez vous, les aſſaſſins oſeroient-ils vous y venir chercher ? Alors il ſe répandit en plaintes, en larmes, en ſoupirs ; il fit enfin toutes les folies dont eſt capable un amant déſeſpéré, & qui craint pour les jours de ſa maîtreſſe. Ce fut une ſcène d'autant plus déſagréable que Madame Salmoni étoit préſente, & qu'elle apprit ainſi tout ce que nous lui avions caché juſqu'alors. Cette malheureuſe femme devint, à cette nouvelle plus morte que vive, & le billet du Magiſtrat fut à peine capable de la tranquilliſer un peu. Déjà de mauvaiſe humeur par la ſcène que je venois d'avoir avec le Prince D***, irritée de l'indiſcrétion du Duc, je le reçus mal ; mais cette fois j'eus plus beſoin de fermeté que jamais. Ils ſe réunirent tous en faveur du Duc : j'étois d'autant plus facile à attaquer, que dans le fonds je n'avois aucune bonne raiſon à leur donner. Je m'en tirai par le ſubterfuge ordinaire en pareil cas, c'eſt-à-dire en demandant du temps, & en pro-

mettant de me décider quelque jour au gré de leurs vœux.

Personne au reste ne savoit mieux que moi seul ce qui se passoit dans mon cœur. Le Chevalier y régnoit encore tout entier, & je ne me dissimulois pas que cet amour étoit sans espoir, mais sa fidélité alimentoit la mienne, & je ne pouvois me lasser d'admirer le courage qui lui avoit fait prononcer ses vœux. Dans les premiers temps que nous étions arrivés à Paris, j'avois accompagné Emilie aux Dames du Val-de-Grace, où elle avoit une amie. Nous avions passé quelques jours dans l'intérieur de l'Abbaye. La haute Religion, le calme profond, la douce satisfaction qui régnoient dans cette Maison, si digne d'être admirée par les grands exemples de vertu qu'elle a donnés de tout temps, avoient fait une impression profonde sur moi. Voilà, m'étois-je dit, le lieu tranquille où je finirai une vie agitée par une passion malheureuse : j'imiterai le chevalier ne pouvant être à moi, il a cherché sa consolation dans le sein de Dieu, je l'y chercherai comme lui ; & là, dans les bras de la paix, je retrouverai celle qui depuis si long-temps a fui de mon ame.

Les persécutions du Duc de Méd***, la fatale découverte des feux du Prince D***, avoient accru plus que jamais ce desir de la retraite. Je sentois avec douleur qu'Emilie ne pouvoit aller loin ; j'attendois l'instant où Dieu disposeroit d'elle, pour accomplir mon dessein, & en demandant du temps au Duc pour me décider, je me flattois de pouvoir traîner les choses assez en longueur pour les conduire jusques-là.

L'aventure qui venoit de m'arriver tout récemment me confirmoit encore dans ce dessein. Si depuis vingt ans les émissaires de mon pere ne s'étoient point lassés dans leurs recherches, ne devois-je pas craindre d'y être encore long-temps exposée ? J'avois échappé une fois au danger ; combien de fois peut-être avois-je été environnée de pieges sans m'en appercevoir ? Devois-je toujours compter sur le même bonheur ? Et si je succombois un jour à combien de persécutions ne devois-je pas m'attendre dans le sérail, pour me faire abandonner une religion que l'on eût regardée comme un crime dans ce lieu-là ? La retraite me mettoit à couvert de tous ces périls. J'étois enfin décidée à l'embrasser aussi-tôt que j'aurois fermé les

yeux à Emilie, lorsqu'un événement fatal dont l'Europe & l'Asie retentirent, vint suspendre mes résolutions, & reculer pour long-temps le sacrifice de ma liberté.

Madame Salmoni étoit plus mal depuis plusieurs jours. Nous étions dans la plus vive consternation : son mari étoit inconsolable, & moi dant un état peu différent du sien. Elle s'éteignoit lentement ; elle conservoit toute sa connoissance, nous passions tous nos instants auprès d'elle, nous dévorions nos larmes, & nous affections pour la tranquilliser, une sécurité dont notre cœur étoit bien loin. Elle sentoit cependant très-bien son état ; elle se préparoit doucement dans le sein de sa Religion, à une séparation cruelle ; un Capucin, le Pere Luc, qui joignoit à la plus haute piété, un sens droit, un esprit cultivé & une probité intacte, ne l'abandonnoit presque point depuis six mois, & la soutenoit courageusement contre les terreurs de la mort & contre les douloureux sentiments que sa tendresse pour nous éleyoit souvent dans son cœur : c'étoit sur-tout ses moments d'épanchement, d'effusions qui étoient déchirants : sentant à sa foiblesse que son heure der-

niere n'étoit pas loin, elle avoit desiré la présence consolante du Dieu de l'univers. On lui apporta le Viatique, & cette cérémonie auguste fut encore la scène du monde la plus touchante, & j'ai peine à concevoir aujourd'hui comment il me fut possible de la soutenir toute entiere. Elle se sentit encore assez de force pour exiger qu'on la levât pour recevoir son Créateur. On le lui apporta à cinq heures du soir. Elle étoit à genoux quand il entra dans sa chambre. Lorsque le Ministre s'avança pour lui présenter la Communion : » O mon Dieu, dit-elle, c'est une malheureuse pécheresse qui vous attend avec impatience ; mais comment, chargée de tant d'iniquités, oserai-je paroître aux pieds de votre trône ! Quelle est l'intercession qui m'obtiendra le pardon de toutes mes fautes ? C'est à vous, ma fille, me dit-elle, en me prenant par la main, que je devrai cette faveur signalée. Oui, mon Dieu ! voilà celle que j'ai arrachée à l'erreur, que j'ai enlevée aux grandeurs humaines, à ce piege malheureux qui vous ravit tant de cœurs ; celle que j'ai délivrée des liens honteux de l'idolâtrie, pour la conduire à la lumiere de votre vérité, que je vous présente pour

adoucir votre justice. Que ses vertus intercede pour moi, ô mon Dieu! qu'elles se placent entre votre courroux & une femme tremblante. Que cet instant formidable où l'homme est prêt à comparoître devant vous, lui apprenne que tout ce qui fait notre orgueil sur la terre, s'évanouit un jour comme un songe, & que tout ce dont je l'ai privée n'est que cendre à cette heure derniere. Et si les prieres mêmes des pécheurs peuvent être agréables à vos yeux, ô mon Dieu! mettez ma récompense à la combler de bénédictions ».

Nous fondions tous en larmes, & j'étois dans une situation qu'il me seroit impossible de décrire. Le Ministre de la religion ne put lui-même retenir les siennes; & la tendre exhortation qu'il fit à la malade, fut souvent interrompue par ses sanglots. Elle seule étoit calme; la religion, la grace qu'elle recevoit, l'occupoient toute entiere, & la paix & la confiance de son ame avoient ranimé ses yeux presqu'éteints, & se peignoient sur son front décoloré par les souffrances.

Cette auguste cérémonie sembla apporter quelqu'adoucissement à sa maladie; & pendant le peu de jours qu'elle

y survécut, elle fut beaucoup plus paisible : Salmoni, Icoglan & moi, nous passions tour-à-tour les nuits auprès d'elle ; elle avoit en vain voulu nous le défendre, nous l'avions exigé ; & quoiqu'elle eût des gardes, nous ne nous en rapportions qu'à nous des soins que notre tendresse lui devoit. La nuit qui suivit la cérémonie dont je viens de parler étoit celle où je devois veiller ; depuis long-temps elle ne dormoit plus. Je congédiai Salmoni & Icoglan à minuit ; pendant le reste de la nuit elle ne m'entretint que de la sublimité de la Religion, des douceurs que goûte à la mort l'homme qui l'a suivie constamment. Elle me fit part ensuite des petites dispositions qu'elle avoit faites : elle remit entre mes mains une petite cassette qui renfermoit les contrats des sommes qui composoient ma fortune, & que je ne lui avois jamais demandés, & le fetfa du Sultan qui attestoit ma naissance ; elle m'apprit le respect que tout Musulman devoit à la seule vue de ce titre imposant. Elle me dit ensuite avoir remis entre les mains du Pere Luc, les sommes en argent comptant qui lui restoient à moi, & qui étoient encore considérables. Ce Religieux, qui reposoit un instant dans un fauteuil

fauteuil au coin de la cheminée, me confirma le dépôt dont il étoit possesseur. Enfin à sept heures du matin elle me parut avoir envie de sommeiller, & je m'éloignai doucement de son lit.

Salmoni entra l'instant d'après. Je lui fis signe qu'elle reposoit, & nous passâmes dans un autre appartement. Je lui rendis compte de la nuit. Il me dit, en me regardant avec un tendre intérêt; je vous trouve changée, Princesse, vos soins obligeants pour mon épouse me penetrent de reconnoissance; mais souffrez qu'ils se moderent; vous finirez par tomber malade vous-même.

Ce n'est rien, lui répondis-je; la scène de hier m'a profondément affectée, c'est ce qui peut causer la légere altération que vous remarquez sur ma figure; & je suis sûre que si je prenois l'air un instant, il n'y paroîtroit pas.

Eh bien! me dit-il, daignez accepter mon bras; elle repose, Icoglan est levé, il ne s'éloignera pas; nous sommes à la porte du Boulevard, venez y prendre l'air un quart-d'heure; il fait beau, cela ne peut vous faire que le plus grand bien.

Je ne sais quel mouvement involontaire amena malgré moi les larmes dans

mes yeux à cette propofition; Salmoni s'en apperçut, & les attribuant à l'état de sa femme; vous vous affectez trop, me dit-il; au nom de Dieu confervez-vous pour moi : que deviendrois-je dans ce moment cruel, si je n'avois pas les ressources de votre amitié. Je m'appuyai sur son bras en essuyant mes yeux; & après nous être assurés si la malade reposoit, nous sortîmes.

Après avoir fait, en causant ensemble, quelques tours de Boulevard, mon Dieu! dis-je à Salmoni; le cœur me manque, il me semble que j'aurois besoin de prendre quelque chose; nous sommes un peu loin de l'hôtel, me dit-il, vous n'auriez peut-être pas la force d'aller jusques-là. Si vous n'aviez point de répugnance à entrer dans un Café, je vous le proposerois. Il étoit de bonne heure; à Paris, d'ailleurs, ces sortes de libertés tirent peu à conséquence pour les femmes. J'y consentis; Salmoni me fit servir du café, il n'y avoit heureusement personne; & nous déjeûnâmes tête à tête. Salmoni se leve pour payer ce que l'on nous avoit servi; je jette par hasard les yeux sur une Gazette de France placée sur une table voisine de celle où j'étois assise; mes regards se porterent machinale-

ment sur l'article de Constantinople. Les premiers mots que je lis sont : » Hier les Janissaires se sont portés en » foule au Sérail ; &, après avoir pro- » clamé Sultan Mahomet V, ils ont dé- » posé le Sultan Achmet . . . . « Je n'en pus lire davantage ; je fis un cri perçant. Salmoni accourut : oh dieux ! qu'avez-vous ? Ah mon pere ! mon malheureux pere ! . . . . Je n'en pus dire davantage, & je m'évanouis. « La maîtresse du Café arriva ; on me transporta dans un appartement ; l'on me posa sur un lit, & peu après je repris connoissance. Pendant ce temps-là Salmoni avoit parcouru la fatale Gazette & avoit découvert sans peine le coup mortel qu'elle m'avoit porté. Il étoit à genoux auprès du lit quand je revins à moi ; & ses premiers mots furent de me dire : consolez-vous, Princesse, votre auguste pere respire ; & malgré l'usage contraire, on a respecté ses jours. O ciel ! ne me trompez-vous point, lui dis-je ? Alors, pour m'en convaincre, il acheva de me lire l'article. Ah ! s'il est ainsi, je veux partir, je veux aller le voir, lui porter mes secours, partager sa prison. Hélas ! dans ce moment il ne lui reste peut-être pas un seul cœur sensible à son in-

fortune! Salmoni jugea qu'il falloit laisser passer ce premier moment sans me contredire, & attendre plus tard à me faire sentir toute la difficulté de cette entreprise.

Il ordonna que l'on fût me chercher une voiture: en attendant la maîtresse du Café, que ces discours avoient instruit de ma naissance, & de la cause de cet accident, ne put s'empêcher de dire, en gémissant de ce que j'eusse appris cette cruelle nouvelle dans sa maison, que cette Gazette étoit déjà ancienne, & qu'il étoit singulier qu'elle ne fût pas parvenue plutôt à ma connoissance; que des nouvelles plus fraîches avoient donné un ample détail de ce mémorable événement, de la grandeur d'ame que mon pere avoit marquée dans cette circonstance, du superbe discours qu'il avoit fait à son successeur en descendant du trône; enfin de la liberté qu'on lui avoit donnée, par respect pour ses vertus, de se retirer à Amasie, où, quoiqu'il fût gardé à vue, il étoit à l'abri de tous dangers, parce que son neveu, en prenant le sceptre, avoit juré que ses jours lui seroient toujours sacrés.

Cette certitude apporta quelqu'adou-

ciffement à ma douleur. Le carroffe arriva, & après avoir récompensé généreusement la Limonadiere, des foins qu'elle avoit eus de moi, me fentant affez de force pour fupporter le mouvement de la voiture, nous y montâmes Salmoni & moi, & nous retournâmes à l'hôtel.

Je ne concevois pas effectivement comme cet événement n'étoit pas encore parvenu jufqu'à moi. Je m'étois plaint déjà plufieurs fois de ce que différents Numéros de la Gazette de France, que je recevois ordinairement, m'avoient manqué. Je fus bientôt que l'attentive amitié d'Icoglan en avoit été la caufe. Il avoit appris cette nouvelle, dont tout Paris s'étoit entretenu, & prévoyant bien que les papiers publics en parleroient, il avoit fupprimé toutes les feuilles où il en étoit queftion : il en avoit fait part à Monfieur & Madame Salmoni & au Duc de Méd ***, qui avoient approuvé cette fouftraction.

En arrivant à l'hôtel, Icoglan fe préfenta pour me donner la main. Elle fait tout, lui dit Samoni : ils m'aiderent l'un & l'autre à gagner mon appartement. La pauvre Emilie fembla fe ranimer pour me donner des confolations : elle

voulut qu'on la portât dans un fauteuil auprès de mon lit. De quoi vous affligez-vous, me dit-elle? Il vit, & vit encore plein de gloire. Il est rare que l'on tire un nouvel éclat de sa chûte même, & celle de votre pere a prouvé à tout l'univers qu'il étoit un héros. Il a perdu quelques grandeurs: en est-il sur lesquelles on puisse véritablement compter? Mais il avoit de grandes vertus: voilà ce dont on n'a pu le dépouiller. La chûte de votre pere est peut-être le spectacle le plus consolant que le ciel puisse donner au monde: elle prouve que notre réputation tient à nous, & non à ce qui nous entoure.

Le Duc entra l'instant d'après, & je vis alors combien il étoit estimable. Votre infortune, ma belle Princesse, me dit-il, ne vous rend que plus chere à mes yeux. Ce n'étoit point la fille d'un Souverain que je chérissois en vous, c'étoit la femme la plus estimable que je connusse. Les revers de votre auguste pere ne vous ont rien fait perdre, & vous n'en serez pas moins pour moi l'objet le plus digne des respects de l'univers.

Je leur dis alors le dessein où j'étois d'aller trouver mon pere, & de lui rendre dans son malheur, les devoirs que

la nature exigeoit de moi. Ils me montrerent tous les dangers auxquels je m'exposois, & firent tout ce qu'ils purent pour me dissuader d'une entreprise qui leur paroissoit impossible; mais j'ai toujours eu le malheur d'être entiere dans mes volontés: mon parti étoit pris; & si j'eus l'air de me rendre à leurs objections, c'étoit pour me débarrasser de réflexions qui m'importunoient.

J'éprouvai bien dans ce moment-là les effets différents qui naissent de l'amour; il éleve l'ame dans les uns, il l'a dégrade dans les autres. La facilité des conquêtes qu'un grand nom, une immense fortune, une figure aimable peuvent procurer, aveugla souvent le meilleur cœur, en lui faisant supposer qu'il n'est point de femmes qui puisse résister à tous ces avantages. Voilà ce qui égara le Prince D***, & qui d'un honnête homme aux yeux de toute la terre, en fit pour moi seule le scélérat le plus méprisable. J'avois cessé de le voir depuis ma vive explication avec lui, je m'étois bien gardée d'instruire le fils de l'amour du pere: j'avois ménagé sa sensibilité, qu'un pareil aveu eût vivement alarmée. Je n'étois pas non plus sans inquiétude sur son compte; plu-

sieurs courriers s'étoient passés sans que je reçusse de ses nouvelles, & ce silence m'affligeoit.

La chûte d'Achmet III ranima les espérances du Prince D***. Il ne vit plus en moi que la fille d'un Souverain détrôné, par conséquent un être sans consistance, qui cessoit d'intéresser à son sort les Souverains de l'Europe, parce que je devenois inutile à leur politique; une femme sans ressource peut-être, parce qu'ignorant sur quoi ma fortune étoit établie, il pouvoit présumer que je ne subsistois que des secours de la Porte Ottomane. Jugeant de moi sans doute par les femmes qu'il avoit pu connoître, il pensa que ma fierté seroit déchue avec mes honneurs, & que prenant un esprit conforme à l'abaissement de ma fortune, je serois trop heureuse de tenir tout de ses bontés, & qu'il pourroit me posséder sans s'asservir au joug d'un hymen qui, comme je l'ai dit ailleurs, lui étoit devenu impossible.

Joignant l'audace à l'absurdité d'une pareille combinaison, il vint chez moi, & n'usa pas même des ménagements d'usage pour m'expliquer sa pensée. D'abord, je le reçus avec bonté : malgré notre ancienne altercation, je voyois

toujours en lui le pere de l'homme qui avoit toute ma tendresse. Cette espece de déférence lui parut d'un heureux augure, & se flattant d'avance du succès, il me découvrit sans détour ses sentiments injurieux. Je l'avouerai, je demeurai stupéfaite, & la fureur, pour ainsi dire, me rendit immobile. Enfin sortant de cette espece de léthargie, où l'orgueil & le ressentiment m'avoient plongé, je sonnai; mes gens entrerent. La premiere fois, leur dis-je, que cet homme se présentera, qu'on lui refuse ma porte; & me levant avec fierté: sors, lui dis-je, ou, tout Prince D*** que tu sois, je te ferois repentir de ton insolence. Il sortit en souriant, & me dit: » Vous êtes trop belle pour que le temps n'adoucisse pas cette humeur farouche. « Un regard de mépris fut mon unique réponse.

Eh! qui le croiroit, le Prince D*** étoit un parfait honnête homme; brave, généreux, bienfaisant, populaire, d'une probité intacte. Si quelqu'un en doutoit d'après la conduite qu'il tenoit & qu'il tint par la suite avec moi, je lui répondrois: C'est que vous n'êtes pas François, c'est que vous ne connoissez pas la classe des Grands de la Capitale.

qui ont retranché ce que l'on doit aux femmes, des vertus sociales : & ce peuple se vante de les servir ! On les enferme dans mon pays, mais on ne les outrage pas.

Je crus que le traitement que je venois de lui faire, me délivreroit pour jamais de la vue du Prince D***. Je cachai soigneusement cette scene. Je craignois la vengeance que Salmoni, Icoglan, & sur-tout le Duc de Méd*** auroient voulu prendre de l'insulte qui m'avoit été faite. Oh Dieux ! je ne puis encore y penser sans frémir : funeste prudence ! qui m'entraîna presque dans le précipice, & qui fut cause du plus grand des malheurs.

Que les lecteurs qui craignent de s'attendrir, ferment ici l'histoire de ma vie ; un tissu de malheurs est maintenant l'unique tableau que j'aie à leur peindre, & des scenes d'infortune, d'horreur ou de pitié, sont les seules qui me restent à mettre sous leurs yeux.

La perte de ma chere Emilie est la premiere qui se présente à ma plume tremblante. Il arriva enfin, ce moment terrible, qui devoit me séparer pour jamais de ma mere, de mon conseil, de ma meilleure amie, de l'unique

bien qui, avec le Chevalier D***, m'attachoit à la vie. Femme chérie! femme respectée! si l'on peut être encore sensible dans la poussiere des tombeaux, combien tu dois gémir du triste sort de ta pupille : de tous les biens qu'elle reçut de toi, il ne lui reste à présent que ses vertus.

Depuis quelques jours il lui prenoit de temps en temps des foiblesses, & le Médecin n'avoit pu nous cacher qu'elles étoient les funestes avant-coureurs du moment que nous redoutions. Le Pere Luc profita de quelques intervalles pour lui administrer les dernieres faveurs de l'Eglise; elle n'en fut point alarmée : elle passa le reste du jour assez paisiblement. Le soir nous étions assis auprès de son lit, elle me prit la main, ainsi que son époux : Princesse, me dit-elle, je vous recommande ce pauvre infortuné; il le mérite, je suis sûre qu'il ne vous abandonnera jamais. J'inondai sa main de larmes, & je lui jurai de voir toujours en lui mon meilleur ami. Son mari étoit suffoqué par les sanglots; il ne put rien répondre. Ne vous affligez pas, mes amis, nous dit-elle, je ne veux pas encore vous quitter, je ne me sens point mal : voulez-vous par vos larmes, m'em-

pêcher de causer avec mes amis ? changeons de conversation. Mon cher Icoglan, je veux voir si vous avez bonne mémoire : apportez-moi, je vous prie, un coffre de vermeil que vous trouverez sur ma toilette. — Icoglan obéit; elle se mit doucement sur son séant, elle ouvrit le coffre, & en tira un écrin qu'elle lui présenta. J'ai de la peine à croire, lui dit-elle, que vous reconnoissez cela ? Icoglan l'ayant examiné : oh ! pardonnez-moi, belle Fatmé, répondit-il en souriant; c'est l'écrin qui vous venoit du parent d'Ormus, & que mon bon ami me remit pour vous.

Il vous a causé assez de maux pour qu'il vous donne un instant de plaisir. Permettez-vous, mon ami, dit-elle à son mari, que je l'offre à mon pauvre petit compagnon d'esclavage ? Salmoni sauta au cou d'Icoglan, & lui ayant pris la main, il la présenta à sa femme, qui lui remit l'écrin.

L'heure du souper étant arrivée, nous lui demandâmes si cela ne l'incommoderoit pas que nous soupassions à côté de son lit; elle nous assura qu'au contraire nous lui ferions plaisir. Elle fut gaie pendant tout le souper; pour nous, on juge de notre situation. Nous admirions

son courage; nous avions tous le cœur serré, les larmes dans les yeux, & le sourire sur la bouche pour lui cacher notre douleur. On servit du vin de Chipre au dessert : ma bonne amie, me dit-elle ; voilà la premiere nourriture que vous avez prise ; c'est moi qui vous ai servi le premier verre de vin, soyez reconnoissante, servez-moi le dernier que je boirai, selon toute apparence. Je lui obéis en tremblant, je lui en présentai une larme, elle la but à notre santé : vivez long-temps, nous dit-elle, vivez, mes amis ; voilà donc ce que je vais quitter ! — Le Pere Luc, qui s'apperçut que cette situation l'attendrissoit trop, le ramena insensiblement sur l'immensité des biens qu'elle alloit trouver en dédommagement de cette perte.

Vers minuit elle eut une foiblesse qui fut beaucoup plus longue que les précédentes, & qui nous causa une vive alarme. La connoissance lui revint cependant à-peu-près à deux heures du matin : elle desira de s'entretenir avec le Pere Luc ; nous nous retirâmes : elle nous fit rappeller à quatre heures, elle embrassa tendrement son mari, elle me serra ensuite contre son sein, elle présenta sa main à Icoglan, qui l'arrosa de

ses larmes. Adieu, mes amis, nous dit-elle, gardez le souvenir d'une femme qui n'a vécu que pour nous chérir; conservez les vertus que je vous connois à tous, afin que nous puissions nous rejoindre un jour, car je meurs dans la confiance que Dieu me recevra dans le sein de sa miséricorde. Je n'ai desiré qu'un bien dans ma vie, c'étoit de pouvoir vous bénir à mon heure derniere; Dieu a daigné me faire cette grace, je vais à lui avec confiance. Ah! je sens que mon heure s'approche.... Je sens.... Adieu.... Sa tête se pencha.... ses yeux se fermerent.... elle s'endormi dans le sein de l'éternité.

Le Pere Lac nous arracha à ce spectacle de douleur. Ce digne Religieux ne nous abandonna point: il employa les plus douces consolations pour calmer nos justes regrets; il les puisoit dans la Religion, si puissante pour faire supporter les douloureuses privations. Icoglan présida aux devoirs funebres dont notre amitié s'acquitta envers elle. On lui fit des funérailles convenables à sa fortune & au rang qu'elle tenoit près de moi: son époux infortuné n'eut pas la force d'y assister, & ce fut Icoglan & moi qui rendîmes sa dépouille à la terre.

Je passai six semaines renfermée chez moi avec Salmoni, sans recevoir personne, pas même le Duc de Méd***. Ce fut pendant ce temps-là que je déclarai nettement à Salmoni que, quelques objections que l'on pût me faire, j'étois décidée à aller joindre mon pere, pour m'acquitter des devoirs que l'on doit à la nature; devoirs toujours sacrés, malgré la différence des cultes. Lorsqu'il vit que ma résolution étoit formée, & que rien ne pouvoit me distraire de ce soin, il me dit: eh bien! je vous suivrai, & s'il faut périr dans cette entreprise, du moins je périrai en vous servant.

Il est vrai que si les sentiments de mon cœur en applanissoient dans mon idée toutes les difficultés, elle n'en étoit pas moins téméraire en elle-même; car outre les dangers toujours inséparables d'un aussi long voyage, combien ceux dont nous étions menacés en Turquie, n'étoient-ils pas plus grands & moins inévitables? On sait à quoi est exposée une femme Turque qui a quitté la Religion Musulmane pour la Chrétienne; & il étoit très-possible que je fusse découverte. Combien n'étoit-il pas difficile d'approcher de mon pere, d'un Sultan

détrôné, qui certainement étoit entouré d'espions? Et combien la visite mystérieuse d'une femme inconnue, qui ne pouvoit être considérée que comme une femme étrangere, n'étoit-elle pas faite pour alarmer la jalousie Ottomane? A quels supplices d'ailleurs ne s'exposoient pas Salmoni & Icoglan, s'ils étoient reconnus, le premier comme Chrétien surpris avec une Turque, le second comme Turc infidele à Mahomet? Eh bien! tous ces périls qui s'offroient à mon imagination sans aucun voile, ceux de mes amis, la juste douleur du Duc de Méd.***, l'inquiétude extrême où j'allois plonger le Chevalier D***, rien ne fut capable de balancer dans mon cœur un parti, dont j'aurois regardé comme un sacrilege de me dispenser.

J'avois résolu, si j'échappois à tant de dangers, & que le ciel me ramenât parmi les Chrétiens, de me consacrer toute entiere au service des Autels. L'état présent de ma fortune me rendoit la retraite en quelque sorte indispensable. Depuis la mort d'Emilie, j'avois appris la faillite du Banquier à qui elle avoit confié en Italie la plus grande partie de ma fortune; il ne me restoit plus que dix mille livres de rentes: cette

médiocre parcelle des biens que j'avois possédés, me paroissoit suffisante pour me tenir lieu de dot dans la Maison que je choisirois. Le Pere Luc qui avoit quatre mille louis à moi, me les avoit remis peu de temps après la mort de mon amie ; cette somme me suffisoit pour les frais de mon voyage. Si je périssois, & que mes amis me survécussent, je ne les laissois point malheureux. Salmoni étoit à son aise, & n'ayant point d'enfants, il étoit à présumer qu'Icoglan, qu'il aimoit comme son fils, seroit son héritier. Et soit que je dusse périr, soit que je dusse en réchapper, j'étois également tranquille sur l'avenir.

Je recommandai à mes deux amis le plus grand secret sur mon départ : je voulois éviter l'ennui que m'auroient occasionné les persécutions du Duc de Méd ***, dont l'amour étoit devenu plus violent de jour en jour, & auquel l'altération de ma fortune sembloit donner plus de droits pour se faire écouter. Hélas ! je n'imaginois guere que je fusse à la veille d'être délivrée de son amour par la catastrophe la plus terrible.

Tous les préparatifs de mon voyage étoient faits le 6 du mois où nous

étions ; nous avions fixé l'époque de notre départ au 12. J'étois bien aise d'avoir des passe-ports pour n'éprouver aucune contrariété dans ma marche : la Cour étoit à Fontainebleau. Je partis le 8 de Paris pour m'y rendre, dans l'intention de les demander moi-même au Ministre. Une légere incommodité retenoit Salmoni au logis, & je voulus laisser Icoglan à Paris pour quelques arrangements qui restoient à prendre ; je partis donc seule dans ma chaise-de-poste avec un laquais qui couroit devant moi. En arrivant à Fontainebleau, je me rendis chez le Ministre, à qui je fis part du voyage que j'allois entreprendre, & du besoin que j'avois d'un passe-port. Il me le promit ; mais se doutant bien que le Roi voudroit qu'il fût dans une forme plus étendue que ceux que l'on délivre ordinairement, il voulut auparavant prendre ses ordres à ce sujet. Effectivement, sur les neuf heures du soir, il eut l'honnêteté de venir *incognito* me l'apporter : il étoit non-seulement dans les termes les plus obligeants, mais encore me tenoit lieu de lettre de crédit, en cas que j'en eusse besoin. Il me dit que le Roi ne regardoit ce voyage que comme un congé qu'il m'accordoit, &

qu'il comptoit que je donnerois, à mon retour, la préférence à ses Etats pour y fixer totalement mon séjour. Je lui répondis que c'étoit mon intention, que j'avois éprouvé trop de bontés d'un si grand Roi, pour ne pas désirer ardemment de le revoir, & que si mon dessein n'avoit pas été tel, je ne partirois pas sans l'assurer moi-même de ma vive reconnoissance; mais que le mystere dont je croyois devoir couvrir mon voyage, laissant croire à tout le monde que je n'étois point absente, je ne m'étois point rangée à un devoir si doux, ayant le plus grand intérêt à dérober mon départ à différentes personnes de sa Cour. Le Ministre voulut bien se charger auprès de Sa Majesté de mes justes regrets, & lui faire agréer les raisons qui m'avoient empêché de me présenter au Château.

Le Ministre s'étant retiré, n'ayant plus rien qui me retînt à Fontainebleau, instruit que pendant le séjour que la Cour y fait, les chemins sont sûrs, j'envoyai chercher des chevaux pour retourner à Paris. Il étoit près de minuit lorsque je partis. La lune répandoit une grande clarté, je n'avois pas la moindre inquiétude. Cette route est extrêmement

fréquentée, & j'ai eu au reste toute ma vie une sorte de courage qui ne m'a jamais permis d'être en proie aux petites terreurs ordinaires à mon sexe.

J'avois déjà fait cinq lieues ; mon laquais m'avoit devancée. Je sommeillois dans ma voiture, lorsque tout-à-coup le postillon s'arrête : j'entends quelques voix le menacer de lui brûler la cervelle, s'il fait le moindre mouvement. Je crus fermement que j'avois affaire à des voleurs, & je me disposois à leur donner, sans balancer, ce que je possédois. Je baisse ma glace, un homme se présente à la portiere, & me prie de descendre. Sur une légere résistance que je fis : N'exigez pas, Madame, me dit-on, que l'on use de violence. Alors je descends. Un autre homme me prend dans ses bras ; je vois une voiture attelée de six chevaux, sur la droite du chemin. Que l'on juge de mon effroi lorsque je reconnois dans l'homme qui m'aide à descendre le Prince D***. Oh monstre, m'écriai-je ! Je me débattis long-temps pour ne pas me laisser entraîner à cette voiture. Dans ce moment, passe une berline de poste venant de Paris ; mes cris attirerent l'attention de ceux qu'elle con-

duifoit ; je les redouble, malgré les efforts que l'on faifoit pour me fermer la bouche.; la voiture s'arrête. J'entends quelqu'un crier : *oh Dieux ! c'est Cécile !* Je reconnois la voix du Duc de Méd *** ; fauvez-moi, lui criai-je, fauvez-moi. Le Prince, furieux de cet obftacle, me laiffe un moment entre les mains de fes gens, & s'avance vers le Duc. Qui es-tu, lui dit-il, pour t'oppofer à mes projets ? — L'amant de cette Dame, lui répond le Duc, & par conféquent l'ennemi de tous ceux qui l'outragent. Ah ! tu ne peux être que le Duc de Méd ***, répartit le Prince D*** ; eh bien ! reconnois un rival qui, depuis long-temps, brûle de t'immoler à fa haine. A ces mots ils mettent l'épée à la main, le fer fe croife, &, malgré la difparité de l'âge, ils commencent un combat terrible.

Non, je ne conçois pas encore aujourd'hui comment je furvécus à la furprife, à l'effroi, à l'horreur de la fcene qui me refte à raconter ! Pendant qu'ils fe pouffoient avec autant d'adreffe que de vigueur, une chaife-de-pofte qui venoit de Fontainebleau, & dont le bruit qui fe faifoit entendre depuis quelques moments, n'avoit point interrompu les combattants,

arrive sur le champ de bataille. Je bénissois le ciel qui nous envoyoit, au Duc & à moi, un renfort si précieux ! Je continue à crier pour implorer le secours de ceux qui étoient dans la chaise; elle s'arrête; un jeune homme s'en élance avec précipitation. O Ciel ! ne me trompai-je point, s'écrie-t-il? seroit-ce vous, ma chere Cécile ? L'étonnement que me cause cette voix chérie, suspend toutes mes facultés; je reste muette. Le Prince D***, qui reconnoît cette voix comme moi, profitant de cet étrange événement avec une politique incroyable pour consommer son horrible projet, & lassé d'ailleurs d'un combat que son âge avancé ne pouvoit que lui rendre funeste, s'écria tout-à-coup : est-ce vous, Chevalier D***, est-ce vous mon fils ? Sauvez votre pere & votre amante. Mes cheveux se dresserent d'horreur à cette affreuse dissimulation; je vis tous les dangers du malheureux Duc de Méd***, qui alloit se voir victime de la générosité qui l'avoit porté à me secourir. Je vis que le Chevalier, trompé par les paroles artificieuses de son pere, alloit lui-même me plonger dans le précipice; & que j'allois être immolée par la main qui m'étoit la plus

chère. Je voulus parler, je n'en eus pas la force : & qu'aurois-je pu dire à trois hommes furieux qui ne se connoissoient plus ? Le Prince D***, trop brave pourtant pour se mettre deux contre un seul homme, abandonna le champ de bataille à son fils ; & sans attendre l'issue du combat, accourt vers moi, m'enléve dans ses bras, me jette dans sa voiture, y monte, & déjà nous sommes loin de ce théatre d'horreur. Hélas ! ce combat n'avoit pas été long-temps douteux, & mes derniers regards avoient vu le malheureux Duc de Méd***, tombant sous les coups du Chevalier D***.

J'avois conservé la connoissance jusques-là ; mais lorsque je me trouvai tête-à-tête dans la voiture avec le Prince, que je vins à réfléchir à la subite présence du Chevalier que je croyois à huit cents lieues de moi, au triste sort du Duc de Méd*** qui, pour me défendre, périssoit par la main de l'homme que j'aimois uniquement, & qui se croyoit de son côté armé pour mon secours ; enfin quand je songeai aux dangers terribles que je courois moi-même, en me trouvant au pouvoir du Prince D***, la force m'abandonna, & je m'évanouis ....

en prononçant le mot de vengeance.

Mon cruel raviſſeur ne rallentit point ſa courſe pour me faire donner des ſecours : il me fit ſeulement reſpirer quelques ſels. Pendant long-temps ce fut en vain ; mais le mouvement de la voiture, la fraîcheur de l'aube du jour qui commençoit à poindre, mon horreur involontaire pour le Prince qui me ſerroit dans ſes bras pour me ſoutenir, me rappellerent à la lumiere. Nous entrâmes dans Paris, & dans un inſtant nous fûmes à ſon hôtel.

Je ſentis alors que j'avois beſoin de toute ma fermeté, & la vue du danger plus préſent, me rendit tout mon courage. Le Prince me donna la main pour deſcendre, & me conduiſit dans ſon cabinet. Lorſque nous y fûmes ſeuls, il chercha à excuſer l'inſulte qu'il me faiſoit, ſur la violence de ſon amour : il m'apprit qu'il étoit inſtruit de la perte que j'avois faite encore récemment dans ma fortune ; qu'elle devoit me rendre plus chers les grands avantages qu'il m'offroit. Je le laiſſai parler ſans l'interrompre. Lorſqu'il eut fini, je lui répondis avec tout le ſens-froid dont j'étois capable : il n'y a que deux choſes qui s'oppoſent en moi à vos deſirs ; c'eſt

l'orgueil

l'orgueil de mon ſang, & ma vertu. Je ſuis en votre pouvoir : ſi vous employez la force, je trouverai des vengeurs ; mais ni vous, ni moi, nous ne ſerons dans ce cas, parce que vous allez me laiſſer ſortir. Il eut l'air de rire de cette idée, lorſque tout-à-coup tirant de ma poche deux piſtolets que j'y avoit mis en partant pour Fontainebleau, & dont je venois de me rappeller, je lui en préſentai un ſur la poitrine, & je dirigeai l'autre contre ma tête ; Si tu fais le moindre mouvement, lui dis-je, tu eſt mort, & je m'immole : ſi tu n'as reſpecté ni mon titre de femme, ni la fille d'un Souverain, reſpecte au moins le courage qui peut tout ! Le ton que je mis à ces paroles, la fureur qui brilloit dans mes yeux, ma fermeté, & ſur-tout la connoiſſance qu'il avoit de mon caractere, le glacerent : il reſta pétrifié ; je ne voulus pas lui laiſſer le temps de la réflexion, j'ouvris la porte, je ſortis, non comme une femme qui fuit, mais comme un vainqueur qui vient de dicter ſes loix. Il n'oſa ni me ſuivre, ni proférer un mot : je deſcendis, & je fus bientôt dans la rue.

J'eus d'abord de la peine à marcher. J'étois comme quelqu'un qui s'éveille,

& qui sort d'un songe fatiguant. Je doutois encore si j'étois échappée aux dangers que j'avois courus : j'avois déjà fait quelques pas hors de l'hôtel du Prince, les deux pistolets encore à la main ; je m'apperçus de cette inconséquence, & je les serrai bien vîte ; heureusement il étoit de bonne heure, il y avoit encore peu de monde dans cette rue, & mon trouble ne fut point remarqué.

A peine avois-je fait cent pas, que je rencontrai le Chevalier qui arrivoit, & qui, sans doute, alloit descendre chez son pere. Je fis arrêter sa voiture : Où allez-vous, lui dis-je ? vous vous perdez, peut-être ; vous ignorez toutes les horreurs de cette nuit funeste ; souffrez au moins que je vous entretienne avant que vous vous présentiez chez votre pere. Ah! Chevalier, étoit-ce ainsi que nous devions nous retrouver ! Il m'engagea à monter dans sa voiture, & nous nous rendîmes chez moi.

Salmoni, Icoglan, qui ne l'attendoient point, le presserent tendrement dans leurs bras, & nous formâmes le tableau le plus attendrissant pendant un quart-d'heure. J'aurois de la peine à rendre ce qui se passoit dans

mon cœur : la joie de revoir le Chevalier, l'effroi que son pere m'avoit causé, la douleur que je ressentois de la mort du Duc, la fatigue inséparable d'une nuit aussi cruelle, tout cela m'accabloit à la fois. Je me mis dans mon lit, & lorsque je fus couchée, j'admis mes trois amis dans ma chambre. Ah! mon cher Chevalier, lui dis-je, vous avez cru cette nuit m'arracher à un indigne ravisseur; sachez que votre barbare pere étoit ce ravisseur, & que le Duc de Méd***, que vous avez tué aussi inconsidérément qu'innocemment, me défendoit, comme vous, de l'outrage dont j'étois menacée.

On peut juger de l'étonnement où ils furent tous trois. J'avois jusques-là caché soigneusement à tout le monde l'amour du Prince D***. Si l'on n'a point oublié la noblesse du caractere du Chevalier, le respect qu'il portoit à son pere, la sécurité où il étoit que je n'avois trouvé que des protecteurs & des amis dans toute sa famille, on peut aisément se faire une idée de la douleur que lui fit éprouver le récit de tout ce qui m'étoit arrivé, & sur-tout des événements de la nuit précédente. Il ne pouvoit se consoler d'avoir donné la mort

à un homme qui me défendoit géné-
sement, & il ne pouvoit revenir
égarements de son pere.

Je lui rendis compte ensuite d
situation actuelle de ma fortune,
la résolution que j'avois prise d'
voir mon pere. Cette démarche étoit
forme aux principes du Chevalier
je m'attendois bien qu'il l'approuve
Je lui fis ensuite de tendres repro
de ce qu'il m'avoit laissée si long-t
sans me donner de ses nouvelles.
m'en sachez point mauvais gré, me d
depuis trois mois je suis en cours
une Galere de la Religion, que je c
mande. J'ai relâché à Toulon pour
radouber: prévoyant que cette répara
nécessaire me retiendroit quelques jo
emporté par le desir de vous rev
brûlant d'impatience d'embrasser
pere, j'ai laissé le commandeme
mon Lieutenant: & mettant à p
le peu de temps que me laissoit mo
voir, j'ai couru nuit & jour de
Toulon jusqu'au malheureux endroi
je vous ai rencontrée. Imaginez la r
lution qui s'est faite en moi, lorsque
reconnu votre voix & celle de mon p
Un précipice se fût ouvert sous mes
que je m'y serois jetté pour vo

vir tous deux. Je comptois passer deux jours avec tout ce qui m'étoit cher dans le monde, vous embrasser, & repartir. Ô dieux ! falloit-il venir de si loin pour trouver un pere criminel, & pour le devenir moi-même !

Salmoni, qui nous avoit écoutés avec attention, & que son âge & une longue expérience rendoient prudent & circonspect, nous dit ; il n'y a pas de temps à perdre, il faut partir tous dès aujourd'hui, & voici sur quoi je fonde cette précipitation. Cette aventure, sans doute, va faire un éclat prodigieux ; le Duc tient aux premieres Maisons du Royaume, elles voudront venger sa mort : le crédit de votre pere, Chevalier, vous garantit de tous les événements ; mais cette affaire sera longue, votre liberté n'est peut-être pas même en sûreté ; vous êtes ici sans congé de l'Ordre on pourra vous faire un crime d'avoir quitté votre commandement : il faut partir sans voir votre pere, sans voir personne au monde, & laisser ceux qui sont cause de tant de malheurs s'en tirer comme ils pourront. Pour vous, Madame, vous pouvez être enveloppée dans les recherches que l'on fera de cette aventure ; il faut éviter tout à la fois, & ce désagrément, & les bruits

toujours injurieux qui peuvent se répandre dans le Public ; nous comptions prendre la route de Lyon, prenons au contraire celle de Bordeaux, qui nous conduira également en Provence, pour dérober notre marche ; mais partons dès-à-présent, tout est prêt ; le Chevalier vous accompagnera ; nous tiendrons tous quatre dans votre berline, & nous serons déjà loin avant que l'on soit instruit de la route que nous aurons tenus. Vos chevaux nous conduiront à quelques postes d'ici, & votre passe-port est fait de maniere que nulle part on n'osera vous refuser des chevaux.

Nous convîmes que Salmoni avoit raison. Dans moins d'une heure ma voiture fut chargée, tout fut prêt, & à midi nous étions hors de Paris.

J'avoue qu'alors je me crus débarrassée d'un poids insupportable, qui m'accabloit depuis long-temps ; l'amour du Prince D*** avoit empoisonné ma vie ; celui du Duc de Méd*** l'avoit tourmentée ; le souvenir d'Emilie m'avoit rendu ma maison odieuse ; j'étois avec les seules personnes que j'aimois ; j'allois revoir mon pere, ou, pour mieux dire, j'allois le voir pour la premiere fois ; & je goutois, par tant de raisons,

une joie qui depuis bien du temps n'étoit entrée dans mon cœur.

Nous cherchâmes, en nous entretenant de ce qui nous étoit arrivé, comment le Prince D*** avoit pu être si parfaitement instruit de mes démarches, pour se trouver si à propos en embuscade sur le chemin de Fontainebleau. Après nous être inutilement fatigués à le deviner, je me rappellai tout-à-coup que le laquais qui couroit alors devant moi n'avoit point reparu. Voilà le traître! dis-je, c'est sûrement cet homme que l'or du Prince aura corrompu: le Prince étoit sûrement à Fontainebleau: ce misérable l'aura sans doute prévenu, & je me rappelle maintenant qu'il est incencevable qu'ayant demandé des chevaux de poste à neuf heures du soir, je ne les aie eus qu'à minuit: c'est qu'il aura voulu laisser le temps au Prince de faire ses préparatifs, & de me devancer. Je me souviens même qu'ayant montré une legere répugnance à partir à une heure aussi indue, c'est lui qui m'a décidée, en m'assurant que je n'avois pas la moindre chose à craindre.

Cette idée nous parut à tous la plus probable, & nous verrons bientôt que je ne m'étois pas trompée. En nous

entretenant ainsi, nous arrivâmes à Etampes, & là nous prîmes la poste. Je donnai ordre à mon cocher de vendre mes chevaux aussi-tôt qu'il seroit de retour à Paris, de congédier mon postillon, de prendre soudain la voiture publique, & de venir nous rejoindre à Toulon, où il pouvoit être aussi-tôt que nous en prenant la route de Lyon. Je connoissois la fidélité de cet homme, & il étoit le seul de mes gens que j'avois voulu conserver.

Nous fûmes sans nous arrêter jusqu'à Poitiers; nous y passâmes quelques heures; j'avois besoin de ce repos; l'épouvantable nuit du voyage de Fontainebleau m'avoit horriblement fatiguée; & si l'on en excepte le peu d'instants que j'avois passés dans mon lit chez moi avant de partir, depuis trois nuits je ne m'étois point couchée. Salmoni, extrêmement prudent, ne voulut pas cependant que nous nous arrêtassions trop long-temps, & nous repartîmes. Le Chevalier comptoit en arrivant au port trouver sa Galere radoubée, il m'avoit proposé de me conduire jusqu'à Naples, où je trouverois aisément un vaisseau qui me meneroit dans une ville quelconque des Echelles du Levant, d'où il

me feroit facile d'aller par terre jufqu'à Amafie. Nous arrivâmes à Bordeaux le furlendemain, & , continuant notre route par Toulouse, nous dépaffâmes encore cette ville, & nous nous arrêtâmes à quelques lieues plus loin, dans un petit bourg nommé Villefranche-de-Lauraguais. Nous y féjournâmes deux jours pour nous repofer, préférant cet endroit à une ville plus grande où nous aurions été plus en vue, & par conféquent plus faciles à découvrir, fi par hafard on nous eût cherché.

Enfin, au bout de huit jours de la date de notre départ de Paris, nous arrivâmes à Toulon : le Chevalier trouva fa Galere radoubée, & en état de partir le furlendemain. Mon cocher arriva le même foir; crainte de nous manquer, il s'étoit défait de mes chevaux à Etampes même; il étoit retourné fur le champ à Paris; & ayant pris le lendemain un bidet de pofte, il avoit couru devant le courrier de Rome depuis Paris jufqu'à Aix. En faifant cette diligence, il étoit arrivé à Toulon prefque en même-temps que nous. Il nous apprit qu'avant fon départ, il avoit paffé à l'hôtel pour s'informer fi l'on n'avoit entendu parler de rien; le Suiffe

lui avoit dit que le ſoir du jour où nous avions quitté Paris, l'on étoit venu de la part du Prince D*** pour m'engager à paſſer chez lui, qu'il étoit fort mal, & qu'avant de mourir, il avoit quelque choſe à me dire; que deſirant avoir des nouvelles plus certaines, il avoit été dans les environs de l'hôtel du Prince, qu'il y avoit remarqué beaucoup de confuſion, mais que malheureuſement n'ayant vu perſonne de ſa connoiſſance, il n'avoit oſé faire aucune queſtion, de peur de ſe rendre ſuſpect.

Cette nouvelle, toute obſcure qu'elle étoit, apporta néanmoins quelque changement à notre plan; le Chevalier réſolut de différer ſon départ de quelques jours, pour attendre des nouvelles de Paris; il nous obſerva qu'actuellement nous n'avions rien à craindre; que ne s'étant montré nulle part à Paris, tout le monde ignoroit qu'il y eût paru, & qu'en conſéquence on ne le ſoupçonneroit jamais d'avoir participé à la mort du Duc de Méd***; que d'ailleurs une fois à Toulon, il étoit Commandant d'une Galere de ſon Ordre, & par conſéquent, nullement ſujet du Roi de France, & qu'on n'oſeroit pas, en le faiſant arrêter, violer ainſi le droit,

gens; que pour moi, le passe-port que j'avois du Roi même, me mettoit à l'abri de toute violence; & qu'au reste, si l'on s'appercevoit qu'il y eût quelque danger, je passerois tout de suite à bord de son bâtiment, qu'il seroit pour moi un asyle sacré, où personne n'oseroit attenter à ma liberté, puisque je serois censée sous la protection de la Religion.

Nous nous rendîmes sans peine à cet avis, & nous attendîmes avec impatience le courrier de Paris.

Le Chevalier, en arrivant à Toulon, avoit trouvé mort un de ses gens qu'il y avoit laissé. Il voulut le remplacer, & donna ordre à quelqu'un de lui chercher un domestique. Il étoit un matin dans mon appartement, lorsqu'on vint lui dire qu'on lui en avoit trouvé un. Il voulut sortir pour voir cet homme: l'espece de familiarité que permettent les voyages m'autorisant à vivre plus librement avec le Chevalier, je lui dis de faire entrer ce domestique, sans se donner la peine de passer ailleurs pour le voir. Il usa de la permission que je lui donnois: cet homme entre effectivement: le Chevalier lui ordonne d'approcher; il s'avance, il me regarde, &

tout-à-coup jettant un cri perçant : ah ! Dieux, je suis perdu, & il tombe sans connoissance à nos pieds. Que vois-je? dis-je à mon tour : c'est ce misérable *la Jeunesse*, c'est lui qui m'a suivie à Fontainebleau

On emporta cet homme pour le faire revenir à lui, & nous le fîmes garder à vue. L'effroi que mon seul aspect lui avoit causé, me prouva que je ne m'étois point trompée dans mes conjectures, & que sûrement il avoit trempé dans l'indigne complot du Prince. Lorsqu'on l'eut rappellé à lui-même, je lui fis dire qu'il se tranquillisât, que je ne voulois point le perdre; mais que ma bienveillance ne seroit cependant que le prix de sa sincérité; & pour qu'il ne cherchât pas à éluder l'aveu que je lui demandois, je fis ajouter que j'étois déjà instruite de ce qu'il avoit fait, & que je n'en voulois la confession de sa propre bouche, que pour voir s'il ne se rendroit pas indigne de mes bontés par un mensonge.

Ce misérable, un peu rassuré par cette promesse, jura qu'il seroit sincere. Lorsqu'il fut en état de paroître devant moi, j'ordonnai qu'on me l'amenât : nous étions tous quatre réunis lorsqu'il parut. Ce malheureux, pâle, tremblant,

yeux remplis de larmes, se jetta à genoux en entrant dans ma chambre; on lisoit sur sa figure, non la confusion d'un coquin qui se voit découvert, mais les remords d'une ame honnête que quelqu'un de plus adroit a conduit dans le piége, & à qui quelque mobile puissant a fait commettre une action répréhensible. Son état me toucha vivement. Je lui renouvellai moi-même la promesse de son pardon, & je lui demandai qui avoit pu le porter à devenir si criminel à mon égard, & à trahir une maîtresse qui l'avoit honoré de sa confiance? Hélas! Madame me répondit-il, le ressort que les puissants emploient pour déshonorer le pauvre; l'or, cet or qui rend si méprisable l'homme qui le donne & celui qui le reçoit, lorsqu'il est le prix d'une mauvaise action.

Je vois avec plaisir, lui dis-je, que vous ressentez toute la honte que doivent vous inspirer vos torts; continuez avec la même franchise, & comptez sur ma promesse.

Vous vous rappellez, Madame, la derniere visite que vous reçutes du Prince D***. Après la nouvelle que vous aviez eue des revers de votre auguste

pere, j'étois présent lorsque vous nous donnâtes l'ordre, à moi & à mes camarades, de lui interdire votre visite dorénavant. J'avois eu le bonheur d'être distingué du Prince toutes les fois qu'il venoit à l'hôtel, & j'étois celui qui avoit eu toujours le plus de part à ses faveurs. Le lendemain de cette visite, un Commissionnaire vint me dire que quelqu'un me demandoit dans le Café voisin. J'y fus sans nulle défiance : jugez de mon étonnement, lorsque je vis que c'étoit le Prince lui-même qui m'attendoit ! Je voulus d'abord le traiter avec le respect que je lui devois, il me le défendit, en me disant qu'il étoit là *incognito*, & que mes égards le feroient reconnoître. Il m'ordonna de m'asseoir à une table où il étoit assis lui-même; je lui obéis. Il me peignit alors en termes si touchants l'amour qu'il ressentoit pour vous, les rigueurs dont vous l'accabliez, la pureté de ses intentions, l'avantage inestimable pour vous d'accepter sa main qu'il vous offroit, que je ne pus retenir mes larmes; ni m'empêcher de vous taxer d'injustice. Quand il me vit dans ces dispositions, il me demanda alors si je refuserois de le servir; je lui dis qu'il pouvoit compter sur moi;

toutefois qu'il ne feroit jamais queſtion de vous faire du mal. Comment, me dit-il, pourrois-tu t'imaginer que je vouluſſe faire du mal à la perſonne que j'aime le mieux ? Je vous avoue que, dans la ſimplicité de mon cœur, je trouvai cet argument ſans replique, & je lui jurai que j'étois tout à lui. Ravi de cette aſſurance, il me donna cent louis, en me diſant que ce n'étoit qu'un échantillon de ſes bienfaits, & que je pouvois regarder ma fortune comme aſſurée, ſi je le ſervois fidelement; qu'il ne me demandoit, au reſte, que de l'inſtruire de toutes vos démarches, & que je devois voir par le peu de conſéquence de ſa demande, que ma fidélité envers vous n'étoit nullement compromiſe. Il ſortit après ce diſcours.

Daignez, Madame, vous mettre pour un moment à la place d'un malheureux comme moi, qui n'avoit jamais poſſédé une ſemblable ſomme, qui voit une grande fortune en perſpective, & que l'on conduit dans le précipice, ſous l'ombre de vous rendre vous même plus heureuſe. La tête penſa me tourner: je fus exact à lui rendre compte de tout ce que vous faiſiez : enfin vous fîtes les apprêts de votre départ, & je fus l'en

avertir. Je frémis encore de la fureur, du désespoir dont il fut la proie à cette nouvelle. Peu de jours après je sûs que vous alliez le lendemain à Fontainebleau, & que moi seul j'aurois l'honneur de vous y accompagner. Il rêva un moment, & me dit ensuite. Je la devancerai à Fontainebleau : lorsqu'elle se disposera à en repartir, viens m'en prévenir, je logerai à tel endroit, & si tu peux alors différer son départ de deux heures, cela me suffit; il y a mille louis de récompense. Je l'assurai de mon zèle, & je lui répondis que je ne regardois pas la chose comme impossible.

En effet, lorsque vous fûtes à Fontainebleau, je courus à l'adresse indiquée, & je le prévins de votre arrivée. Il m'en sut bon gré, m'assura qu'il ne sortiroit pas, qu'à toute heure je pourrois pénétrer jusqu'à lui; & pour alimenter ma bonne volonté, il me montra les mille louis qui m'attendoient: j'ignorois, je vous le jure, son projet. Le soir sur les neuf heures, vous demandâtes des chevaux pour retourner à Paris; je courus chez le Prince au lieu d'aller à la poste. Il me demanda comment j'allois faire pour suspendre votre départ pendant deux heures dont il avoit.

besoin

besoin; je lui répondis que rien n'étoit plus simple ; qu'au lieu de demander les chevaux tout de suite, j'allois les commander pour onze heures, & que je vous dirois qu'il ne s'en étoit pas trouvé dans l'instant, & qu'il avoit fallu attendre leur retour. Satisfait de cet expédient, il me compta les mille louis ; & dans l'excès de sa joie il dit, avec un serment terrible, à la fin je la tiens. Je compris alors quel étoit son but. La somme considérable que je venois de recevoir n'empêcha point les remords de déchirer mon cœur ; je me trouvois riche pour la premiere fois, & pour la premiere fois je fus malheureux. Je fus tenté tour-à-tour de vous prévenir, de me sauver, de hâter votre départ ; enfin je n'ai jamais passé d'heures aussi cruelles que celles qui suivirent ce moment là ; j'étois tantôt déchiré par l'attachement que je vous portois, tantôt effrayé par le crédit du Prince qui pouvoit m'atteindre par-tout, se venger sans peine sur un misérable comme moi, de l'infidélité que je lui aurois faite. Enfin onze heures arriverent, & je vous amenai des chevaux. J'avois donné quelque argent au postillon pour qu'il vous dît, en cas que vous le

questionnassiez, qu'ils avoient manqué à la poste, attendu que m'étant amusé dans un cabaret, je craignois que vous ne me grondassiez. Ces gens sont toujours dans les intérêts des domestiques; il me promit tout ce que je voulus. Je ne pus m'empêcher de frémir lorsque je vous vis incertaine si vous partiriez si tard; je craignois la vengeance du Prince, & entraîné par ma destinée, je vous rassurai moi-même sur les dangers que vous paroissiez craindre; enfin vous partîtes. Lorsque je passai devant la voiture du Prince, il étoit à pied sur le grand chemin, il m'arrêta, & me força d'attendre l'arrivée de votre chaise. Je ne conçois pas comment je ne mourus pas de douleur lorsque j'entendis vos cris; le Duc de Méd*** parut dans ce moment. Profitant du trouble du combat, je m'échappai, & je rebroussai chemin à pied vers Fontainebleau. Vos cris sembloient me poursuivre & me reprocher mon crime. Je gagnai en courant la forêt; & comme le ciel ne tarde pas à punir les coupables, je fus rencontré par des voleurs qui me dépouillerent de l'infâme prix de ma trahison, & de tous les dons du Prince; je n'ai conservé que les premiers cent louis que j'ai dé-

posés à Paris entre les mains d'un ami. J'arrivai presque nud à Fontainebleau ; je contai la fâcheuse rencontre que j'avois eue. Un Officier de Marine qui partoit pour ce département, eut pitié de moi ; il me fit couvrir, & je partis le même jour avec lui. Lorsque j'ai été arrivé, me croyant encore trop près du théâtre de mon crime, j'ai voulu m'expatrier pour jamais. J'ai su que le Commandant de la Galere Maltoise avoit besoin d'un domestique, j'ai cru l'occasion favorable ; mais Dieu qui veille sur les méchans comme sur les bons, me réservoit au plus grand supplice que je pusse éprouver, en me donnant la douleur de paroître au moment que je m'y attendois le moins, devant une auguste Princesse que j'ai si indignement offensée.

Voilà donc, m'écriai-je, l'épouvantable effet des vices des Grands, le crime des petits, & la corruption des ames honnêtes ! Que cette aventure vous serve de leçon, dis-je à cet homme ; vous voyez ce que l'on gagne à servir les passions des autres, la honte & les remords : songez que l'honneur est le seul bien qui dédommage le pauvre de la privation des grandeurs : s'il le vend à l'homme riche, il lui vend le droit de

le traiter avec mépris. Voilà cent louis pour adoucir la perte que les voleurs vous ont fait éprouver ; je vous pardonne : allez, retirez-vous.

Ce malheureux homme fondant en larmes, tomba sur ses genoux, & le front dans la poussiere, me dit en sanglottant : Grande Princesse ! gardez vos dons........& laissez-moi mourir puisque je perds l'espoir de me consacrer à jamais à votre service.

Je ne pus résister à cette priere touchante, & qui marquoit qu'il étoit digne de cette grace, puisqu'il osoit la demander. Je le considérai un moment dans cet état d'humiliation. O Dieu ! c'est donc les fautes de l'homme, dis-je, qui lui ont appris à fléchir le genou devant son semblable ! Grands du monde ! qui vous jouez de la vertu des foibles, que n'êtes-vous ici pour voir l'opprobre que votre bassesse imprime sur le front de l'homme que vous corrompez ! Levez-vous lui dis-je, vous devez valoir mieux qu'auparavant ; je vous pardonne, restez chez moi.

Cette scene nous avoit vivement émus. Nous admirâmes comme la Providence se joue des vœux & des projets des humains, & comme elle se plaît à con-

fondre ceux qui n'agissent que par des voies criminelles ! Nous eûmes bientôt un exemple plus frappant : hélas ! il fut pour moi le dernier éclair du bonheur qui sembla luire sur ma vie, & dont la lumiere trompeuse ne servit qu'à me replonger à jamais dans l'épaisse obscurité de l'infortune.

J'ai dit que nous attendions des nouvelles de Paris avec impatience ; elles arriverent enfin ; elles étoient d'un Malthois, ami du Chevalier, qui, depuis long-temps, étoit son correspondant. Le Chevalier me les apporta avec empressement. Quel malheur ! me dit-il en entrant, & en même temps qu'elle douce espérance ! Je puis donc me flatter d'unir un jour ma destinée à celle de ma chere Princesse ! Que dites-vous, Chevalier? Il me montra les nouvelles qu'il venoit de recevoir. On lui mandoit que le Prince D*** son pere avoit été frappé d'appoplexie, & étoit mort au bout de trois jours ; que l'on attribuoit ce fâcheux événement au chagrin qu'il avoit ressenti de la perte d'une femme qu'il aimoit tendrement ; qu'il y avoit néanmoins dans tout cela un mystère que l'on ne pouvoit percer ; que le Duc de Méd*** avoit été

trouvé mort d'un coup d'épée sur le chemin de Fontainebleau ; que l'on avoit su par des domestiques que le Duc & le Prince s'étoient effectivement rencontrés à cette place, qu'une femme avoit été cause de leur dispute ; mais que cependant ce n'étoit pas le Prince qui avoit tué le Duc, mais son fils qui étoit avec lui ; que le Marquis de B***, proche parent du Duc, avoit été, sur ce bruit, trouver le fils ainé du Prince ; qu'ils s'étoient battus, & que le frere du Chevalier avoit été tué.

Son ami continuoit, en lui disant que cette épouvantable catastrophe le rendoit unique héritier du titre & de la fortune de son pere ; qu'il lui conseilloit de se faire relever de ses vœux ; & qu'en attendant il avoit rempli en son nom toutes les formalités nécessaires dans ces premiers moments.

Il étoit clair par cette lettre, que toute la terre ignoroit l'apparition du Chevalier à Paris, & que mon nom également n'avoit pas été prononcé dans les différentes conjectures que l'on avoit formées sur ces évenements fâcheux. Ainsi notre séjour en France cessoit d'être dangereux. Une lettre particuliere de l'Ambassadeur de Mal-

che confirmoit au Chevalier tous les détails que l'on vient de lire ; ainsi l'on ne pouvoit douter de leur authenticité.

Elle changeoit singulierement l'état des choses. Il se trouvoit tout-à-coup maître de lui & d'une fortune immense, il seroit sans peine relevé de ses vœux, il étoit sûr de mon amour, il ne pouvoit douter que je n'acceptasse sa main. Il ne falloit pas moins que des raisons aussi puissantes pour adoucir l'amertume qu'il ressentoit de la mort de son pere, & plus encore l'espece de remords qu'il éprouvoit d'avoir été en partie la cause innocente de celle de son frere ; car il étoit aisé de deviner que le Marquis de B*** ignorant totalement que le Chevalier eût paru à Paris, avoit dirigé sa vengeance sur l'ainé comme le seul qui eût pu seconder son pere dans sa rencontre avec le malheureux Duc de Méd***.

Les nouvelles de la mort du Prince D*** & de son fils furent bientôt répandues dans Toulon. Tous les Corps vinrent rendre leurs hommages, à cette occasion, au Chevalier, & l'on fit un Service magnifique en l'honneur des Défunts, où toute la Ville assista ; l'Evêque de Toulon prononça leur Oraison fu-

nebre ; j'y fus *incognito*, ayant évité de me faire connoître dans cette ville pour me débarrasser du cérémonial que j'avois été forcée d'éprouver. L'Orateur loua les vertus du Prince D***. Il en avoit, il faut en convenir. Mais lorsque, pour montrer son amour pour la justice, il célébra la protection qu'il avoit toujours accordée aux foibles, & sur-tout à ce sexe qui n'a de soutien que la candeur & la vertu, je me dis : Est-ce donc ainsi que l'on profane le lieu même de la vérité, & que l'on en impose au peuple, en prêtant aux Grands, qui ne sont plus, des qualités qu'ils n'ont jamais possédées ! Et comment veut-on qu'ils se corrigent ? Ils sont sûrs que l'on viendra sur leur cercueil déïfier leurs vices : il faudroit que pendant l'Oraison funebre d'un grand, tous ceux qu'il opprima eussent le droit de se lever, & d'interrompre l'Orateur par le recit des maux qu'ils éprouverent de la part de celui qu'il loue. Cette espece d'accusation publique, qui seroit l'ombre du jugement terrible du souverain Être, feroit plus d'effet pour la vertu, que n'en firent jamais tous les panégyriques des morts. Mais non : la flatterie est si basse, qu'elle adule même encore lorsqu'elle n'a plus rien à craindre.

Le

Le Chevalier avoit grande envie de retourner à Paris, de remettre à son Lieutenant le commandement de la Galere pour la reconduire à Malthe, & de travailler sur le champ à la rupture de ses vœux, pour m'offrir enfin & sa fortune & sa main. Il me pressoit de retourner également sur mes pas; Salmoni me le conseilloit; Icoglan se jettoit vingt fois par jour à mes genoux, pour me conjurer de ne pas refuser cette satisfaction à son ami. J'avoue que mon cœur étoit leur complice, & plaidoit lui-même contre moi. Enfin je me dis: eh! quoi? l'amour l'emporteroit sur les devoirs de la nature! mon pere est infortuné, & je l'abandonnerois pour courir après la fortune? Non, Chevalier, lui dis-je, non, mon parti est pris: quoi qu'il m'en puisse coûter, j'irai à Amasie, je verrai mon pere, je le presserai dans mes bras, & je reviendrai m'unir avec vous. Oui, je reviendrai, je vous le jure; mon amour vous en répond. Je vous ai, contre toute espérance, conservé ce cœur; je vous le rapporterai tout entier; je vous ramenerai une épouse digne de vous, une femme qui n'aura pas, à ce que j'espere, un reproche à se faire dans sa vie; & convenez avec

moi, que si l'étonnant changement qui vient de survenir dans notre commune destinée, étoit capable de me faire oublier le plus sacré des sentiments, je cesserois de mériter votre amour.

Le Chevalier ne put qu'applaudir à cette résolution, & consentit enfin en gémissant, à ce que je voulois. Il fut donc décidé qu'il me conduiroit à Naples, comme il en avoit d'abord eu le dessein; qu'il y resteroit pendant mon absence; que de-là il travailleroit à ses affaires, & qu'il attendroit mon retour. Comme les délais accroissoient son impatience, il résolut que nous nous embarquerions dès le lendemain, & que le vent étant favorable, il appareilleroit tout de suite.

Nous avions fait à Toulon un séjour beaucoup plus long que nous ne l'avions projetté; le Chevalier écrivit au Grand-Maître, par un petit bâtiment qui alloit en droiture à Malthe, les raisons qui l'avoient retardé. Il offrit de dédommager l'Ordre des dépenses que ce retard pouvoit lui occasionner, par la longue station de son équipage dans un port étranger. Enfin, il finissoit par lui demander un congé, & sa protection pour obtenir la cassation de ses vœux.

Il écrivit de même à son ami à Paris, pour lui marquer ses intentions, pour le prévenir du séjour qu'il alloit faire à Naples, & du temps où il espéroit pouvoir à-peu-près se rendre à la Cour de France : il y joignit une lettre pour l'Ambassadeur de Malthe, afin qu'il sollicitât la puissante médiation du Roi auprès du Saint Pere, pour qu'il le dégageât des liens de l'Ordre.

Lorsqu'il eut prévu à tout, nous nous rendîmes à bord de la Galere : les soins du Chevalier avoient été extrêmes pour me rendre cette traversée la moins désagréable possible. La chambre qu'il m'avoit destinée étoit meublée avec une élégance, un goût, une recherche incroyable ; il me présenta tous ses camarades, & m'ayant annoncé à eux sous mon titre de Princesse Ottamane, & comme une femme qui lui appartiendroit bientôt par les nœuds les plus saints, ils me comblerent d'honneurs & d'attentions. Le Chevalier étoit adoré de ses camarades, & je dûs à ce sentiment, bien plus qu'à moi-même, l'empressement qu'ils mirent à me prouver leur attachement. Le Chevalier me fit servir avec une magnificence vraiment royale. Au premier repas qui me fut

donné à bord, il se présenta avec tous ses Officiers pour assister à mon dîner, & me servir lui-même. Je m'opposai vivement à cet excès d'honneur, & je le suppliai de ne pas me priver, lui & ses amis, du plaisir de manger avec eux pendant tout le temps que nous avions à passer ensemble. Il se rendit à ma priere, & dorénavant il n'y eut plus de distinction.

Je souffris peu de la mer; car quoique nous fussions dans le fort de l'hiver, la beauté du climat empêchoit également & le froid de se faire sentir, & le vent de nous tourmenter. Nous fîmes cependant peu de route les premiers jours, parce que, malgré la foiblesse du vent qui régnoit, il étoit contraire, & qu'il falloit ou louvoyer, ou aller à rames.

Il y avoit déjà dix jours que nous étions partis du port de Toulon, lorsqu'un matin l'on apperçut un bâtiment. Le Chevalier & ses Officiers l'examinerent attentivement avec leurs lunettes, & ils s'accorderent tous à le regarder comme un vaisseau Tunissien de moyenne force. Aussi-tôt il ordonna qu'on chassât sur ce vaisseau. Le Chevalier vint me tranquilliser sur le peu de danger qu'un

pareil combat devoit avoir. Au reste, me dit-il, je vais combattre, & combattre sous vos yeux ; il est impossible que je ne sois pas vainqueur.

L'air de confiance & de gaieté dont il accompagna ce discours, me tranquilliserent totalement, & naturellement courageuse, je ne voulus rien perdre d'un spectacle si nouveau pour moi. Je montai donc sur le pont : je ne pus m'empêcher d'admirer la noble satisfaction qui se peignoit sur le front de tous les Chevaliers, à l'approche d'un moment qui pouvoit être funeste à quelques-uns. Je vis-là la valeur dans toute sa majesté, celle qui sacrifie sans regret sa vie pour la Religion & pour la Patrie.

Je n'oublierai jamais sur-tout l'action que je vis faire dans ce moment-là à un jeune Chevalier. Nous étions tous sur le pont, & la gaieté franche étoit répandue parmi nous. Ce jeune homme s'approche en riant du Chevalier : Mon Général, lui dit-il, ce fripon de Tunissien pourroit bien avoir dans son arsenal quelques balles ou quelques boulets qu'il me destine, & que je serois forcé d'accepter malgré moi. En attendant ce cadeau, je suis bien-aise de vous dire

que hier j'eus quelque altercation avec le Chevalier C*** : sans le Tunissien nous nous serions battus en arrivant à terre ; mais je ne veux point mourir avec la haine de mes camarades ; je crois que j'avois tort. Priez-le qu'il reçoive mes excuses ; & je vous promets, pour cette faveur, quelques orreilles de Tunissiens de plus. Le Chavalier C***, qui étoit présent, sauta au col de ce jeune homme avec une effusion de joie & d'amitié difficile à peindre. Il passa successivement dans tous les bras, & chacun, pour-ainsi-dire, le porta en triomphe. Le Chevalier le prit par la main, & me le présentant avec enthousiasme : Refuseriez-vous, me dit-il, de couronner une si belle action ! J'étois véritablement attendrie jusqu'aux larmes, & partageant les transports de tout le monde, je l'embrassai de tout mon cœur ; & détachant une superbe croix de Malthe en brillant, que je portois au col par amitié pour le Chevalier, je la lui attachai moi-même avec une satisfaction qui n'est connue que de ceux que le spectacle d'une belle action fait remuer jusqu'au fond de l'ame.

Pendant ce temps-là nous avions approché le vaisseau Barbaresque, qui mar-

choit mal. Le Chevalier avoit fait placer quatre canons près de l'éperon de la Galere ; & lorsque nous fûmes à demi-portée, il en fit lâcher quelques volées à l'ennemi. Ce bâtiment, mettant alors en travers, nous envoya sa bordée qui nous fit peu de mal, parce que nous prenant en long, la plupart des boulets passerent à droite & à gauche.

La Galere avançoit toujours, & malgré la mousqueterie ennemie qui fut assez bien servie pendant un quart-d'heure, elle accrocha le vaisseau. Alors tous les Chevaliers fauterent à l'abordage avec une audace bien nouvelle pour les yeux d'une femme, & en moins de dix minutes ils furent maîtres du bâtiment. On arbora l'étendart de la Religion à la place du pavillon Tunissien ; & le Chevalier ayant fait passer à son bord l'équipage qu'il venoit de prendre, mit quelques matelots sur la prise avec quelques Chevaliers pour la commander ; il leur donna ordre de faire voile pour Gênes, dont nous étions peu éloignés, d'y vendre la prise, & de revenir par terre rejoindre la Galere à Naples, où nous espérions être sous peu de jours.

Le soir nous célébrâmes cette petite

victoire. Il n'y avoit eu que deux Chevaliers de blessés & cinq Soldats, & tous legerement. les ennemis avoient eu six hommes tués, & quelques blessés. Ils n'étoient en tout que vingt-cinq; c'étoit par conséquent dix-neuf qui étoient maintenant à bord. Le Chevalier, qui étoit plein d'humanité, fit soigner leurs blessés avec bonté; & quoiqu'ils fussent tous esclaves par le droit de la guerre, il les traita avec générosité, & adoucit leurs fers autant qu'il fut possible.

Quoi que le Chevalier m'eût pressée plusieurs fois pendant le combat de me mettre en sûreté, j'avois desiré tout voir, & j'étois restée fermement sur le pont. Salmóni & Icoglan se montrerent noblement dans cette occasion. Icoglan, qui aimoit beaucoup le Chevalier, ne le quitta pas un instant pendant tout le combat; & du moment que l'on fut à l'abordage, il fut sans cesse devant lui, & je remarquai plusieurs fois le Chevalier le prendre en souriant par le bras, pour avoir la liberté d'alonger un coup de sabre à l'ennemi qui le combattoit, & dont Icoglan le vouloit garantir.

Mon jeune Chevalier reparut le soir avec sept ou huit sabres qu'il avoit ar-

rachés aux ennemis : Princesse, me dit-il, j'ai bien mal gagné la croix, que vous m'avez donnée ; en voilà la preuve ; mais souffrez du moins que je mette à vos pieds ce foible trophée que je ne dois qu'à l'honneur d'avoir combattu sous vos auspices. Nous rîmes tous de cet acte chevaleresque. Je l'embrassai encore une fois, & je lui promis de conserver cherement le trophée qu'il vouloit bien me consacrer.

Nous passâmes la soirée la plus gaie ; il sembloit que le péril que l'on avoit partagé en commun eût banni toute contrainte & toute cérémonie : on me taxa d'imprudence, de m'être inutilement exposée, mais en même-temps on loua ma fermeté, qui ne s'étoit pas démentie d'un instant. Ah ! comment aurois-je consentie à me retirer ! tout ce qui m'étoit cher étoit là, & je n'aurois pas voulu perdre un moment de vue mes amis en danger.

Tandis que la gaieté régnoit parmi nous, je trouvai Salmoni un peu sérieux ; je lui en fis devant tout le monde un reproche agréable ; il me répondit : Je vous jure, Princesse, que je partage l'allégresse générale ; si j'ai paru rêver un instant, ce n'est nullement par tristesse ou cha-

grin; en voici la seule raison. La figure d'un de ces esclaves m'a frappé; je n'en ai qu'une idée confuse, je cherche à me rappeller où je l'ai vu; mais c'est vainement, & voilà ce qui m'a donné un instant cet air rêveur que vous avez été trop bonne de remarquer; vous voyez que cela ne méritoit pas l'obligeante inquiétude dont vous venez de m'honorer.

Rien ne sera plus facile, mon cher Salmoni, dit le Chevalier, que de vous satisfaire demain; cet esclave est à vos ordres, disposez-en; vous l'interrogerez tout à votre aise. Salmoni le remercia, reprit sa gaieté, & l'on n'en parla plus.

Le Chevalier prit alors Icoglan par la main, & dit: Vous ne croiriez pas, mes amis, que voilà celui qui m'a le plus impatienté pendant tout le combat: il faut que je le punisse de s'être toujours mis insolemment devant moi, & d'avoir disputé le pas à votre Commandant. Les éclats de rire recommencerent; & le Chevalier prenant dans sa poche une Croix de Chevalier Servant, la lui attacha lui-même en lui disant: Je promets que l'Ordre ratifiera le présent que je vous fais, auquel je joins une pension de deux mille écus. Et pour vous apprendre à avoir ainsi manqué de respect

au Général d'une Galere, je vous exile de Malthe auprès de Madame, jusqu'à ce qu'il lui plaise de vous renvoyer. Tous les Chevaliers jurerent qu'il feroit confirmé dans sa place par l'Ordre entier, & tous, en badinant, lui intimerent l'ordre de garder son exil jusqu'à ce qu'il me plût de le révoquer.

Nous restâmes à table assez avant dans la nuit ; & mes compagnons de voyage & moi ayant besoin de repos, nous nous séparâmes, en nous promettant mutuellement de conserver l'agréable liberté qui avoit régné parmi nous ce soir-là.

Le lendemain, à peine Salmoni fut-il levé, qu'occupé de cet esclave dont la figure l'avoit frappé, il usa de la permission que le Chevalier lui avoit donnée & ordonna qu'on le lui amenât. Lorsqu'il fut devant lui, il l'examina encore long-temps sans lui parler ; il se convainquit d'autant plus qu'il le connoissoit, mais il lui fut impossible de se remettre où il l'avoit vu. De son côté l'esclave avoit l'air de le considérer avec une curiosité inquiette, & de chercher à rappeller dans sa mémoire des traits qui ne lui étoient point inconnus. Enfin, Salmoni, rompant le silence, lui dit

en Italien : Mon ami, je vous connois : mais rappellez-moi dans quelle circonstance je vous ai vu, & si je puis vous être utile.... L'esclave ne lui donna pas le temps d'achever; un tremblement universel vint s'emparer de lui; sa voix de Salmoni l'avoit frappé, & l'ayant reconnu le premier, ô Mahomet, dit-il, je touche à ma derniere heure! & se jettant aux pieds de Salmoni : Ah! Seigneur, sauvez-moi la vie que déjà j'ai pensé perdre de votre main, & n'accablez pas un misérable que l'ambition de la fortune avoit seule égaré. Ce discours, qui étoit encore une énigme pour Salmoni, ne fit qu'accroître sa curiosité : Quelque mal, lui dit-il, que tu ayes pu me faire, je te le pardonne d'avance, & je te jure ma parole, que non-seulement j'épargnerai ta vie, mais encore que si je puis contribuer à ta liberté, je ferai tout ce que je pourrai; mais satisfait ma curiosité. Comment ai-je déjà voulu t'arracher la vie? quel fut ton crime envers moi? Parles & ne crains rien.

Le Chevalier & moi nous étions survenus, & nous prêtâmes une oreille attentive à cette conversation. L'esclave répondit : Ah! je suis indigne de tant

de bontés ; & le ciel ne m'a conduit ici sans doute que pour expier les crimes dont je me suis rendu coupable envers vous. Vous rappellez-vous, Seigneur, du Forçat que vous délivrâtes à Marseille pour vous conduire chez Iman, ce Marchand de Fez qui avoit enlevé votre Maîtresse? O bonté divine, s'écria Salmoni! c'est lui-même; je le reconnois. Vous rappellez-vous, continua l'esclave, de l'homme que vous avez poignardé sous les murs du sérail? Oui, répondit-il; mais je ne l'ai jamais connu. Eh bien! dit-il, cet homme c'est moi: voilà le criminel qui voulut vous perdre, qui voulut perdre tout ce que vous aviez de plus cher au monde. Le ciel est juste, il me fit survivre alors à vos coups; mais sa patience s'est lassée, & il ne m'a fait vivre si long-temps, que pour vous offrir dans mon esclavage une vengeance plus aisée.

Nous restâmes muets d'étonnement à cet aveu imprévu. Comment, tu vis, lui dit Salmoni? & c'est toi que j'ai poignardé? Ah! Dieu, que vos décrets sont impénétrables. Rassure-toi, misérable, j'ai juré de te pardonner, je ne m'en repents pas; & la Princesse que tu vois, dont ton audace alors trahissoit les intérêts, sera le garant de ma promesse.

Comment! c'eſt-là la fille d'Achmet? C'eſt-là l'enfant que Fatmé portoit dans ſes bras? O Dieu! je ſuis donc bien plus criminel encore, dit l'eſclave, que je ne le croyois. Il faut, pour vous inſtruire, continua-t-il, que je remonte juſqu'à l'époque où je diſparus de la Tartane que vous aviez fretée pour paſſer de Marſeille à Fez. Le haſard le voulut, & je ne fus point coupable alors. Vous vous rappellez qu'il faiſoit une chaleur exceſſive; la mer étoit calme pendant cette nuit; j'eus l'envie de me baigner; je craignis que vos matelots ne m'en empêchaſſent, ſi je le leur diſois. En conſéquence, je m'avançai ſur le bord de la poupe, le timonier dormoit profondément; je me débarraſſai de la chemiſe & du caleçon que je portois, & faiſaiſiſſant une manœuvre, je gliſſai doucement, & je me jettai à la mer. J'avois malheureuſement accroché la chemiſe & le caleçon en deſcendant, & ils tomberent à la mer; c'eſt cette circonſtance qui fit qu'il ne reſta aucune trace de la maniere dont j'étois diſparu. Je ne voulus point remonter à bord pour les y remettre, & les laiſſant flotter à côté de moi, j'attendis l'inſtant où je regagnerois la Tartane pour les emporter.

Vous n'ignorez pas combien dans mon pays les hommes sont accoutumés à l'eau, & qu'habitués dès l'enfance à nager des journées entieres, elle est presque autant notre élément que la terre.

Après m'être bien baigné, je restai quelques moments sur le dos sans faire aucun mouvement ; la fraîcheur de la mer avoit calmé mon sang que la chaleur de la journée avoit agité. Enfin le croirez-vous ? dans cette position le sommeil me surprit, & je ne me réveillai qu'à la pointe du jour. Pendant que je dormois, le vent ayant un peu fraîchi, la Tartane s'étoit éloignée. Jugez de mon effroi lorsqu'ouvrant les yeux je ne l'apperçus plus, & que je me vis seul entre l'immensité du ciel & la vaste étendue des mers ? La frayeur me rendit presque immobile sur la surface de l'onde ; les forces commençoient à me manquer ; je craignois que le moindre mouvement ne me les enlevât, & je flottai pendant six heures sur mon tombeau, où la faim & l'épuisement devoient me précipiter bientôt. Enfin j'apperçus sur le midi un vaisseau à l'horison ; je jugeai, par le vent qui régnoit & la façon dont ses voiles étoient orientées, qu'il venoit vers moi. La joie pensa

m'être aussi funeste que la frayeur ; elle me causa un tremblement universel, qui me mit à deux doigts de ma perte ; je me calmai heureusement, & j'apperçus alors distinctement que le vaisseau m'approchoit avec vitesse. Réunissant toutes les forces qui me restoient, je nageai à sa rencontre ; je vis bientôt après qu'il mettoit sa chaloupe à la mer, & je jugeai que l'on m'avoit remarqué. Sans me donner une fatigue inutile, j'attendis avec patience que la chaloupe m'eût atteint ; elle me joignit en peu de temps, j'y entrai : il me seroit impossible de vous rendre ce qui se passa en moi dans cet heureux moment ; je ne pus résister à la violence de cet état, je m'évanouis.

Lorsque la connoissance me revint je me trouvai dans la chambre du Conseil ; on m'entouroit, & mes libérateurs me prodiguoient tout les secours de l'art ; ils m'interrogerent. Je leur racontai ce qui m'étoit arrivé ; ils ne pouvoient concevoir comment un homme avoit pu rester sur l'eau depuis minuit jusqu'après de cinq heures du soir sans périr. Néanmoins l'état dans lequel ils m'avoient trouvé, l'épuisement où j'étois, leur persuaderent la vérité de mon rapport.

Je

Je sus que j'étois dans un vaisseau Marseillois, qui alloit dans le Levant ; je ne leur déguisai ni ma Religion ni ma Patrie ; & ces François, plein d'humanité, après m'avoir sauvé la vie, me fournirent des vêtements, me nourrirent avec bonté, & me débarquerent à Constantinople.

N'ayant aucune ressoure, je me mis à porter des ballots sur le Port pour gagner ma vie. Un jour que j'y travaillois, je reconnus dans un homme qui m'appelloit pour m'employer, ce même Marchand Iman que vous alliez chercher à Fez ; sa vue vous rappella à mon souvenir ; je renouai connoissance avec cet homme que j'avois servi ; & croyant lui donner une nouvelle qui pouvoit flatter son ame intéressée, je lui appris que vous le cherchiez, en lui rappellant la femme qui en étoit l'objet, & que j'avois aidé, sous ses ordres, à enlever jadis auprès de Gênes.

Sa recherche sera bien inutile, me dit-il ; cette femme qui aujourd'hui s'appelle Fatmé, est dans le sérail du Grand-Seigneur, auquel son premier Maître l'a vendue, & je doute que, tout amoureux qu'il soit, il parvienne jamais à l'en tirer.

Quand j'eus fait le service que demandoit Iman, il me paya, & je ne le revis plus. Quelque temps après le Bostangi Bachi, qui faisoit travailler dans les jardins du sérail, mécontent des Eunuques qui mettoient trop de lenteur dans leur tâche crut pouvoir, sans qu'on s'en apperçut, y introduire, malgré les défenses rigoureuses, des ouvriers ordinaires pour achever ces travaux. Il en fit choisir quelques-uns de robustes, & je fus de ce nombre.

Voilà l'origine de ma perte, de la vôtre, de celle de votre Maîtresse, & du malheureux Bostangi, qui fut étranglé ; mais n'anticipons pas sur les évenements. Les nouveaux ouvriers furent bientôt remarqués par les esclaves de service du sérail. Quelques-unes de ces femmes, jeunes encore, lasses sur-tout de l'épouvantable contrainte dans laquelle elles vivoient, se lierent sans peine avec nous, & je ne fus pas des derniers à avoir une maîtresse. Je sus bientôt qu'elle étoit esclave de Fatmé, qui venoit d'être nommée gouvernante de la jeune Princesse, à qui la Sultane Aski avoit donné le jour. Je me doutai, par les rapprochements que je fis, & les éclaircissements que me donna ma Maîtresse, que

cette Fatmé étoit la même que vous cherchiez ; mais jusques-là cette découverte m'intéressa peu.

Quelque temps après, me promenant, un jour de repos, dans les rues de Constantinople, quelle fut ma surprise lorsque je vous apperçus ! Le costume Turc que vous aviez pris, ne m'empêcha point de vous reconnoître. Je vous suivis ; je m'assurai du Caravanseraj où vous demeuriez, & il ne me fut pas difficile de deviner & le but de ce déguisement, & l'objet qui vous attiroit dans cette ville.

Ce fut alors, je l'avoue à ma honte, que je conçus l'horrible projet de sortir de la poussiere en vous perdant. Pardon : je ne cherche point d'excuse ; mais si vous daignez réfléchir que je ne voyois en vous qu'un Chrétien, & par conséquent un homme dont le sacrifice me rendoit agréable à ma loi ; que j'étois en outre un misérable, sans ressource, condamné à travailler toute sa vie pour subsister, vous conviendrez qu'il étoit bien difficile de résister à l'espoir d'une fortune qui s'accorderoit avec ma Religion, & qui me sauveroit de la misére.

Ne voulant cependant rien entre-

prendre sans réflexion, je m'attachai plusieurs jours de suite sur vos pas, pour m'assurer entierement si vous étiez l'homme que je soupçonnois : l'attention que vous parûtes faire à moi plusieurs fois, me rendît plus circonspect, & me confirma que je ne m'étois pas trompé, je vous vis parler au jeune Icoglan & alors je ne doutai plus de votre dessein.

Ce fut-là l'instant où je m'ouvris à ma Maîtresse. Je lui fis sentir l'avantage qui nous reviendroit de trahir vous & Fatmé. Je lui dis que je ne demanderois au Sultan, pour récompense, que la liberté qu'il m'accorderoit sans doute. Cette assurance la décida : je lui recommandai d'observer Fatmé avec soin, pour tâcher de m'instruire du lieu & de l'heure où vous l'enleveriez, parce qu'il falloit attendre ce moment pour donner au Sultan une preuve non équivoque de la fuite de cette esclave chérie, que je prétendois lui révéler. Elle me promit d'être fidelle à ce que je lui recommandai, & elle ne me tint malheureusement que trop parole.

L'absence de Fatmé, pendant deux mois avec la Sultane Aski, me causa pour le moins autant d'impatience qu'à

vous. Je vous observai à différentes reprises ; je vis à votre air chagrin, combien vous souffriez, & j'en conclus que Fatmé avoit consenti à vous suivre, & que votre tourment ne venoit que de rester si long-temps sans recevoir de ses nouvelles.

Enfin elle revint, & dès le lendemain ma Maîtresse vint me dire dans l'endroit où je travaillois, que Fatmé, couverte d'un voile qui la déroboit à tous les yeux, venoit de sortir. Je ne fis qu'un saut des jardins à votre logement ; je me cachai dans un coin ; je vis quand elle vous donna son billet, & le transport avec lequel vous le parcourûtes. De ce moment-là jusqu'au lendemain au soir ; je ne vous perdis point de vue ; je passai la nuit sous vos fenêtres, dans la crainte que vous ne fissiez quelque démarche qui m'échappât. Le soir je vous vis remettre votre réponse à la même femme voilée ; c'étoit tout ce que je voulois savoir ; je revolai au sérail, & je dis à l'esclave qui ne m'avoit point vu depuis vingt-quatre heures, & qui se mouroit d'inquiétude, tout ce que j'avois observé. Je lui recommandai de faire l'impossible pour dérober le billet que vous aviez remis à Fatmé. Je lui fis si bien sentir

que c'étoit de la connoissance du contenu de ce billet que dépendoit le succès de notre projet & notre fortune future, qu'elle me jura qu'elle tenteroit tous les moyens pour se le procurer.

Effectivement le lendemain matin sur les huit heures je la vis accourir avec empressement. » Le voilà, me dit-elle; Fatmé le lisoit tout-à-l'heure, & le Sultan a pensé la surprendre: elle l'a jetté avec précipitation dans un vase de porphire. Elle est sortie avec le Grand-Seigneur pour aller chez Aski. Je l'ai pris, lis-le vîte, que je le reporte où je l'ai trouvé » Je le lus, je vis l'heure du rendez-vous: j'effaçai à tout hasard le mot *minuit*, j'y substituai celui d'*onze heures*, & je me persuadai sans peine, que Fatmé rejetteroit sur son trouble le peu d'attention qu'elle auroit fait précédemment à cette rature: je rendis le billet à l'esclave, qui le remit adroitement dans le lieu où elle l'avoit pris.

Il m'avoit bien appris le moment de votre fuite; mais ce n'étoit rien, tant que je ne saurois pas l'endroit par où l'évasion devoit se faire, ni les moyens que vous aviez concertés pour l'exécuter. Je me persuadai que je les découvrirois en vous examinant. Je retour-

nai donc vous chercher ; je vous trouvai enfin dans le fauxbourg de Péra, où vous eûtes un long entretien avec un Capitaine François, à qui vous remîtes de l'argent : vous le quittâtes, & je ne m'attachai plus qu'à espionner le Capitaine. Je lui offris indifféremment mes services de porte-faix : il les accepta pour porter à son bord un grand coffre. Avant que d'aller chez lui, il entra chez un charron, & lui commanda une échelle de vingt pieds de proportion, & un crochet avec un manche. Je devinai aisément ce qu'il en vouloit faire : il ne me restoit plus qu'à savoir où ils devoient être employés, sur-tout le crochet dont je ne prévoyois pas l'usage. Nous fûmes ensuite chez lui, j'y pris le coffre, je le portai à bord de son vaisseau : je l'examinai assez pour le reconnoître au milieu de cent autres.

Quand je l'eus quitté, je fus à tout hasard chez un autre charron ; je commandai une échelle & un crochet sur les mêmes proportions, & je retournai au sérail, fort inquiet de savoir comment je m'y prendrois pour découvrir l'endroit par où Fatmé se sauveroit : mon intelligence maudite me servit encore dans cette occasion.

Fatmé & ses femmes vinrent quelques jours de suite s'amuser à une escarpolette qui étoit auprès des murailles des jardins du vieux sérail. Excepté les esclaves qui connoissoient les ouvriers, les autres femmes ne se méfioient nullement de nous, qu'elles prenoient pour des habitants ordinaires de ces lieux. Le troisieme soir Fatmé étant venue, selon son usage, jouer à l'escarpolette, dit à l'un de nous d'aller appeller le Bostangi Bachi, je fus celui qui exécuta son ordre. Le Bostangi accourut; on connoissoit le crédit de Fatmé au sérail, & tout le monde trembloit devant elle.

Bostangi, lui dit-elle, cette escarpolette est trop basse, je veux que tu la fasses élever au-dessus de la crête des murs, afin que je puisse de-là jouir, sans danger, de l'agréable vue de Constantinople & de la mer.

Le Bostangi obéit dans l'instant. Quelques ouvriers monterent aux branches les plus hautes de deux arbres de tech, où l'escarpolette étoit suspendue. Ils y attacherent les bras ou les cordes qui la soutenoient; & le fauteuil se trouva alors horizontalement placé avec le haut de la muraille; on fut chercher une

échelle

échelle pour y monter, & Fatmé l'essaya dans l'instant.

Ce fut un coup de lumiere pour moi ; je vis qu'en se balançant elle dépassoit à volonté la muraille. Je ne doutai plus alors de son intention, & je compris à quel but le crochet avoit été commandé.

Pleinement satisfait sur tous les points qui intéressoient ma curiosité, j'attendis impatiemment le jour de l'exécution ; mon dessein étoit de conduire Fatmé à la Garde du Palais, de me présenter au Sultan, de lui découvrir cette intrigue, de vous désigner, ainsi que le vaisseau François ; & muni de tant de pieces de conviction, de demander une récompense proportionnée à la grandeur du service. De quelle fortune me serois-je flatté, si j'avois pu prévoir que la Princesse devoit être compagne de votre fuite.

Nous ne pûmes nous empêcher de frémir, le Chevalier, Salmoni & moi, à l'aveu d'un projet aussi noir. Comment a-t-il pu se former dans ton sein, lui dit Salmoni ? Misérable ! ne savois-tu pas que Dieu est le même dans tous les climats, & que sa vengeance attend toujours les traîtres.

Ah ! vous ignorez, nous répondit cet homme, combien l'esclavage & l'avarice dégradent l'ame : celui qu'ils égarent trouve justes tous les crimes qu'ils lui inspirent ; il ne s'apperçoit de leur bassesse que lorsque ses projets échouent.

Enfin, l'instant arriva ; je tombai mourant sous vos coups, & depuis ce moment fatal j'ignorai ce que vous, Fatmé & l'enfant qu'elle portoit, étiez devenus ; j'ignore même encore qui m'enleva de la place où j'étois. Tout ce que je sais, c'est qu'au bout de huit jours la connoissance me revint ; mais ma mémoire étoit confuse, & tout ce qui m'étoit arrivé se peignoit comme un songe à mon imagination ; je me vis entouré de Janissaires qui me gardoient à vue je voulus faire quelques questions, & nul ne me répondit. J'ai su depuis que le Sultan avoit défendu, sous peine de mort, de me faire la moindre interrogation : le Chirurgien me dit que pour l'intérêt de ma blessure, je devois observer le silence ; que j'étois hors de danger, mais que la moindre imprudence m'y replongeroit.

J'obéis, & j'attendis, non sans inquiétude, le dénouement de tout cela. Cinq ou six jours après, lorsqu'on vit

que j'avois un peu plus de force, on me transporta sur un matelas hors de ma chambre ; nous traversâmes une foule d'appartements qui m'étoient inconnus ; ils étoient tous déserts, & je ne vis que les Janissaires qui me portoient, & le Chirurgien qui m'accompagnoit.

Nous arrivâmes enfin dans un, qui me parut beaucoup plus riche que les autres ; on me déposa sur un lit de repos ; les Janissaires se retirerent, & le Chirurgien resta à mes côtes.

L'instant d'après, un homme superbement vêtu entra, & je reconnus le Sultan. Le Chirurgien se prosterna devant lui : levez-vous, dit Achmet. Croyez-vous qu'il soit en état de parler ? le Chirurgien l'assura que j'avois assez de force pour soutenir une conversation de deux heures : il me tata le pouls, & il dit que l'émotion que j'éprouvois dans le moment, n'étoit causée que par la présence inattendue de Sa Hautesse.

Le Sultan fit signe au Chirurgien de se retirer ; il resta seul avec moi. Ce grand Prince prenant ce ton de bonté qui va jusqu'au cœur, prit la peine de me rassurer sur la terreur que son aspect me causoit. Parles, me dit-il ; comptes sur ma clémence : mais souviens-

toi que j'exige que tu sois sincere, que je suis instruit de tout, & que les déguisements sont inutiles.

Il m'écouta patiemment debout, pendans une heure & demie. Je lui racontai tout ce que vous venez d'entendre ; il tenoit des tablettes à la main ; de temps en temps il suspendoit mon récit & gravoit avec un poinçon, quelques notes, sans doute, sur les feuilles.

Lorsque j'eus cessé de parler il frappa dans ses mains, & quatres esclaves entrerent. Prenant alors un air sévere qui me fit frémir : Que l'on aille dans l'instant, leur dit-il, étrangler le Bostangi Bachi ; que sa tête soit mise au bout d'une pique à la porte de la grande Mosquée, avec ces mots : *Infractaire aux loix du Sérail.* Les esclaves sortirent.

Cet ordre me glaça les sens. O ciel, me dis-je ! voilà dont la premiere victime de mes forfaits ; mes yeux se remplirent de larmes. Le Sultan eut l'air de ne faire attention ni au discours qui venoit de m'échapper, ni aux pleurs que je versois. Et tu n'as, me dit-il, aucune connoissance de l'enfant que Fatmé avoit avec elle ? Non, je vous le jure, répondis-je. Il poussa un grand soupir : il se promena en silence pendant quel-

que temps. Enfin, reprit-il, voilà tout ce que tu fais? Oui, lui répondis-je. » S'il est ainsi, tu vivras; mais souviens-toi qu'il y va de tes jours si tu révele jamais aucune des choses que tu viens de me dire. Je te défends, sur-tout de découvrir à personne que ce Salmoni soit Chrétien; que cette Fatmé eût un enfant avec elle lors de sa fuite, & que l'Icoglan ait eu part à cette intrigue. Ta tête m'en répond. L'esclave du sérail, à qui tu t'es confié, n'est déjà plus; ainsi la plus légere indiscretion ne pourroit être attribuée qu'à toi. L'avarice t'a guidé; tu as voulu faire le mal, tu en as reçu la punission; elle t'attendoit, quand bien même tu aurois réussi : je ne dois que des supplices aux traîtres. Vas, guéris-toi, & sors de mes Etats ».

Le Sultan sortit; les Janissaires rentrerent, & l'on me remporta. Ces derniers mots m'avoient atterré; j'étois comme un homme que l'on accable d'un poids énorme; toute l'horreur de ma conduite se peignit à mon imagination, & je ne concevois pas comment le ciel laissoit vivre un misérable qui avoit causé le malheur, la mort peut-être de l'homme qui, jadis, avoit généreusement brisé

ses fers. Je guéris lentement de ma blessure : je m'éloignai suivant l'ordre du Sultan. Depuis ce temps, la misere, l'ombre de ceux que j'ai fait périr, le souvenir de mes crimes, se sont attachés sur mes pas ; j'ai vieilli dans l'indigence & l'infortune. Enfin j'ai vécu jusqu'à ce jour pour vous montrer votre persécuteur, confondu par la vengence céleste, & mourant à vos genoux déchiré par ses remords, & par l'effroi de la colere d'un Dieu qui s'arme pour le punir.

Ce malheureux ne nous trompoit pas; à peine eut-il cessé de parler qu'il lui prit une suffocation qui le fit tomber à nos pieds; on l'emporta, & il expira quelques heures après.

La mort précipitée de cet homme, les douloureux souvenirs que son récit avoit rappellés à Salmoni, les regrets de la perte d'Emilie, que ces détails avoient réveillés, vinrent obscurcir la joie que nous avions éprouvé la veille. Nous adorâmes la Providence qui ne laisse aucun crime caché, & qui n'en suspend quelquefois la punition que pour la rendre plus éclatante.

Nous débarquâmes peu de jours après à Naples; je n'y trouvai point de facilité assez prompte pour passer en Turquie.

Le Chevalier qui, sur l'espoir de mon prochain retour, pressoit mon départ autant qu'il pouvoit, me conseilla d'aller à Venise, où je trouverois sûrement à m'embarquer sur le champ. Je suivis son conseil; nous nous rendîmes dans cette Ville, où je trouvai effectivement un vaisseau qui faisoit voile le lendemain pour la Morée; je passai à Venise dans le temps du carnaval; je n'y vis que des visages de cire & de carton; tout étoit masqué jusqu'aux gens du plus bas étage. J'avois déjà vu en France un échantillon de cette manie, qui m'avoit paru aussi extravagante qu'indécente. J'ai vu dans ces temps-là la dépravation & la licence en honneur; les oreilles les plus chastes forcées d'écouter les propos les plus dégoûtants, & le simulacre public, d'actions qui, dans tout autre temps, auroient été vivement réprimées. Je n'ai jamais conçu quelle politique permettoit au peuple un plaisir dispendieux qui, chaque année, fait monter un échelon de plus à la corruption des mœur. Je crois qu'un Philosophe qui se donneroit la peine, pendant une longue suite d'années, d'observer ces époques des Saturnales modernes, où le visage est masqué & le cœur à nud, calculeroit

aisément les progrès ou la diminution des vices d'un peuple.

Je m'embarquai malgré la certitude que nous avions de nous réunir bientôt, pour ne plus nous séparer ; nos adieux furent douloureux. Je m'arrachai des bras du Chevalier avec un serrement de cœur que ni la douceur de voir mon pere, ni l'espoir de rejoindre dans peu mon amant, ne purent dissiper ; Salmoni m'accompagna : le Chevalier voulut garder Icoglan ; j'y consentis : je sentois qu'il avoit besoin de quelqu'un qu'il pût à son aise entretenir de moi, & dans le sein duquel il pût déposer les larmes que mon absence devoit lui coûter.

Nous nous séparâmes enfin. O dieux! puis-je encore aujourd'hui écrire ces mots sans expirer de douleur! Oui .... nous nous séparâmes & ce fut pour jamais! .... Hélas! quarante ans ont pesé sur ma tête depuis ce moment fatal, & ma blessure saigne encore! . .

En arrivant en Turquie je ne changeai point de costume, Salmoni non plus. Je demandai au Bacha de Smirne un passe-port, pour me rendre en sûreté à Amasie ; je lui fis voir celui que je tenois du Roi de France ; & le Bacha, par respect pour ce nom révéré chez les

Turcs, m'accorda ce que je demandois, & me donna quatre Janiſſaires pour me conduire & empêcher qu'on ne me fit aucune inſulte.

Après un voyage auſſi fatigant qu'ennuyeux ; j'arrivai enfin à *Amaſie* ; je n'avois avec moi que Salmoni, le cocher qui m'étoit venu rejoindre à Toulon, & ce malheureux domeſtique que le Prince D*** avoit corrompu, & dont le zele étoit infatigable depuis le pardon que je lui avois généreuſement accordé.

Mon premier ſoin fut de m'informer où étoit le Palais qu'habitoit Achmet ; l'empreſſement que je mis à cette demande, les différentes queſtions que je fis pour découvrir les moyens les plus ſûrs & les plus prompts de pénétrer juſqu'à lui, me rendirent ſuſpecte. On ſe doute bien que dans la ſituation où ſe trouvoit mon pere, il étoit environné des eſpions de la Porte Ottomane ; que l'on examinoit avec ſoin les perſonnes qui deſiroient de l'approcher, & que l'on ſcrutoit ſéverement les relations les plus innocentes.

Je ne m'apperçus pas d'abord de l'impreſſion que ma curioſité avoit faite ſur les eſprits, & je ne le connus que par le danger que je courus bientôt après. On

m'avoit peint l'abord de sa retraite difficile ; on m'avoit dit que je ne réussirois qu'en faisant négocier cette entrevue par quelqu'un d'adroit auprès de l'Aga qui le gardoit, & le faisant corompre par un présent considérable. Un Turc, qui sans doute n'étoit qu'un espion, s'offrit avec un air de franchise dont je fus dupe, de conduire cette intrigue ; il me demanda sous quel nom il m'annonceroit à l'Aga : je lui répondis simplement, comme une Françoise, que le desir de voir un si grand Prince amene du fond de sa Patrie. Ce nom de Françoise accrut encore les soupçons de cet homme : on n'ignoroit pas combien Achmet avoit été estimé dans l'Europe, & il en conclut qu'il étoit sûrement question de quelque conjuration secrette pour remettre ce Prince sur le Trône, dont on cherchoit à l'instruire. Cet homme, à qui j'avois remis l'argent que je destinois à l'Aga pour me le rendre favorable, au lieu de s'acquitter de sa mission, fut déposer chez le Cadi d'Amasie tout ce que son imagination frappée lui présentoit comme une réalité.

Je ne prévoyois guere l'orage qui me menaçoit, & j'attendois en paix le succès de sa médiation. L'on m'avoit dit

que les jardins du Palais qu'habitoit mon pere, bordoient une petite riviere qui coule près d'Amasie, que souvent il se promenoit dans ces jardins, & que l'on pouvoit jouir sans crainte de sa vue. Je ne pus résister au desir que cette découverte fit naître en moi : je proposai à Salmoni de prendre un bateau, de nous promener sur cette riviere, en lui disant que peut-être aurions-nous le plaisir de le rencontrer dans ces jardins, & que lui qui le connoissoit si bien, il lui seroit aisé de me le faire remarquer.

Salmoni, après m'avoir fait quelques objections que je détruisis, consentit à me satisfaire. Nous sortîmes, non sans être observés de près : nous prîmes un bateau, & nous côtoyâmes les bords du Jardin, que nous examinâmes avec une avide curiosité. A peine y étions-nous depuis un quart-d'heure, que la rive opposée au jardin se couvrit de Sphahis & de Janissaires ; ils nous crierent en Turc, que nous entendions parfaitement tous deux, d'aborder de leur côté. Les Bateliers se disposoient à obéir. Salmoni, qui prévoyoit le danger que nous allions courir, tira deux pistolets de sa poche, & menaça les Bateliers de leur casser la tête, s'ils ne reprenoient pas le chemin de la

Ville, où nous aurions moins à craindre de la fureur de la soldatesque.

Les Janissaires qui s'apperçurent du mouvement de Salmoni, firent sur nous, presqu'à bout pourtant, une décharge de leurs arquebuses. Le malheureux Salmoni en fut atteint; il tomba mort à mes pieds: je me précipitai sur son corps; je l'arrosai de mes larmes. Les Bateliers effrayés aborderent dans l'instant, & nos farouches assassins m'arracherent à son cadavre sanglant.

A cette barbarie, à l'indigne traitement qu'ils me firent souffrir, la fureur s'empara de moi, & le désespoir soutint mes forces que cet affreux spectacle m'avoit presque ravies: ils me traînerent avec ignominie chez le Cadi. Jusques-là l'état affreux où je me voyois, l'éminent danger qui menaçoit mes jours, m'avoient suffoquée, & pour ainsi dire, éteint en moi jusqu'à la faculté de prononcer un mot. Je parus devant le Cadi, & ses premieres paroles me firent connoître les soupçons que ma présence à Amasie avoit fait naître. J'étois sur le bord de ma tombe; un instant de plus alloit m'y plonger, quand par une de ces inspirations qui ne viennent que de la Providence, je tire de ma

poche, plus par instinct que par réflexion, le fetfa qui attestoit ma naissance; & le déroulant aux yeux de mes bourreaux : Tremblez, traîtres, leurs dis-je, & respectez le sang de vos Maîtres!

Cette apparition fut un coup de foudre. Ces audacieux, dont le bras étoit levé pour m'immoler, tombent le front dans la poussiere, & attendent en tremblant, l'arrêt que je voudrois leur dicter. Je ne pus m'empêcher de me dire à moi-même en les contemplant dans cet état : Voilà donc l'effet que l'opinion fait sur les hommes! voilà l'effet de l'esclavage; l'audace envers le foible, la bassesse devant le puissant! La mort de Salmoni m'avoit rendue furieuse. Je l'avoue, j'aurois voulu dans ce moment, avoir assez de force pour abattre d'un seul coup toutes ses têtes. Voilà ce qu'occasionne l'injustice que l'on fait éprouver à une ame fiere; elle la rend barbare. Monstres! m'écriai-je, qui avez eu l'insolence d'assassiner un homme de ma suite, vous n'échaperez pas à ma vengeance: qu'on se leve, & qu'on me conduise au Sultan Achmet, qui fut votre Maître, & dont je suis la fille.

Ces malheureux, glacés d'effroi, se

leverent, & marcherent devant moi. Je les suivis avec fierté, & ne voulant pas être exposée aux yeux de toute la populace; je leur ordonnai de me faire respecter comme les Sultanes du férail. Dans l'instant les rues furent désertes, les jalousies fermées, & nul être vivant n'osa se présenter sur mon passage.

Je traversai la ville à pied; j'arrivai au Palais, & les gardes instruits par ceux qui me précédoient, me laisserent pénétrer jusqu'à Achmet. Il étoit seul, appuyé sur une estrade, la tête panchée sur une de ses mains, & paroissoit plongé dans une rêverie profonde. Le bruit que je fis en entrant, l'en tira. Il me regarde avec un air de majesté & de douceur tout ensemble, qui me pénétrerent: je me précipitai à ses genoux, je lui présentai le fetfa. O mon pere!.... Je ne pus que prononcer ces mots; mes forces m'abandonnerent, mes yeux se couvrirent d'un voile, & je tombai évanouie.

Quand on m'eut rappellé à la vie, je me trouvé entre les mains des femmes. Où est mon pere? Où est-il, m'écriai-je? il parut, il me serra contre son sein, il m'inonda de ses larmes. O doux instant! instant plus cher que l'amour même; le seul, l'unique qui

m'ait fait goûter dans la vie une félicité dont la nature ſeule peut donner l'idée ! Cette ſcene muette étoit trop forte encore pour moi. Le Médecin que mon pere avoit appellé, lui repréſenta que nos tranſports étoient dangereux pour la vie de tous deux. Il s'éloigna.

Je paſſai toute la nuit qui ſuivit cette entrevue, au milieu des femmes dont Achmet m'avoit environnée. Elles m'accablerent des plus tendres ſoins ; il me fut impoſſible de fermer l'œil. Les douces careſſes de mon pere, l'affreux ſpectacle de la mort de Salmoni, le ſouvenir ſi cher du Chevalier dont je me peignois l'inquiétude, tant de ſentiments chers & douloureux ſe heurtoient, ſi j'oſe le dire, dans mon cœur. Enfin la reconnoiſſance pour le Dieu que j'adorois, & qui m'avoit arrachée aux glaives ſuſpendus ſur ma tête, s'y fit entendre à ſon tour. Le calme ſuivit ce retour de mon ame ſur la foibleſſe de nos moyens. Je m'élevai vers lui, je le remerciai de m'avoir conduite dans les bras d'un pere, pour me récompenſer de mon attachement à ſa loi. J'admirai ſa profonde juſtice, qui, dans la mort de Salmoni, n'avoit pas laiſſé impunie cette violence qui jadis l'avoit porté à

poignarder le traître forçat qui enlevoit Fatmé, & qui lui avoit laissé le temps, par le long exercice des vertus Chrétiennes, de paroître devant lui sans avoir un instant pour se préparer ; enfin par la douleur d'une perte aussi imprévue, j'appris à me résigner moi-même, & à me soumettre à d'autres, qui me seroient peut-être infiniment plus cruelles : je lui adressai du fond du cœur, cette priere : O Dieu des Chrétiens ! je suis sortie du palais de mes peres encore enveloppée de l'obscurité de l'enfance, tu m'appellois à ta loi. J'y rentre aujourd'hui au bout de vingt-cinq ans ; sois le seul être qui y reçoive mon hommage, & fais que j'y conserve pur & sans tache cet esprit qui t'a connu.

A peine fut-il jour que mon pere me fit demander s'il pouvoit me voir, & si ma santé me le permettoit. Qu'avec empressement je le fis entrer ! j'étois levée ; je me précipitai dans ses bras. L'éducation d'Europe m'avoit dégagée de cet air de contrainte que conservent toujours les femmes Asiatiques. Mon pere s'en apperçut ; je le vis sourire. Pardon, lui dis-je, je manque peut-être à ce respect auquel vous êtes accoutumé ; mais j'ai vécu chez un Peuple où les senti-

mens du cœur marchent toujours avant les égards.

Sa curiosité brûloit de savoir mes aventures : je le satisfis pleinement. Je n'oubliai aucune circonstance, pas même celle de mon amour pour le Chevalier D***. Mais quand je lui parlai d'Emilie, de mon attachement pour elle, de sa tendresse pour moi, de sa mort enfin, dont j'avois été témoin : ah ! ma fille, s'écria-t-il, de quel poids tu me soulages : j'avois sans cesse devant les yeux le spectre de cette femme infortunée. J'avois dans les premiers moments de mon désespoir, mis sa tête à prix : les cruels ministres de ma vengeance m'avoient trop bien servi. Je crois voir encore cette tête livide, ensanglantée, qu'ils me présenterent un jour. O Dieu de Mahomet ! quelle est donc ta fatalité ? Emilie a vécu ! mes bourreaux se sont trompés ; je suis innocent de ce crime, il retombera sur eux seuls.

Cela me rappella l'histoire de cette Angloise, ou plutôt de cette Italienne, qui avoit été assassinée à Londres, & dont Salmoni nous avoit raconté la fin tragique : nous en conclûmes que c'étoit la tête de cette femme que l'on avoit ap-

portée à Achmet. Cette découverte tranquillisa mon pere, qui, suivant la loi, se regardoit comme innocent d'un crime dont la victime n'étoit pas celle sur qui son intention s'étoit portée : c'est ainsi que raisonne le Paganisme.

Je n'avois encore osé lui parler de ma mere : enfin, j'osai la nommer. Aux premiers mots que je prononcé sur ce sujet, ses yeux se remplirent de larmes : Ah ! le jour qui me priva de ma fille, me dit-il en pleurant, me priva de l'objet de mon amour ; ta malheureuse mere ne put survivre à ta perte, & dans vingt-quatre heures je fus privé des deux objets qui m'attachoient à la vie : depuis je n'ai plus vécu pour moi, je n'ai vécu que pour le trône : sa possession n'est pas plus stable que les jouissances du cœur ; je l'ai perdu, cela devroit être, sans doute, & je ne m'en plains point.

Il regnoit dans tous ses traits un air de grandeur si imposant lorsqu'il me parla de la perte de son trône, que je ne pus m'empêcher d'admirer dans ce moment, la beauté de ce grand homme, dont jusqu'alors je m'étois peu occupée ; sa taille étoit riche & bien proportionnée : il avoit un caractere de tête tout ensemble majes-

tueux & doux, un front élevé, de grands yeux bleus, couronnés de deux sourcils noirs, épais & bien arqués ; le nez aquilin, la bouche grande, mais agréable & bien meublée, les levres un peu épaisses, une barbe longue & fournie, & qui dès-lors commençoit à blanchir ; le col parfaitement dégagé des épaules, ce qui donnoit aux mouvements de la tête une grace noble & fiere tout à la fois ; les bras nerveux, la main charnue, la jambe belle, & cependant une marche lente, qui venoit peut-être de l'habitude de la représentation, mais qui néanmoins annonçoit plus de force que de souplesse ; l'organe flatteur, s'exprimant bien, quoique laconiquement ; instruit, malgré l'ignorance de son Peuple ; ayant plus d'élévation dans le génie, que de finesse dans l'esprit ; facile à s'attendrir, lent à juger ; susceptible, sans fatigue, du travail le plus long ; simple, innocent même dans ses amusements, tel étoit Achmet, tel étoit l'homme qui en avoit imposé au Législateur de la Russie, qui avoit vu le Conquérant du Nord mendier le sourire de ses Ministres, qui avoit fait les destins de la Perse, & accru sa puissance en la protégeant, & que ses aveugles sujets avoient renversé de son

trône pour le récompenser des biens qu'il leur avoit procurés.

J'éludai la conversation, & ne lui parlai point de l'épouvantable catastrophe qui l'avoit privé du sceptre : je lui dis seulement, lorsqu'il me demanda qui avoit pu me porter à braver tant de dangers pour arriver jusqu'à lui : Si vous eussiez conservé vos grandeurs, peut être ne m'eussiez-vous jamais vue ; mais vous avez connu l'infortune ; il vous restoit une fille dans l'univers, elle devoit venir vous chercher. Je m'apperçus qu'il s'attendrissoit ; je changeai de conversation, je lui rappellai Salmoni, le sort funeste qu'il venoit d'éprouver, & qui devoit d'autant plus l'intéresser, qu'il ne l'avoit éprouvé que par attachement pour moi. Ce grand Prince donna des larmes à sa mort. Il ordonna qu'on lui fît d'honorables obseques ; il se souvint aussi du jeune Icoglan & daigna me demander si je l'avois connu.

Nous passâmes quelques jours dans ces douces effusions, qui ne sont connues & véritablement appréciées que par les cœurs sensibles. Jusques-là il ne m'avoit point encore entretenu de ma croyance. Enfin, un jour il rompit le silence sur cet article. Je ne vous de-

mande point, me dit-il; quel Dieu vous servez. Elevée en Italie, habitante de la France, amante d'un Malthois, ma fille est Chrétienne. Oui, lui répondis-je fermement; oui, je vous l'annonce sans détour, parce que le respect que je dois à mon Dieu, est au-dessus de la crainte que peut m'inspirer un pere.

Il me regarda fixement pendant quelques minutes, sans parler; & je crus démêler dans ses regards, une sorte de vénération pour ma réponse. Je vous vois des vertus, me dit-il, & c'est beaucoup; mais êtes vous heureuse? Oui, lui répondis-je, parce que ces vertus que je dois à ma morale, m'assure un bonheur qui ne passera pas. Croyez à votre Dieu, me répondit-il. Un Dieu qui récompense la vertu, une Religion qui inspire le bien, sont le Dieu & la Religion de tous les cœurs purs: c'est le fanatisme qui proscrit, c'est la sincérité de l'amour pour le Créateur, qui tolere. Et depuis il ne m'en parla plus.

Le bruit de mon arrivée & de ma beauté avoient pénétré pendant ce temps-là jusqu'à la Porte Ottomane. Mahomet V ne put résister au desir de me voir; il écrivit à Achmet, pour l'engager à me faire passer à Constantinople, & pour

l'instruire de l'amour qu'il avoit conçu pour moi sur le bruit de mes charmes.

Mon pere m'apporta la lettre que le Sultan lui écrivit : il lui annonçoit les hauts destins qu'il me préparoit, & l'engageoit à me porter à répondre, comme je le devois, au suprême honneur qu'il me faisoit.

Deux raisons m'en empêchent, répondis-je à mon pere, ma Religion & l'attachement que j'ai voué à un autre. Vous les avez approuvées, & Achmet ne peut blâmer un cœur qui fait garder ses serments......... Mon pere répondit à Mahomet, & lui annonça mes refus. Ils irriterent sa colere, & peu de temps après le Béglierbey de Natolie, son confident alors & son ami, m'apporta ses menaces & l'assurance de son amour. Achmet étoit présent lorsque je reçus cette étonnante ambassade : je demandai froidement au député, quels étoient donc les charmes qui en moi avoient pu faire un tel ravage dans le cœur d'un aussi grand Prince ? Le Béglierbey, qui crut que par cette question j'annonçois une prompte défaite, détailla avec éloquence tous mes attraits, & finit en disant : Que c'étoit sur-tout pour cette chevelure magnifique qu'on avoit ventée, à son

maître ; & dont il est idolâtre ; ces cheveux superbes, qui couvrent ce front où la beauté, où la vertu respirent à travers la noblesse du sang des Ottomants.

Alors, sans répondre, saisissant des ciseaux qui étoient sous ma main, & coupant au-dessus du col mes cheveux qui étoient d'une beauté rare : Porte, lui dis-je avec fierté, porte à ton Maître l'objet de son amour, & dis-lui qu'une femme capable d'un tel sacrifice, n'a de maître que le ciel & son cœur.

Achmet, en m'embrassant, me dit : je n'avois vu en vous jusqu'ici, qu'une femme vertueuse : vous venez de me montrer la fille d'Achmet ; & se faisant alors apporter ce qu'il lui falloit pour écrire, il traça ces mots à Mahomet.

» Je n'ai qu'une fille : si mon enfant étoit d'un sexe différent, tu pourrois l'immoler à la sûreté de ton regne : l'antique usage & la raison d'Etat feroient ton excuse ; mais ma fille ne dépend pas de toi ; elle est du sang Ottoman, elle est de ton sang, tu ne peux la traiter en esclave. Laisse-la libre, elle sortira bientôt de tes Etats, & ne mets pas par une violence injuste, ceux qui t'ont placé sur le

trône, dans le cas de rougir de leur choix.
Achmet. »

Je l'avoue, je n'attendois qu'en frémissant, le dénouement de cette scène : Achmet me rassuroit. Vous ne connoissez pas le cœur humain, me dit-il : dans un homme foible, la crainte est toujours le sentiment dominant : il est ou vertueux ou vicieux au choix de ceux qui le maîtrisent. Achmet ne se trompoit pas, la réponse de Mahomet V fut un ordre à tous les Bachas de me fournir à mon passage tous les secours dont j'aurois besoin, & de me faire rendre les honneurs dûs à mon sang..... Il ne me parla plus de son amour.

Mon pere, qui lisoit dans mon cœur, & qui sentoit d'autant mieux le sacrifice que l'amour faisoit à la nature, que j'évitois de lui en parler, me pressa de partir. Va, mon enfant, va, ma chere Cécile, me dit-il, où l'amour t'attend ; va couronner la flamme de celui qui a su connoître ton rare mérite ! Je ne ferai point assez barbare pour abuser du temps que tu as eu la générosité de donner à la nature. Que je fusse resté sur le trône, que tu eusses été élevée dans la Loi de Mahomet, en te donnant un époux, je t'aurois également perdue

pour

pour la vie ; du moins aujourd'hui je te ſaurai heureuſe. Pars : la politique du Divan peut d'un moment à l'autre demander ma tête ; chaque jour je vois le lever du ſoleil, & ne ſuis pas sûr de jouir du quart de ſa courſe : épargne à tes yeux ce ſpectacle qui déchireroit ton cœur ſenſible, & qui me rendroit à moi-même la mort inſupportable : emporte ma bénédiction, transmets-la à l'époux que tu t'es choiſi ; qu'elle s'étende ſur toute ta poſtérité : c'eſt la premiere fois que le ſang de ma race ſe ſera mêlé avec celui des Chrétiens ; fais que tes enfants offrent à la face de l'Univers étonné, l'aſſemblage des vertus & d'Aſie & d'Europe.

Les derniers jours que je paſſai avec mon pere, s'écoulerent dans les larmes. Je l'avois vu : eh ! pouvoit-on le voir ſans l'aimer ! J'allois le quitter, & je ne pouvois me diſſimuler que c'étoit pour toujours. Cette ſéparation lui coûtoit autant qu'à moi : ſon cœur ſe briſoit à chaque inſtant, & la fermeté de ce grand homme, que la chûte de ſon rang n'avoit point étonné, l'abandonnoit dans le ſein de la nature. Enfin ce jour cruel arriva ; ce moment fut affreux :

on m'arracha de ses bras, & je les perdis de vue pour toujours.

Que ce voyage fut différent du premier! J'étois seule, je n'avois plus mon pauvre Salmoni, dont le secours alors m'eut été si nécessaire. Je n'avois pour unique ressource que mes deux domestiques : ces malheureux fondoient en larmes en me servant. J'étois mourante, & mon état les pénétroit. Je cherchois à me faire une illusion flatteuse, en me peignant les transports du Chevalier à mon retour ; c'étoit en vain : cette réunion me paroissoit elle-même un supplice : affreux pressentiment, fatal avant-coureur des maux dont j'allois être accablée!

Je refusai sur ma route tous les honneurs que l'on voulut me rendre. J'arrivai à Smirne, & trouvant un Bâtiment pour Naples, je m'embarquai sur le champ. J'avois écrit au Chevalier peu de jours avant mon départ d'Amasie, pour le prévenir de mon arrivée prochaine. Je me représentois souvent l'impatience qu'il devoit éprouver : je me le figurois allant chaque jour sur le port, examinant avec soin tous les vaisseaux qui arrivoient ; & cependant je ne pouvois me défendre d'une dou-

leur involontaire, dont il m'étoit impossible de me rendre compte à moi-même.

J'arrivai enfin, & j'eus encore à essuyer la quarantaine que l'on est obligé de faire, lorsque les vaisseaux arrivent du Levant Je croyois qu'au moins pendant ce temps-là je recevrois des nouvelles du Chevalier, ou d'Icoglan. Je n'entendis parler de rien, ce silence m'étonna. Je ne savois qu'en augurer; ma lettre n'étoit-elle pas parvenue? Le Chevalier n'étoit-il point à Naples? Etoit-il malade? Etoit-il resté à Venise? Je m'y perdois.

Enfin la quarantaine finit, & nous entrâmes dans le port. En débarquant, je trouvai le Chevalier d'Ar***, ami du Chevalier, & qui commandoit en second la Galere qui m'avoit transpotée de Toulon à Naples: il vint seul au-devant de moi. Sa vue me glaça. Oh! ciel, m'écriai je, où est le Chevalier? Voilà l'instant, Madame, me dit-il, de rappeller votre courage & votre religion. Ne vous flattez point; vous n'avez plus d'amant.

Je perdis connoissance à ces mots; on m'emporta. Le même jour je fus prise d'une fievre dévorante, je tombai

dans un délire affreux, & dans peu de jours je fus à la porte du tombeau. Les soins du Chevalier d'Ar***, ceux de son Médecin, &, plus que tout cela, la force de mon tempérament, m'arracherent des bras de la mort; mais je restai plus de trois mois dans un état d'anéantissement qui ressembloit à l'insensibilité. Enfin par degrés la connoissance me revint, & avec elle le sentiment de mes maux. J'appris alors que la vengeance des parents du Duc de Méd*** avoit suivi le Chevalier D*** en Italie, que c'étoit plutôt le nom qu'il portoit que lui-même qui l'avoit excitée, puisqu'ils ignoroient qu'il fût le véritable auteur de sa mort; qu'un oncle du Duc de Méd***, & le Chevalier s'étoient rencontrés à la Cour de Naples, que l'application avoit été vive; qu'enfin ils s'étoient battus, que le Chevalier avoit été tué sur la place; que le malheureux Icoglan avoit voulu venger la mort de son ami; que ce jeune homme avoit été victime de son amitié, & avoit succombé, trois jours après, des suites de sa blessure. J'appris enfin, pour couronner tant de maux, que les dix mille livres de rente, seuls restes de ma fortune, avoient péri avec celle du Ban-

quier qui étoit dépositaire des capitaux.

On ne meurt point de chagrin, puisque j'ai survécu à mes douleurs, dont l'indigence étoit la moindre. Je me trouvai seule au monde, & cela, pour ainsi dire, à la fleur de mon âge, . . . : Dieu des Chrétiens ! c'est toi seul qui m'as soutenue ; & c'est dans ce gouffre d'adversités que j'ai su véritablement apprécier tous les bienfaits que j'avois reçus de ma chere Emilie !

Le Chevalier étoit mort sur le champ ; il ne m'avoit en conséquence rien laissé, quoiqu'il connût bien la position de ma fortune. Salmoni, assassiné à mes côtés, rendoit par son trépas des parents éloignés maîtres de ses richesses. Le Domaine de Naples s'étoit emparé du peu que possédoit Icoglan, qui n'avoit point de parents. Mon pere ne pouvoit plus disposer de rien, & j'avois reçu de lui le seul & dernier diamant qui lui restât de son antique splendeur. Je n'avois donc plus un ami sur la terre, & la misere étoit la seule compagne qui me restoit.

La fierté de mon caractere vint enfin à mon secours. Quoi ! je me plains, me dis-je ? & je sors des bras d'un pere qui m'a donné un si grand exemple de fermeté ! Soyons sa fille dans tous les temps.

Quoi ! je suis Chrétienne, & j'aurois moins de force qu'un homme qui n'a que les vertus du monde ! Ah ! je suis plus heureuse, & je dois me laisser moins abattre. Eh ! ne dois-je pas savoir que les épreuves doivent être plus grandes, en raison du rang que nous tenons ! Je suis fille d'Empereur, fille d'un héros ; foible titre auprès de Dieu, qui n'estime que la vertu : j'en suis plus près, au sein de l'indigence, que sous le poids des grandeurs.

Ces réflexions souvent renouvellées, calmerent enfin le souvenir douloureux de mes pertes. Je regardai autour de moi ; Paris me sembla le seul lieu propre à me dérober aux yeux de toute la terre. Cinq cens ducas & le diamant que j'avois reçu de mon pere, étoient mon unique ressource ; & cette foible somme bien diminuée par le voyage qui me restoit à faire pour me rendre à Paris, n'étoit pas suffisante pour payer ma dot dans une Maison Religieuse convenable à ma naissance. Je préférai de me cacher à tous les yeux. Je pris un logement conforme à ma position, & la fille d'Achmet III, loin des trônes du monde, loin des richesses, qui trop souvent amenent les orages de la vie, a vécu

paisible au sein de la vertu & de l'obscurité ; & le sang des Souverains, dont la puissance pese sur la terre depuis des siecles, n'a pas eu toujours le pain même du pauvre !

Elle avoit du moins la Religion qui défend le murmure & qui adoucit les peines les plus cuisantes, la fierté qui soutient contre la bassesse, & la vertu qui garantit des pieges.

La mort de mon auguste pere, expiré plein d'ans & de gloire en 1763, est le seul chagrin vif que j'aie ressenti depuis la perte du Chevalier. Il sembloit que la mort de mon amant eût revêtu mon cœur d'une enveloppe d'airain, que mes propres infortunes ne pouvoient briser ; il falloit la mort d'un pere pour la rompre.

Dieu a béni mon courage. Ma jeunesse s'est passée dans les convulsions d'une passion violente, dans les traverses que celles des autres m'ont fait éprouver. J'ai vieilli dans l'indigence. Née en 1710, j'ai vu se lever le premier jour de 1786, & j'attends avec tranquillité cette mort, qui doit être la récompense d'une vie aussi agitée qu'étonnante dans ses contrastes.

Fin du Tome II & dernier.

INST. OXFORD TAYLOR